
LES SERMONS DE WESLEY (2)

Sermon 21 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, PREMIER DISCOURS
Sermon 22 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, DEUXIÈME DISCOURS
Sermon 23 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, TROISIÈME DISCOURS
Sermon 24 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, QUATRIÈME DISCOURS
Sermon 25 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, CINQUIÈME DISCOURS
Sermon 26 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, SIXIÈME DISCOURS
Sermon 27 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, SEPTIÈME DISCOURS
Sermon 28 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, HUITIÈME DISCOURS
Sermon 29 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, NEUVIÈME DISCOURS
Sermon 30 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, DIXIÈME DISCOURS
Sermon 31 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, ONZIÈME DISCOURS
Sermon 32 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, DOUZIÈME DISCOURS
Sermon 33 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, TREIZIÈME DISCOURS

Sermon 21 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, PREMIER DISCOURS

Matthieu 5,1-4

1748

Or Jésus, voyant le peuple, monta sur une montagne et s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

Et ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant :

Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés. (Mat 5 : 1-4)

Notre Seigneur venait de « parcourir toute la Galilée » (Mat 4 : 23), en commençant « après que Jean eut été mis en prison (Mat 4 : 12) ; et non seulement il avait enseigné dans leurs synagogues et prêché l'évangile du règne de Dieu, mais il avait aussi « guéri toutes sortes de maladies et de langueurs parmi le peuple ». C'est pour cela qu'une « grande multitude le suivit de Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de Judée, et de delà le Jourdain ». (Mat 4 : 25.) « Et voyant le peuple » qu'aucune synagogue ne pouvait contenir, « il monta sur une montagne » où il y avait de la place pour tous ceux qui venaient à lui de tous côtés, « et, s'étant assis », selon la coutume des Juifs, « ses disciples s'approchèrent de lui, et ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant :

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ».

Remarquons d'abord qui est celui qui parle ici, afin que nous prenions garde de quelle manière nous l'écoutons. C'est le Seigneur du ciel et de la terre, le Créateur de tout ce qui existe, qui, comme tel, a le droit de disposer de toutes ses créatures ; c'est le Seigneur notre Souverain, qui règne de toute éternité et qui dirige tout ; c'est le grand Législateur qui peut bien mettre ses lois en vigueur, puisqu'il « peut sauver et détruire (Jas 4 : 12) », et même « punir d'une perdition éternelles par sa présence et par sa puissance glorieuses (2Th 1 : 9) ». C'est la sagesse éternelle du Père, qui sait de quoi nous sommes faits et qui a la plus parfaite intelligence de tout notre intérieur ; qui connaît quels sont nos rapports avec Dieu, avec notre prochain, avec les créatures de Dieu et qui, par conséquent, sait adapter les lois qu'il nous donne à toutes les circonstances dans lesquelles il nous a placés. C'est celui « qui est bon envers tous et dont les compassions sont par-dessus toutes ses œuvres (Ps 145 : 9) ; » c'est ce Dieu d'amour qui s'est dépouillé de sa gloire éternelle pour venir du Père déclarer sa volonté aux enfants des hommes, et qui retourne vers le Père ; c'est celui qui est envoyé de Dieu pour « ouvrir les yeux des aveugles et éclairer ceux qui habitent dans les ténèbres (Esa 42 : 7) ». C'est le grand Prophète du Seigneur, à l'égard duquel Dieu avait dit, longtemps auparavant : « Quiconque n'écouterà pas les paroles qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte » ; ou bien, comme l'exprime l'Apôtre : « Quiconque ; n'écouterà pas ce prophète sera exterminé du milieu de son peuple (Act 3 : 23) ».

Et qu'est-ce qu'il nous enseigne ? Le Fils de Dieu, venu du ciel, nous montre ici le chemin du ciel, de ce lieu qu'il nous a préparé ; de la gloire qu'il avait avant que le monde fût. Il nous enseigne le vrai chemin de la vie éternelle, le chemin royal qui conduit au royaume de Dieu, et le seul vrai chemin, car il n'y en a pas d'autres ; tous les autres sentiers mènent à la perdition. D'après le caractère de celui qui nous parle ici, nous sommes assurés qu'il nous a déclaré pleinement et parfaitement la volonté de Dieu. Il ne nous a rien dit de trop, il ne nous a annoncé que ce qu'il avait reçu du Père ; il n'a rien omis, il n'a pas évité de déclarer tout le conseil de Dieu ; bien moins encore aurait-il dit quelque chose de mauvais, quelque chose de contraire à la volonté de Celui qui l'avait envoyé. Toutes ses paroles sont bonnes et vraies, à tous égards, et elles subsisteront aux siècles des siècles.

Et il nous est facile d'observer que notre Seigneur, tout en expliquant et ratifiant ces paroles fidèles et véritables, prend soin de réfuter non seulement les erreurs des Scribes et des Pharisiens, c'est-à-dire les fausses explications par lesquelles les docteurs juifs de ce temps-là avaient corrompu la Parole de Dieu, mais encore toutes les erreurs pratiques, incompatibles avec le salut, qui devaient prendre naissance dans l'Eglise chrétienne ; il réfute, dis-je, toutes les explications par lesquelles les (soi-disant) docteurs chrétiens, de tout âge et de tout pays, pourraient corrompre la Parole de Dieu, et apprendre aux âmes qui ne seraient pas sur leurs gardes à chercher la mort dans l'erreur de leur voie.

Ceci nous conduit tout naturellement à demander qui sont ceux qu'il enseigne. Ce ne sont pas les Apôtres seulement ; s'il en eût été ainsi, il n'aurait pas besoin de monter sur une montagne. Une chambre dans la maison de Matthieu, ou d'un autre de ses disciples, aurait pu contenir les douze. L'expression « ses disciples », sans y mettre une emphase particulière, signifie donc ici tous ceux qui désiraient apprendre de lui. Mais pour mettre ceci hors de doute, et pour montrer que lorsqu'il est dit : « Il les enseignait », le mot *les* renferme tout le peuple qui monta avec lui sur la montagne, il ne faut qu'observer les derniers versets du septième chapitre : « Et quand Jésus eut achevé ces discours, le peuple fut étonné de sa doctrine, car il les enseignait », le peuple, « comme ayant autorité et non comme les Scribes ».

Ajoutons même que ce n'était pas seulement à ce peuple qui se trouvait avec lui sur la montagne qu'il enseignait le chemin du salut, mais à tous les enfants des hommes, à l'humanité entière, aux

enfants encore à naître, à toutes les générations futures, jusqu'à la fin du monde, qui entendront les paroles de cette vie.

Tous les hommes admettent cela quant à certaines parties du discours de notre Seigneur. Il n'y a personne, par exemple, qui nie que ce qui est dit des pauvres en esprit ne se rapporte à toute l'humanité. Mais plusieurs personnes ont supposé que d'autres parties du sermon sur la montagne ne regardaient que les Apôtres, ou les chrétiens des temps apostoliques, ou les ministres de Christ, et ne furent pas prononcées pour la généralité des hommes, et que, par conséquent, ceux-ci n'ont pas à s'en inquiéter.

Mais ne pouvons-nous pas leur demander avec raison qui leur a enseigné que certaines parties de ce discours ne regardaient que les Apôtres, ou les chrétiens des temps apostoliques, ou les ministres de Christ ? De simples assertions ne sont pas des preuves suffisantes pour établir un point de si grande importance. Notre Seigneur nous a-t-il donc lui-même appris que quelques parties de son discours ne regardent pas toute l'humanité ? S'il en eût été ainsi, il nous l'eût dit, sans doute ; il n'aurait pu omettre un avis aussi important. Mais l'a-t-il fait ? Où ? Dans le discours lui-même ? Non : on n'en voit aucune trace. L'a-t-il dit ailleurs, dans quelque autre de ses exhortations ? Nous n'apercevons, dans tout ce qu'il a dit, soit au peuple, soit à ses disciples, rien qui puisse seulement nous le donner à entendre. Les autres écrivains sacrés nous ont-ils laissé quelque instruction à ce sujet ? Nullement. Il n'y a rien de tel dans tous les oracles de Dieu. Quels sont donc ces hommes dont la sagesse surpasse tellement celle de Dieu ? ces hommes qui pensent au-delà de ce qui est écrit ?

Peut-être diront-ils que le sujet même exige une semblable restriction. Si cela est vrai, il faut que ce soit parce que, sans une telle restriction, le sermon de notre Seigneur serait ou absurde ou contradictoire à quelque autre partie des Livres Saints. Mais il n'en est pas ainsi. Il sera clair, pour tous ceux qui en examineront les divers détails, qu'il n'est nullement absurde d'appliquer à toute l'humanité ce que Jésus-Christ a dit dans cette occasion. Une application générale ne mettra pas non plus ce discours en contradiction avec d'autres parties des Saintes Ecritures. Au contraire, on verra même ou que toutes les portions de ce discours doivent être appliquées aux hommes en général, ou bien qu'aucune de ses parties ne les concerne tous, puisqu'elles sont toutes liées et jointes entre elles comme les pierres d'une arche, dont vous ne pouvez en ôter une sans que le bâtiment croule

Nous pouvons enfin remarquer de quelle manière notre Seigneur enseigne ici. Et d'abord, il parle, surtout dans cette occasion, « comme jamais homme ne parla (Jea 7 : 46) ». Non pas comme les saints hommes de Dieu, quoiqu'ils parlent « étant poussés par le Saint-Esprit. (2Pi 1 : 20) » Non pas comme Pierre, Jacques, Jean ou Paul ; ils étaient, il est vrai, de sages architectes dans son Eglise, mais cependant lorsqu'il s'agit de la mesure de la sagesse céleste, le serviteur n'est pas comme son Seigneur. Il ne parle pas comme en d'autres temps ou en d'autres occasions. Il ne paraît pas que c'ait jamais été son but dans aucun autre endroit, de proposer à la fois tout le plan de sa religion, de nous montrer l'ensemble du christianisme, de décrire en plein la nature de cette sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur. Il en a bien décrit certaines parties en mille occasions différentes, mais il ne donna jamais une vue de l'étendue et de la spiritualité de la loi divine aussi générale qu'ici. Nous n'avons même rien de ce genre dans la Bible, si l'on en excepte la courte esquisse de sainteté donnée par Dieu à Moïse, dans les dix commandements, sur le Sinaï. Mais même ici, quelle différence entre ces deux révélations ! « Sous ce rapport, à cause de cette gloire surabondante, ce qui a été rendu glorieux n'a pas eu de gloire. (2Co 3 : 10 Version de Lausanne) »

Mais surtout avec quel amour étonnant le Fils de Dieu ne révèle-t-il pas ici à l'homme la volonté de son Père ? Il ne nous rapproche pas « de la montagne, qu'on pouvait toucher avec la main, ni du feu brûlant, ni de la nuée épaisse, ni de l'obscurité, ni de la tempête (Heb 12 : 18) ». Il ne parle pas comme il le fit lorsqu'il « tonna des cieux » ; que « le Souverain jeta sa voix avec de la grêle et des charbons de feu (Ps 18 : 13) ». Il nous parle maintenant d'une voix douce et subtile (1Ro 19 : 12) : « Heureux les pauvres en esprit ». Heureux ceux qui sont dans l'affliction, les débonnaires, ceux qui ont faim et soif de la justice, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, heureux dans leur fin et dans leur pèlerinage ; heureux dans cette vie, et dans la vie éternelle ! Comme s'il avait dit : « Qui est l'homme qui prenne plaisir à vivre et qui aime la longue vie pour jouir du bien (Ps 34 : 12) ? » Voici, je vous offre ce qu'il vous tarde d'obtenir ! Voyez le chemin que vous avez si longtemps cherché en vain, cette voie agréable qui conduit à une paix pleine de tranquillité et de joie, à une félicité présente et éternelle ! »

En même temps, avec quelle autorité il enseigne ! On pouvait bien dire : « Non pas comme les Scribes (Mat 7 : 29) ». Ce n'est pas non plus comme Moïse, le serviteur de Dieu, ni comme Abraham, son ami, ni comme l'un des prophètes, ni comme l'un des fils des hommes. Il a quelque chose de surhumain, quelque chose de plus que ce qui peut appartenir à un être créé. On sent ici le Créateur de tout ce qui existe ! C'est Dieu qui se montre ! L'ÊTRE par excellence, JÉHOVAH, celui qui existe par lui-même, le Suprême, celui qui est Dieu, au-dessus de toutes choses, béni éternellement !

Ce discours divin, prononcé d'après une méthode si excellente, puisque chaque partie est expliquée par celle qui la suit, est ordinairement, et avec raison, divisé en trois sections principales. La première est contenue dans le cinquième chapitre, – la seconde, dans le sixième, – et la troisième, dans le septième. Dans la première, Jésus-Christ propose le sommaire de toute vraie religion, sous huit chefs qu'il explique dans le reste du cinquième chapitre, en prémunissant ses auditeurs contre les fausses explications de l'homme. La seconde section renferme des règles quant à cette intention pure qui doit nous diriger dans toutes nos actions extérieures, sans mélange de désirs mondains et de soucis, même à l'égard des choses les plus nécessaires de la vie. Dans la troisième, nous sommes mis en garde contre les principaux empêchements qui s'opposent à la piété. Le tout se termine par une application générale. Considérons successivement, à part, les trois parties de ce discours.

Notre Seigneur donne premièrement le sommaire de toute vraie religion, avons-nous dit, sous huit chefs qu'il explique, en prémunissant ses auditeurs contre les fausses explications des hommes, jusqu'à la fin du cinquième chapitre.

Quelques-uns ont pensé qu'il avait en vue de désigner les différents degrés de la course chrétienne, les pas que fait successivement un chrétien dans son voyage vers la Canaan céleste ; – d'autres, que les qualités énumérées ici appartiennent de tout temps à tous les chrétiens. Et pourquoi n'accepterions-nous pas l'une et l'autre explication ? Qu'y a-t-il d'incompatible entre elles ? il est incontestable que la pauvreté d'esprit, et tous les autres états d'âme ici mentionnés, se trouvent de tout temps, plus ou moins, chez tout vrai chrétien. Et il est également vrai que le vrai christianisme commence toujours par la pauvreté d'esprit, et avance dans l'ordre posé par notre Seigneur, jusqu'à ce que « l'homme de Dieu soit accompli (2Ti 3 : 17) ». Nous commençons par le moindre de ces dons de Dieu, mais de manière à ne pas le perdre lorsque Dieu nous appelle à monter plus haut. Mais nous tenons ferme ce que nous avons déjà obtenu, pendant que nous avançons vers ce qui est encore devant nous, savoir : les bénédictions les plus relevées de Dieu en Jésus-Christ.

Le fondement de tout, c'est la pauvreté d'esprit. C'est pourquoi notre Seigneur commence par là : « heureux, dit-il, les pauvres en esprit ; car le royaume des cieux est à eux ».

Il est assez probable que notre Seigneur regarda autour de lui, et que, voyant qu'il n'y avait pas beaucoup de riches, mais plutôt les pauvres de ce monde, il en prit occasion pour passer des choses temporelles aux spirituelles. « Heureux, dit-il, les pauvres en esprit ». Il ne dit pas ceux qui sont pauvres, quant à leurs circonstances extérieures, — car il n'est pas impossible pour quelques-uns de ceux-ci d'être aussi éloignés du bonheur qu'un monarque sur son trône ; « mais les pauvres en esprit », ceux qui, quelles que soient leurs circonstances extérieures, ont cette disposition d'âme qui est le premier pas vers tout bonheur réel et durable dans ce monde, et dans celui qui est à venir.

Quelques-uns ont cru que par les pauvres en esprit, il faut entendre ceux qui aiment la pauvreté, qui sont exempts d'avarice, de l'amour de l'argent, qui craignent les richesses plutôt que de les désirer. Ils ont peut-être été amenés à penser ainsi en n'examinant que le sens littéral du passage, ou bien en réfléchissant à cette remarque importante de saint Paul, que « l'amour des richesses est la racine de tous les maux (1Ti 6 : 10) ». Et c'est cette pensée qui pousse plusieurs personnes à se dépouiller entièrement, non seulement des richesses, mais encore de tous leurs biens terrestres. C'est aussi là ce qui a fait naître les vœux de pauvreté volontaire dans l'Eglise romaine ; celle-ci a cru qu'un degré si élevé de cette grâce fondamentale devait être un grand pas vers le « royaume des cieux ».

Mais il ne paraît pas que ceux qui ont cette vue aient remarqué, premièrement, que l'expression de saint Paul, pour être vraie, doit être comprise avec quelques restrictions ; car l'amour des richesses n'est pas la seule racine de tous les maux. Il y a mille autres racines de mal dans ce monde, comme une triste expérience nous le montre chaque jour. La signification de ce passage ne peut être que : c'est la racine d'un très grand nombre de maux, d'un plus grand nombre, peut-être, qu'aucun autre vice. — Secondement, que le sens qu'ils donnent à cette expression, « les pauvres en esprit », n'est nullement d'accord avec le but de notre Seigneur, qui est de poser des fondements généraux de la vie divine, afin d'y élever tout l'édifice du christianisme, but qu'il n'atteint pas en nous prévenant contre tel ou tel vice seulement. Ainsi donc, lors même que ce serait là une partie du sens de ce passage, ce ne pourrait en être toute la signification. — Troisièmement, ce ne peut guère être le sens de ce verset, à moins d'accuser Jésus d'une répétition inutile ; car si la pauvreté d'esprit n'était que l'exemption d'avarice, de l'amour de l'argent, ou du désir de posséder des richesses, cette grâce reviendrait à ce dont il parle plus tard, et ferait partie de la pureté de cœur.

Qui sont donc « les pauvres en esprit ? » Ce sont, sans doute, les humbles ; ceux qui se connaissent eux-mêmes, qui sont convaincus de péché, ceux à qui Dieu a donné cette première repentance qui précède la foi en Christ.

Un homme dans ce cas ne peut plus dire : « Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien », sachant qu'il « est malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle et nu (Apo 3 : 17) ». Il est convaincu qu'il est misérablement pauvre en esprit, et qu'aucun bien spirituel n'habite en lui. « Je sais, dit-il, que le bien n'habite point en moi (Ro 7 : 18) », mais au contraire tout ce qui est mauvais et abominable. Il a un sentiment profond de la lèpre dégoûtante du péché qu'il a apportée avec lui en naissant, qui couvre son âme entière et en corrompt l'énergie et les facultés. Il aperçoit de plus en plus les mauvaises passions qui naissent de cette mauvaise racine ; l'orgueil et la fierté d'esprit ; le penchant constant à avoir de lui-même une plus haute opinion qu'il ne devrait ; la

présomption, la soif de l'estime ou de l'honneur qui vient des hommes ; la haine ou l'envie, la jalousie ou la vengeance, la colère, la malice ou l'amertume ; une inimitié innée contre Dieu et contre l'homme, qui se montre sous dix mille formes différentes ; l'amour du monde, l'obstination, les désirs insensés et nuisibles qui s'attachent fortement à son âme. Il sent combien il a donné lieu au scandale par sa langue, sinon par des propos impies, immodestes, faux ou désobligeants, du moins par des discours qui ne servent pas à l'édification, qui ne communiquent pas la grâce à ceux qui les entendent (Eph 4 : 29) », et qui, par conséquent, sont corrompus aux yeux de Dieu, et contristent le Saint-Esprit. Il rappelle aussi sans cesse ses mauvaises actions dans sa mémoire : s'il les énumère, il y en a plus qu'il ne peut dire. Il lui serait tout aussi facile de compter les gouttes de pluie, le sable de la mer, ou les jours de l'éternité, que de faire le calcul de ses péchés.

Sa culpabilité est aussi maintenant devant ses yeux : il connaît la punition qu'il a méritée, ne fût-ce qu'à cause de son esprit charnel, de la corruption entière et totale de sa nature ; combien plus encore à cause de ses désirs dépravés et de ses mauvaises pensées, de ses paroles et de ses actions criminelles. Il ne doute pas un instant de la punition que mérite la moindre de ses fautes, savoir la condamnation aux enfers, – « ou leur ver ne meurt point, et ou le feu ne s'éteint point (Mr 9 : 46) ». Et surtout le crime de ne pas avoir « cru au nom du Fils unique de Dieu (Jea 3 : 18) » pèse sur lui de tout son poids. Comment, dit-il, échapperai-je, moi qui néglige « un si grand salut ! » Celui qui ne croit point est déjà condamné », et « la colère de Dieu demeure sur lui (Jea 3 : 36) ».

Mais que donnera-t-il en échange de son âme, qui est livrée à la juste vengeance de Dieu ? Avec quoi préviendra-t-il l'Éternel (Mic 6 : 6) ? » Comment lui paiera-t-il ce qu'il lui doit ? Lors même que depuis ce moment il obéirait parfaitement à tous les commandements de Dieu, ceci ne pourrait faire compensation pour un seul de ses péchés, pour un seul acte de désobéissance passée, puisqu'il doit à Dieu tout le service qu'il est en son pouvoir de lui rendre depuis le moment où il est né et à jamais. Quand même il pourrait payer sa dette dès ce moment, cela ne pourrait compenser ce qu'il aurait dû faire auparavant. Il se voit donc entièrement incapable d'expier ses péchés passés, entièrement incapable de faire quelque compensation à Dieu, de payer une rançon quelconque pour son âme.

Il sait même que si Dieu voulait lui pardonner tout le passé, sous la seule condition qu'il ne péchât plus, et que, pour l'avenir, il obéît entièrement et constamment à tous les commandements de Dieu ; il sait que cela ne lui servirait de rien puisqu'il ne pourrait remplir cette condition. Il sait et il sent qu'il n'est pas capable d'obéir même aux commandements de Dieu les plus faciles, tandis que son cœur est encore dans son état naturel de péché et de corruption, vu qu'un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits. Et il ne peut purifier son mauvais cœur ; quant aux hommes, c'est impossible. Il ne sait donc pas comment s'y prendre, même pour commencer à marcher dans le sentier des commandements de Dieu ; comment avancer d'un seul pas dans ce chemin. Assiégé par le péché, la douleur et la crainte, et ne trouvant aucune voie de salut, il ne peut que s'écrier : « Seigneur, sauve-moi, ou je péris ».

La pauvreté d'esprit, en tant qu'elle marque le premier pas que nous faisons dans la course qui nous est proposée, est donc un juste sentiment de nos péchés intérieurs et extérieurs, de notre culpabilité et de notre faiblesse. C'est ce que quelques personnes ont appelé, d'un mot bien impropre, « la vertu de l'humilité », comme si c'était une grande vertu de reconnaître que nous méritons la condamnation éternelle. L'expression de notre Seigneur ne donne à l'auditeur que l'idée d'un grand besoin, du péché, d'une culpabilité, d'une misère sans remède.

Le grand Apôtre des Gentils, lorsqu'il s'efforce d'amener les pécheurs à Dieu, parle d'une manière semblable à celle-ci : « La colère de Dieu », dit-il, « se déclare du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes (Ro 1 : 18) ; accusation qu'il fait tomber d'abord sur les païens, prouvant par là qu'ils sont sous la colère de Dieu. Il montre ensuite que les Juifs, ne valant pas mieux qu'eux, étaient, par conséquent, sous la même condamnation ; et il dit tout cela non pour les exciter à rechercher « la noble vertu de l'humilité », mais « afin que tous aient la bouche fermée et que tout le monde soit reconnu coupable devant Dieu (Ro 3 : 19).

Il leur montre ensuite qu'ils étaient sans force, aussi bien que coupables, ce qui est évidemment le sens de ce qu'il ajoute : « C'est pourquoi personne ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi ». — Mais, dit-il encore, la justice de Dieu a été manifestée ; la justice, dis-je, de Dieu, qui est par la foi en Jésus-Christ ».

« Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi » ; expressions ayant toutes pour but « d'empêcher la fierté de l'homme de paraître (Job 33 : 17) », de l'humilier jusque dans la poussière, sans lui apprendre à regarder son humilité comme une vertu ; de faire naître dans son cœur cette conviction vive et profonde de sa corruption complète, de sa culpabilité et de sa grande faiblesse, qui rejette le pécheur dépouillé de tout, perdu et ruiné, sur son puissant libérateur Jésus-Christ, le Juste.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que le christianisme commence justement là où se termine la morale païenne, car la pauvreté d'esprit, la conviction de péché, le renoncement à soi-même, l'absence de notre propre justice (qui est le premier point exigé par la religion de Jésus-Christ) ; toutes ces choses laissent le paganisme bien loin derrière elles. Elles ont toujours été cachées aux sages de ce monde ; tellement, que la langue latine, même avec les perfectionnements qu'elle a reçus sous Auguste, ne contient pas même un seul mot pour désigner l'humilité (le mot latin d'où nous dérivons notre expression, ayant une signification différente) ; et il n'en existait point dans le grec, cette langue si riche, jusqu'à ce que le grand Apôtre en eût formé un.

Oh ! puissions-nous sentir ce qu'ils ne pouvaient pas exprimer ! Pécheur ! réveille-toi ! Connais-toi toi-même ! Souviens-toi et sens que « tu as été formé dans l'iniquité », que « ta mère t'a conçu dans le péché (Ps 51 : 7) », et que tu as entassé toi-même péché sur péché, dès que tu as pu discerner le bien du mal ! Abaisse-toi sous la main puissante de Dieu, en te reconnaissant justement condamné à la mort éternelle, et mets de côté, abandonne, déteste toute idée de pouvoir jamais t'aider toi-même. Que tout ton espoir soit d'être lavé dans le sang de Christ et d'être renouvelé par l'Esprit tout puissant de Celui « qui a porté nos péchés en son corps sur le bois (1Pi 2 : 24) ! » Alors tu pourras témoigner de la vérité de cette parole : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ».

En disant que le royaume des cieux est aux pauvres en esprit, notre Seigneur parle ici de ce royaume des cieux (ou de Dieu), qui est en nous ; savoir : « la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit (Ro 14 : 17) ». Et qu'est-ce que la justice, si ce n'est la vie de Dieu dans l'âme, les dispositions que Jésus-Christ a eues, l'image de Dieu empreinte dans le cœur renouvelé d'après l'image de celui qui l'a créé ? » Qu'est-ce, si ce n'est l'amour que nous devons à Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier, et l'amour que nous devons à toute l'humanité, par amour pour Dieu ?

Qu'est-ce que la paix, la paix de Dieu, si ce n'est ce calme serein de l'âme, ce doux repos dans le sang de Jésus, qui ne nous laisse pas le moindre doute d'avoir été acceptés de lui ; qui exclut toute crainte, hormis la crainte affectionnée et filiale d'offenser notre père qui est aux cieux ?

Ce royaume intérieur consiste aussi dans la joie par le Saint-Esprit ; car cet Esprit scelle sur nos cœurs « la Rédemption acquise par le sang de Jésus (Ro 3 : 23) », la justice de Christ, qui nous est imputée par la rémission des péchés commis auparavant ; « et il nous donne maintenant le gage de notre héritage (Eph 1 : 14) », de la couronne que le Seigneur, le juste juge, donnera en ce jour-là. Et on peut bien l'appeler « le royaume des cieux », puisque c'est le ciel déjà ouvert sur la terre, la première source de ces plaisirs qui coulent à la droite de Dieu pour toujours.

« Le royaume des cieux est à eux ». Qui que tu sois, à qui Dieu a donné d'être pauvre en esprit, de te sentir perdu, tu as des droits à ce royaume, par la promesse gracieuse de Celui qui ne peut mentir. Il a été acheté pour toi par le sang de l'Agneau. Il est près de toi. Tu es à l'entrée du ciel ! Un pas de plus et tu entreras dans le royaume de justice, de paix et de joie ! N'es-tu que péché ? « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde (Jea 1 : 29) ! » — Qu'impureté ? Regarde à ton « avocat auprès du Père, savoir : Jésus-Christ, le Juste ». — Es-tu incapable d'expier la moindre de tes fautes ? — « C'est lui qui est la propitiation pour » tous tes « péchés ». Crois, maintenant, au Seigneur Jésus-Christ ; et tous tes péchés sont effacés ! — Es-tu entièrement souillé d'âme et de corps ? Voici « la source pour le péché et pour la souillure (Za 13 : 1) ! » « Lève-toi, et sois lavé de tes péchés ! » Que l'incrédulité ne te suggère ni doute, ni défiance quant à la promesse de Dieu ! donne gloire à Dieu, aie le courage de croire, écris-toi, maintenant, du fond du cœur :

Oui, je me sou mets, je me sou mets enfin,

J'écoute ton sang qui plaide pour moi ;

Je me jette, avec tous mes péchés,

Aux pieds de mon Dieu, qui les a expiés.

C'est alors que tu apprends de lui à être « humble de cœur (Mat 11 : 29) ». Voilà ce qui constitue la vraie humilité, l'humilité naturelle et chrétienne, qui découle du sentiment de l'amour de Dieu réconcilié avec nous en Jésus-Christ. La pauvreté d'esprit, d'après cette signification du mot, commence là où se termine le sentiment de notre culpabilité et de la colère de Dieu ; c'est un sentiment continu de notre dépendance entière de lui, pour chaque bonne pensée, parole ou action ; de notre incapacité complète à faire le moindre bien, à moins qu'il ne nous « arrose de moment en moment (Esa 27 : 3) ; » c'est aussi de l'aversion pour la louange qui vient des hommes, sachant que toute louange est due à Dieu seul. A cela se joignent une honte pleine d'amour, et une humiliation profonde devant Dieu, même pour les péchés qu'il nous a sûrement pardonnés, et pour le péché qui reste encore dans notre cœur, quoique nous sachions qu'il ne nous est pas imputé pour notre perdition. Cependant, la conviction de ce péché devient chaque jour plus intime. Plus nous croissons en grâce, plus nous nous apercevons de la désespérante méchanceté de notre cœur. Plus

nous avançons dans la connaissance et dans l'amour de Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ (quelque mystérieux que ceci puisse paraître à ceux qui ne connaissent pas le pouvoir de Dieu à salut), plus nous sentons notre éloignement naturel à l'égard de Dieu, l'inimitié qui existe contre lui dans notre esprit charnel, et la nécessité d'être entièrement renouvelés en justice et en vraie sainteté.

Examinons maintenant la deuxième béatitude.

Celui qui commence à connaître par expérience le royaume intérieur des cieux, n'a, il est vrai, presque aucune conception de la nécessité dont nous venons de parler. « Dans sa prospérité, il dit : Je ne serai jamais ébranlé ; ô Eternel ! tu as mis la force dans ma montagne (Ps 30 : 7,8) ». Il a tellement écrasé le péché sous ses pieds, qu'il peut à peine croire qu'il existe en lui. Il impose même le silence à la tentation, et elle se tait ; elle ne peut approcher de lui pour le moment. Il est porté sur les nues par les chariots de la joie et de l'amour ; il prend son essor « comme sur des ailes d'aigle (Esa 19 : 4) ». Mais notre Seigneur savait bien que souvent cet état de triomphe ne dure pas : c'est pourquoi il ajoute aussitôt : « Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés ».

Nous ne pouvons nous imaginer que cette promesse appartienne à ceux qui pleurent pour quelque sujet terrestre ; à ceux qui sont dans l'affliction et dans la tristesse, à cause de quelque peine ou de quelque désappointement terrestre, tels que la perte de leur réputation ou de leurs amis, ou la diminution de leur fortune ; non plus qu'à ceux qui s'affligent par crainte de quelque mal temporel ou qui désirent les choses terrestres qui « font languir le cœur (Pro 13 : 12) ». Ne pensons pas que de telles gens « recevront quelque chose du Seigneur ». Ce n'est pas à lui qu'ils pensent » ; ils se promènent parmi ce qui n'a que de l'apparence, et se tourmentent en vain (Ps 39 : 7) ». « C'est de ma part que tout ceci vous arrivera », dit le Seigneur ; « vous serez gisants dans les tourments (Esa 50 : 11 Ed. angl. Des Bibles polyglottes) ».

Notre Seigneur parle ici de ceux qui sont dans l'affliction pour une raison plus sainte ; de ceux qui soupirent après Dieu, après celui en qui ils se sont peut-être déjà « réjouis d'une joie ineffable (1Pi 1 : 8) », lorsqu'il leur a donné de goûter la bonne parole qui nous annonce le pardon, « et les puissances du siècle à venir (Heb 11 : 5) », mais auxquels maintenant « il cache sa face ; et ils sont troublés (Ps 104 : 29) ». Ils ne peuvent le voir à travers le nuage ténébreux. Ils croyaient (parce qu'ils le désiraient) que la tentation et le péché étaient partis pour toujours ; mais ils les voient revenir bientôt, les poursuivre avec une nouvelle vigueur, et les entourer de tous côtés. Il n'est pas étonnant que leur âme soit tourmentée, que le trouble et la tristesse s'emparent d'eux. Le grand ennemi ne manquera pas alors de saisir cette occasion, et de demander : « Où est maintenant ton Dieu ? Où est donc la félicité dont tu parlais ? le commencement du royaume des cieux ? Quoi ! Dieu t'a-t-il dit : Tes péchés te sont pardonnés ? Sûrement, Dieu ne te l'a pas dit. Ce n'était qu'un rêve, qu'une simple illusion, qu'une création de ta propre imagination. Si tes péchés sont pardonnés, pourquoi es-tu dans cet état ? Est-ce qu'un pécheur pardonné peut-être si souillé ? » — Et si alors, au lieu de crier aussitôt à Dieu, ces chrétiens affligés raisonnent avec l'esprit séducteur, ils seront vraiment remplis de tristesse, de chagrin et d'une angoisse inexprimable, Et même lorsque Dieu luit de nouveau sur l'âme, et éloigne tous les doutes au sujet de sa miséricorde passée, cependant, celui qui est faible dans la foi peut encore être tenté et troublé, à cause de ce qui est à venir ; surtout lorsque le péché intérieur se réveille et l'attaque violemment pour le faire tomber. C'est alors qu'il peut s'écrier de nouveau : J'ai encore un péché ! c'est la crainte qu'après avoir achevé ma carrière, je ne périsse sur le rivage ! Je crains de faire naufrage quant à la foi, et que mon dernier état ne soit pire que le premier : que tout mon pain de vie ne me manque, et que je ne tombe en enfer irrégénéré !

Il est sûr que cette « affliction » semble d'abord un sujet de tristesse et non pas de joie ; mais elle produit ensuite un fruit paisible pour ceux qui ont été ainsi exercés (Heb 12 : 11) ». Heureux donc ceux qui sont ainsi affligés ! s'ils attendent le Seigneur, et ne se laissent pas détourner de la voie par les pauvres consolations de ce monde ; s'ils rejettent hardiment toutes celles du péché, de la folie et de la vanité ; tous les divertissements et les vains amusements du monde ; tous les plaisirs « qui sont pernicieux par leurs abus (Col 2 : 22) », et qui ne tendent qu'à engourdir et endormir l'âme, afin qu'elle perde le sentiment, soit d'elle-même, soit de Dieu. Heureux ceux qui « continuent à connaître l'Eternel (Os 6 : 3) », et qui refusent constamment toute autre consolation. Ils seront consolés par son esprit, par une nouvelle manifestation de son amour, par un témoignage qui ne leur sera jamais ôté, de leur acceptation en Jésus-Christ, le Bien-Aimé. Cette « confiance pleine et parfaite (Heb 10 : 22) » dissipe les doutes aussi bien que toutes les craintes qui les tourmentent. Dieu leur donne maintenant une espérance assurée de quelque chose de durable, et « une consolation ferme par grâce ». Sans disputer, pour savoir s'il est possible à de telles personnes, « qui ont été une fois illuminées, et qui ont été faites participantes du Saint-Esprit (Heb 6 : 4), de retomber ; qu'il leur suffise de dire, par le pouvoir de l'Esprit qui demeure en elles : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? — Je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ne nous pourront séparer de l'amour que Dieu nous a montré, en Jésus-Christ notre Seigneur (Ro 8 : 35-39) ».

Ces états successifs de l'âme, celui dans lequel on soupire après un Dieu absent et celui dans lequel on retrouve la joie de contempler sa face, semblent être esquissés dans les paroles que notre Seigneur fit entendre à ses Apôtres, la nuit qui précéda sa passion : Vous vous demandez les uns aux autres ce que signifie ce que j'ai dit : dans peu de temps vous ne me verrez plus, et un peu de temps après vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et vous vous lamenterez », lorsque vous ne me verrez pas ; « et le monde se réjouira », triomphera de vous, comme si votre espoir vous avait abandonné. « Vous serez dans la tristesse » à cause de vos doutes, de vos craintes, de vos tentations et de vos passions ; « mais votre tristesse sera changée en joie » par le retour de Celui que votre cœur aime. « Quand une femme accouche, elle a des douleurs parce que son terme est venu ; mais dès qu'elle est accouchée d'un enfant, elle ne se souvient plus de son travail, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. De même vous êtes maintenant dans la tristesse » ; vous êtes dans l'affliction et ne pouvez être consolés, « mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira » d'une joie calme et intérieure, « et personne ne vous ravira votre joie (Jea 16 : 19-22) ».

Mais quoique cette affliction soit passée, soit changée en une sainte joie, par le retour du Consolateur, il y a encore une autre affliction bénie qui se trouve chez les enfants de Dieu. Ils gémissent aussi à cause des péchés et des misères de l'humanité. « Ils pleurent

avec ceux qui pleurent (Ro 12 : 15) ». Ils pleurent sur ceux qui ne pleurent pas sur eux-mêmes, sur ceux qui pèchent contre eux-mêmes. Ils s'affligent à cause de la faiblesse, de l'infidélité de ceux mêmes qui sont, jusqu'à un certain point, sauvés de leurs péchés. « Quelqu'un est-il affligé qu'ils n'en soient aussi affligés ? Quelqu'un est-il scandalisé qu'ils n'en soient aussi comme brûlés (2Co 11 : 29) ? Ils sont attristés à cause de l'opprobre dont on couvre continuellement le Seigneur du ciel et de la terre. Ils en ont toujours un sentiment profond qui les rend sérieux ; et ce sérieux n'est pas peu augmenté depuis que les yeux de leur intelligence ont été ouverts, en voyant le vaste océan de l'éternité, sans fond et sans bords, qui a déjà englouti des millions et des millions d'hommes ; et qui demeure béant, pour engloutir ceux qui restent encore. Ils voient, d'un côté, la maison éternelle de Dieu dans les cieus, et de l'autre, l'enfer et la destruction ; et cette vue leur fait sentir, l'importance de l'instant qui ne fait que passer et s'enfuit pour toujours.

Mais toute cette sagesse de Dieu est folie pour les hommes du monde. Cet état d'affliction et de pauvreté d'esprit n'est pour eux que stupidité et pesanteur. Et c'est beaucoup, s'ils ne décident pas même que c'est une simple rêverie ou une mélancolie, ou, plutôt, une frénésie et une folie évidentes. Et il n'est pas étonnant que ceux qui ne connaissent pas Dieu en jugent ainsi. Supposons que deux personnes marchent ensemble ; tout-à-coup l'un d'entre elles s'arrête et s'écrie, avec les signes de la crainte et de l'effroi : Au bord de quel précipice sommes-nous ! Regarde, nous allons périr ! Un pas de plus, et nous tombons dans ce gouffre sans fond ! Arrête, je n'irai pas plus loin, non ! pas pour tout au monde ! L'autre personne, au contraire, qui paraît, du moins, à ses propres yeux, douée d'une bonne vue, avance et ne voit rien du tout ; que pensera-t-elle de son compagnon, si ce n'est qu'il déraisonne, qu'il a perdu la tête, que tant de religion (s'il n'est pas coupable de posséder un grand savoir) l'a sûrement rendu fou !

Mais que les enfants de Dieu, ceux qui pleurent en Sion, ne soient agités par aucune de ces choses. Vous, dont les yeux sont éclairés, ne soyez pas troublés par ceux qui marchent encore dans les ténèbres. Vous ne poursuivez pas une ombre vaine : Dieu et l'éternité sont des réalités. Le ciel et l'enfer sont réellement ouverts devant vous, et vous êtes sur le bord du grand abîme. Cet abîme a déjà englouti des foules innombrables, peuples, nations, familles et langues ; et, la bouche béante, il est prêt à dévorer encore dans leur étourderie, les malheureux enfants des hommes, soit qu'ils le voient ou non. Oh ! criez à haute voix, et ne vous taisez pas ! Que votre prière s'élève vers Celui qui tient en ses mains le temps et l'éternité, pour qu'il ait pitié de vous et de vos frères, et qu'il vous juge dignes d'échapper à la destruction qui vient comme un tourbillon ! pour que vous puissiez arriver en sûreté à travers les flots et les tempêtes dans le port où vous désirez être recueillis ! Pleurez pour vous-mêmes, jusqu'à ce qu'il essuie toutes larmes de vos yeux. Et, alors, pleurez pour les calamités qui fondent sur la terre, jusqu'à ce que le Seigneur de tous ait fait cesser la misère et le péché, et qu'il ait essuyé les larmes de tous les yeux, jusqu'à ce qu'enfin « la terre soit remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent (Esa 11 : 9).

Sermon 22 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, DEUXIÈME DISCOURS

Matthieu 5,5-7

1748

Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés

Heureux les miséricordieux, car il, obtiennent miséricorde. (Mat 5 : 5-7)

Lorsque « l'hiver est passé », lorsque « le temps des chansons est venu et que la voix de la tourterelle a déjà été ouïe dans la contrée » ; lorsque Celui qui console les affligés est revenu, « afin qu'il demeure éternellement avec eux », lorsqu'à la splendeur de sa présence, les nuages se dispersent – les nuages ténébreux du doute et de l'incertitude – les tempêtes de la crainte se dissipent, les flots du chagrin s'apaisent, et l'esprit de ceux qui gémissaient se réjouit de nouveau en Dieu, leur Sauveur ; c'est alors surtout que cette parole est accomplie, et que ceux qu'il a consolés peuvent rendre témoignage à la vérité de cette déclaration :

« Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre ».

Mais qui sont « les débonnaires ? » Ce ne sont pas ceux qui ne s'affligent de rien, parce qu'ils ne connaissent rien, ou qui ne sont point émus par les maux qui surviennent, parce qu'ils ne discernent pas le mal du bien ; ce ne sont pas ceux qui sont abrités contre les chocs de la vie par une insensibilité stupide, et qui possèdent, soit naturellement, soit artificiellement, la vertu du bois et de la pierre, et ne s'émeuvent de rien parce qu'ils ne sentent rien. Les philosophes abrutis n'ont rien à faire ici. L'apathie est aussi éloignée de la débonnairété que de l'humanité ; de sorte qu'il est difficile de concevoir que des chrétiens des siècles primitifs, surtout des Pères de l'Église, aient pu confondre ces deux qualités et prendre pour une branche du vrai christianisme, une des erreurs les plus impures du paganisme.

La débonnairété chrétienne ne consiste pas non plus dans le manque de zèle pour Dieu, pas plus que dans l'ignorance ou l'insensibilité. Non, elle se garde de tout extrême, soit par excès, soit par défaut. Elle ne détruit pas, mais elle gouverne les affections que le Dieu de la nature n'a jamais eu l'intention d'arracher de nos cœurs par sa grâce, voulant seulement les placer sous l'empire de règles convenables. Elle maintient l'esprit dans une juste balance par rapport à la colère, au chagrin et à la crainte, tenant le juste milieu dans toutes les circonstances de la vie, sans pencher ni à droite, ni à gauche.

Il semblerait donc que la débonnairété se rapporte proprement à nous-mêmes ; mais elle peut aussi se rapporter soit à Dieu, soit à notre prochain. Lorsque cette égalité d'âme a Dieu pour objet, on l'appelle ordinairement résignation, c'est-à-dire, acquiescement calme à la volonté de Dieu à notre égard, alors même que cette volonté peut n'être pas agréable à la nature ; soumission qui nous fait dire en toute circonstance « C'est l'Éternel ; qu'il fasse ce qui lui semblera bon ». Lorsque nous la considérons plus particulièrement dans ses rapports avec nous-mêmes, nous lui donnons le nom de

patience ou de contentement d'esprit. Lorsqu'elle s'exerce enfin envers nos semblables, c'est alors douceur vis-à-vis des gens de bien, et support miséricordieux vis-à-vis des méchants.

Ceux qui sont véritablement débonnaires peuvent discerner clairement ce qui est mal, et ils peuvent aussi le supporter. Ils sont sensibles à toute chose mauvaise, mais cependant la débonnairerie a le dessus. Ils sont remplis de zèle pour l'Éternel des armées, mais leur zèle est toujours guidé par la connaissance, et modéré, dans toutes leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, par l'amour des hommes, aussi bien que par l'amour de Dieu. Ils ne cherchent point à éteindre aucune des passions que Dieu a placées dans leur nature, mais ils s'en rendent maîtres, ils les tiennent en sujétion et ne les emploient que pour le but voulu de Dieu. Et de cette manière on peut appliquer aux desseins les plus nobles même les passions les plus rudes et les plus désagréables : même la haine, la colère et la crainte, quand elles s'exercent contre le péché, et sont réglées par la foi et l'amour, peuvent servir de rempart et de défense à l'âme, en sorte que le malin ne puisse s'en approcher pour lui nuire.

Il est évident que cette disposition divine doit non seulement habiter, mais encore s'accroître en nous de jour en jour. Aussi longtemps que nous serons sur la terre, nous ne manquerons pas d'occasions pour l'exercer et pour la faire croître par cet exercice. « Car nous avons besoin de patience, afin qu'après avoir » fait et enduré « la volonté de Dieu, nous remportions l'effet de sa promesse ». Nous avons besoin de résignation pour pouvoir dire dans toutes les circonstances de la vie :

« Qu'il en soit non comme je le voudrais, mais comme tu le veux ». Nous avons besoin de douceur envers tous les hommes, mais surtout envers les méchants et les ingrats ; autrement nous serons surmontés par le mal, au lieu de surmonter le mal par le bien.

La débonnairerie ne s'étend pas seulement aux actes extérieurs, comme les Scribes et les Pharisiens l'enseignaient autrefois, et comme ne manqueront pas de faire en tout temps les misérables docteurs qui ne sont point enseignés de Dieu. Notre Seigneur nous met en garde contre cette erreur et nous montre jusqu'où s'étend la débonnairerie, lorsqu'il dit : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; et celui qui tuera sera punissable par les juges. Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sans cause, sera puni par le jugement ; et celui qui dira à son frère Raca, sera puni par le conseil ; et celui qui lui dira fou, sera puni par la géhenne du feu (Mat 5 : 21-22) ».

Notre Seigneur place ici à l'égal du meurtre, même cette colère qui ne va pas plus loin que le cœur, qui ne se montre pas au dehors par de mauvais traitements, ni même par la vivacité des paroles : « Quiconque se met en colère contre son frère », contre tout homme vivant, puisque nous sommes tous frères ; quiconque éprouve dans son cœur quelque rancune, quelque disposition contraire à l'amour ; quiconque se met en colère sans cause, sans motif suffisant, ou plus fortement que ce motif ne l'exige, « sera puni par le jugement », il sera, dès ce moment, exposé au juste jugement de Dieu.

Mais ne serait-on pas disposé, d'après quelques manuscrits, à omettre les mots sans cause ? Ne sont-ils pas tout-à-fait superflus ? Car si la colère contre une personne est contraire à la charité, comment peut-il y avoir une cause, une raison suffisante pour s'irriter, un motif pour justifier cette disposition aux yeux de Dieu ? Quant à la colère contre le péché, elle est permise ; dans ce sens, nous pouvons nous mettre en colère et ne point pécher. Dans ce sens, il nous est rapporté que notre

Seigneur lui-même s'est mis en colère : « Il les regarda tous avec indignation, étant affligé de l'endurcissement de leur cœur ». Il était affligé sur les pécheurs et irrité contre le péché. Et c'est là, sans aucun doute, une disposition qui est juste devant Dieu.

« Et celui qui, dira à son frère, Raca » — quiconque se laissera aller à la colère, au point de laisser échapper quelque expression de mépris. Les commentateurs remarquent que Raca est un mot syriaque qui signifie proprement vide, vain, sot ; de sorte que c'est l'expression la plus inoffensive dont nous puissions nous servir envers quelqu'un contre qui nous sommes en colère. Et cependant tout homme qui se servira d'une telle expression sera, comme notre Seigneur l'affirme, « puni par le conseil », ou plutôt sera jugé par le conseil : il sera exposé à une sentence plus sévère de la part du Juge de toute la terre.

« Et celui qui lui dira fou » ; — quiconque cèdera au Diable au point de se laisser aller, de propos délibéré, à des injures, à des outrages ou à des paroles offensantes, sera punissable par la géhenne du feu, sera, dès ce moment, exposé au plus terrible des châtements. Il faut remarquer que notre Seigneur représente tous ces crimes comme sujets à une peine capitale. Le premier expose le coupable à être étranglé, punition ordinairement infligée à ceux qui étaient condamnés dans les cours inférieures ; le second l'expose à être lapidé, peine infligée généralement à ceux qui étaient condamnés par le grand conseil, à Jérusalem ; le troisième, à être brûlé vif, châtement réservé aux criminels les plus grands, dans la « vallée des fils de Hinnom » ; d'où vient évidemment le mot géhenne.

Et comme les hommes sont naturellement portés à s'imaginer que Dieu excusera leur négligence à l'égard de quelques devoirs, en faveur de l'exactitude avec laquelle ils en remplissent d'autres, notre Seigneur prend soin tout aussitôt de couper court à cette imagination chimérique, quoique si commune. Il montre, qu'il est impossible à tout pécheur de transiger avec Dieu. Dieu n'acceptera point un devoir pour un autre et ne se contentera pas d'une demi-obéissance. Il nous fait savoir que l'accomplissement de notre devoir envers Dieu ne nous exemptera pas de notre devoir envers notre prochain ; que les œuvres de piété, comme on les appelle, bien loin de nous recommander à Dieu, si nous manquons de charité, seront au contraire une abomination à l'Éternel, à cause même de ce manque de charité.

« Si donc tu apportes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi », à cause de ta conduite désobligeante envers lui, des injures que tu lui as peut-être dites, en l'appelant Raca ou fou, ne pense pas que ton offrande puisse expier ta colère, ou être agréée par Dieu aussi longtemps que ta conscience est souillée d'un péché dont tu ne t'es pas encore repenti. « Laisse là ton offrande devant l'autel, et va-t'en premièrement te réconcilier avec ton frère » (fais, du moins, tout ce qui dépend de toi pour cela) ; « et, après cela, viens et offre ton offrande (Mat 5 : 23,24) ».

Et qu'il n'y ait aucun retard dans une affaire qui intéresse ton âme de si près. « Accorde-toi au plus tôt avec ta partie adverse », maintenant, sur-le-champ. « pendant que tu es en chemin avec elle », s'il est possible, avant de la perdre de vue, « de peur que ta partie adverse ne te livre au juge », de peur qu'elle n'en appelle à Dieu, le Juge suprême, « et que le Juge ne te livre au sergent », à Satan, l'exécuteur de la colère de Dieu ; « et que tu ne sois mis en prison », en enfer, on tu seras réservé pour le jugement du grand jour. « Je te dis en vérité que tu ne sortiras pas de là jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrain (Mat 5 : 25,26) ». Mais il est impossible pour toi de jamais t'acquitter,

puisque tu n'as rien pour payer. Si donc tu entres une fois dans cette prison, la fumée de ton tourment « montera aux siècles des siècles ».

Mais quant aux débonnaires, ils hériteront la terre. Telle est la folie de la sagesse mondaine ! Les sages de ce monde les avaient bien avertis mainte et mainte fois, — que s'ils supportaient sans vengeance de tels traitements, que s'ils se laissaient ainsi lâchement maltraiter sans résistance, il n'y aurait pas moyen pour eux de vivre sur cette terre, ils ne pourraient jamais se procurer les choses nécessaires à la vie, ni même conserver ce qu'ils avaient, qu'ils ne pourraient attendre ni paix, ni possession paisible, ni jouissance d'aucune chose. Ils auraient eu parfaitement raison s'il n'y avait point de Dieu dans le monde on s'il ne s'inquiétait en rien des enfants des hommes. Mais

quand Dieu se lève pour exécuter ses jugements, pour délivrer tous les débonnaires de la terre », comme il se rit de toute cette sagesse païenne, comme il fait tourner la fureur de l'homme à sa gloire ! Il prend un soin particulier de fournir aux siens tout ce qui est nécessaire à la vie et à la piété ; en dépit de la force, de la fourberie ou de la malice des hommes, il leur assure ce qu'il a préparé pour eux, et toutes ces choses, il les leur donne abondamment pour en jouir ; que ce soit peu ou beaucoup, la jouissance leur en est douce. Comme ils possèdent leurs âmes par leur patience, de même aussi ils possèdent véritablement tout ce que Dieu leur a donné. Ils sont toujours contents, toujours satisfaits de ce qu'ils ont. Cette part, leur plaît parce qu'il a plu à Dieu de la leur assigner. En sorte que, pendant que leur cœur, leurs désirs, leur joie, sont dans le ciel, on peut dire d'eux avec vérité qu'ils héritent la terre.

Mais ces paroles semblent avoir encore une signification plus étendue, et indiquer, que les débonnaires auront une meilleure portion dans cette « nouvelle terre, où la justice habite », dans cet héritage, dont saint Jean nous a donné une description générale (et nous en connaissons les détails plus tard) dans le vingtième chapitre de l'Apocalypse : « Après cela, je vis descendre du ciel un ange, — et il saisit le dragon, l'ancien serpent, — et le lia pour mille ans. — Je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la Parole de Dieu, qui n'avaient point adoré la bête ni son image, et qui n'avaient point pris sa marque sur leurs fronts, ou à leurs mains, et qui devaient vivre et régner avec Christ, pendant ces mille ans. Mais le reste des morts ne ressuscitera point, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est là la première résurrection. Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection. La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils régneront avec lui mille ans (Apo 20 : 1-6) ».

Jusqu'ici, notre Seigneur s'est principalement attaché à lever les obstacles qui s'opposent à la vraie religion. Tel est l'orgueil, le premier, le plus grand de tous ces obstacles qui est déraciné par la pauvreté d'esprit ; telles sont la légèreté et l'irréflexion qui empêchent la religion de prendre racine dans l'âme, jusqu'à ce qu'elles soient détruites par une sainte affliction à cause du péché ; tels sont encore la colère, l'impatience, le mécontentement, qui sont guéris par la débonnairerie chrétienne. Et dès que ces obstacles sont écartés, dès que ces maladies de l'âme, qui excitaient continuellement en elle de faux besoins et la remplissaient d'appétits dépravés, sont guéries, alors reparaissent les appétits naturels d'un esprit né pour le ciel ; il a faim et soif de la justice, et « bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ».

La justice, comme nous l'avons déjà dit, est l'image de Dieu, l'esprit qui était en Jésus-Christ ; c'est l'union de toutes les dispositions saintes et célestes prenant leur source et se résumant dans l'amour de Dieu, comme notre Père et notre Rédempteur, et dans l'amour de tous les hommes par amour pour Dieu.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ». Pour comprendre toute la force de cette expression, remarquons premièrement, que la faim et la soif sont les plus énergiques de nos appétits corporels. De même cette faim de l'âme, cette soif de l'image de Dieu est le plus énergique de nos désirs spirituels ; dès qu'il est une fois réveillé dans le cœur, tout autre désir est absorbé par celui d'être renouvelé à l'image de Celui qui nous a créés. — Remarquons, en second lieu, que, dès le moment que nous commençons à éprouver la faim et la soif, ces besoins ne cessent plus, mais deviennent de plus en plus pressants et importuns, jusqu'à ce que nous puissions manger et boire, ou que nous mourions. Et, de même, dès le moment que nous commençons à avoir faim et soif de l'esprit qui était en Christ, ces désirs spirituels ne cessent plus, mais nous font crier avec une importunité croissante après la nourriture qui peut les satisfaire, et il est impossible qu'ils s'apaisent avant d'être rassasiés tant qu'il y a en nous quelque reste de vie spirituelle. — Remarquons, en troisième lieu, que la faim et la soif ne peuvent se satisfaire avec rien autre que le manger et le boire. Donnez tout le monde à celui qui a faim ; donnez-lui les vêtements les plus somptueux, tout l'appareil de la grandeur, tous les trésors de la terre, entassez devant lui tout l'or et l'argent, rendez-lui tous les honneurs imaginables ; il n'y prendra pas garde, tout cela n'est rien pour lui en ce moment ; tout cela ne l'empêchera pas de dire : Ce n'est pas là ce qu'il me faut ; donnez-moi de la nourriture, ou je meurs !

Il en est exactement de même pour toute âme qui a véritablement faim et soif de la justice. Elle ne peut trouver de consolation nulle autre part ; elle ne peut se satisfaire d'aucune autre chose ; donnez-lui, en dehors de cela, tout ce que vous voudrez, richesses, honneurs, plaisirs, elle en fera peu de cas et vous dira encore : Ce n'est pas là ce qu'il me faut ; donnez-moi l'amour de Dieu ou je meurs !

Et il est aussi impossible de satisfaire une telle âme, une âme qui a soif de Dieu, du Dieu vivant, avec ce que le monde appelle religion, qu'avec ce qu'il appelle bonheur.

La religion du monde. implique trois choses : 1° ne pas faire de mal, s'abstenir de péchés extérieurs, de ceux au moins qui pourraient causer du scandale, tels que le brigandage, le vol, les jurements, l'ivrognerie. 2° faire du bien, soulager les pauvres, être charitable, comme on dit. 3° User des moyens de grâce ; au moins aller à l'église et participer à la Cène.

Celui qui réunit ces trois caractères est appelé par le monde un homme religieux. Mais y a-t-il là de quoi satisfaire celui qui a soif de Dieu ? Non, ce n'est pas là de la nourriture pour son âme. Il lui faut une religion d'une plus noble espèce, une religion plus élevée et plus profonde que celle-là. Il lui est aussi impossible de se nourrir de ce misérable et vide formalisme, que de « remplir son cœur du vent d'Orient ». Il prend soin, il est vrai, de s'abstenir même de l'apparence du mal ; il est zélé pour les bonnes œuvres ; il profite de tous les moyens de grâce que Dieu a établis ; mais tout cela n'est pas ce qu'il désire si ardemment : ce n'est là que le dehors de cette religion dont il a une soif insatiable. Connaître Dieu en Jésus-Christ ; vivre de cette « vie » qui « est cachée avec Christ en Dieu » ; être « uni au Seigneur dans un même esprit » ; avoir communion avec le Père et avec Jésus-Christ, son Fils » ; « marcher dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière » ; « se purifier soi-même, comme Lui aussi est pur », voilà la religion, la justice dont il a faim, et il ne peut goûter aucun repos jusqu'à ce qu'il le trouve ainsi en Dieu lui-même.

« Heureux ceux qui ont » ainsi « faim et soif de la ; justice, car ils seront rassasiés ». Ils seront rassasiés des choses après lesquelles ils soupirent, savoir : de justice et de vraie sainteté. Dieu les rassasiera des bénédictions de sa bonté, de la félicité des élus. Il les nourrira du pain du ciel, de la manne de son amour. Il les abreuvera de sa propre félicité comme de cette eau de laquelle celui qui boit n'aura plus jamais soif, si ce n'est d'une mesure toujours plus abondante de cette eau vive. Cette soif durera toujours. « Toute soif douloureuse, tout désir angoissant, disparaîtront devant ta présence réjouissante ; mais, quoique rassasiée, mon âme demandera encore toute une éternité pour aimer Dieu ».

Qui que tu sois donc, à qui Dieu a donné d'avoir « faim et soif de la justice », crie à l'Éternel afin que tu ne perdes jamais ce don inestimable — afin que cet appétit céleste ne s'apaise jamais. Si l'on te reprend pour te faire taire, n'y fais aucune attention, mais crie encore plus fort : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi ! » Que je ne vive que pour être saint comme tu es saint ! Ne dépense plus ton argent pour ce qui ne nourrit point, et ton travail pour ce qui ne rassasie point ». Espères-tu donc pouvoir trouver le bonheur en fouillant la terre, en le cherchant dans les choses de ce monde ? Oh ! foule aux pieds tous ses plaisirs, méprise ses honneurs, regarde ses richesses et même tout ce qui est sous le soleil comme des ordures et du fumier, « en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ », en comparaison du renouvellement complet de ton âme à l'image de Dieu, dans laquelle elle fut primitivement créée. Garde-toi d'assoupir cet appétit spirituel avec ce que le monde appelle religion ; avec cette religion de forme, d'étalage extérieur qui laisse le cœur aussi terrestre et aussi sensuel qu'auparavant. Que rien ne puisse te satisfaire, si ce n'est la force de la piété, la religion qui est esprit et vie. Ne sois rassasié que lorsque tu demeureras en Dieu et Dieu en toi, que lorsque tu vivras dans le monde invisible, après être entré par le sang de l'aspersion jusqu'au « dedans du voile » et t'être « assis dans les lieux célestes en Jésus-Christ ».

Et plus on est rempli de la vie de Dieu, plus on s'intéresse tendrement à ceux qui sont encore sans Dieu dans le monde, qui sont encore morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Et cet intérêt pour autrui ne perdra pas sa récompense : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ».

Le mot employé ici par notre Seigneur désigne surtout ceux dont le cœur est compatissant et sensible, et qui, bien loin de mépriser ceux qui n'ont pas faim et soif de Dieu, sont profondément affligés à leur sujet.

Cette partie éminente de l'amour fraternel est ici, par une figure assez ordinaire, mise pour le tout ; de sorte que les miséricordieux, dans la signification complète du mot, sont ceux qui aiment leur prochain comme eux-mêmes.

A cause de la grande importance de cet amour, sans lequel, « quand même nous parlerions toutes les langues des hommes et même des anges ; quand même nous aurions le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et la science de toutes choses ; quand même nous aurions toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes ; quand même nous distribuerions tous nos biens pour la nourriture des pauvres, et que même nous livrerions nos corps pour être brûlés, nous ne sommes rien », à cause, dis-je, de la grande importance de cet amour ; la sagesse de Dieu nous en a donné, par l'apôtre Paul, une description complète et détaillée. En l'examinant, nous verrons très clairement quels sont ces miséricordieux qui obtiendront miséricorde.

« La charité », ou l'amour (comme il serait à désirer qu'on eût traduit partout, parce que c'est un mot beaucoup plus clair et moins équivoque), l'amour dont nous devons aimer notre prochain comme Christ nous a aimés, « est patient » envers tous les hommes ; il supporte toutes les faiblesses, l'ignorance, les erreurs, les infirmités, toute la mauvaise humeur et le peu de foi des enfants de Dieu, toute la malice et la méchanceté des enfants du monde. Et il supporte tout cela, non seulement pour un peu de temps, mais jusqu'à la fin, donnant toujours à manger à son ennemi quand il a faim ; s'il a soif, lui donnant à boire, et lui amassant ainsi continuellement « des charbons de feu sur la tête ».

Et dans tout ce qu'elle fait pour atteindre un but si désirable, celui de surmonter le mal par le bien, la charité est « pleine de bonté ». Elle est tendre, douce, obligeante. Elle est aussi éloignée que possible de toute humeur chagrine, de toute rudesse et de toute aigreur, et elle remplit à la fois ceux qui souffrent de la douceur la plus aimable et de l'affection la plus vraie et la plus tendre.

Il en résulte nécessairement que « la charité n'est point envieuse ». Elle ne peut pas l'être, puisqu'elle est justement l'opposé de cette disposition funeste. Il est impossible à celui qui possède cette affection tendre pour tout le monde et qui souhaite sincèrement pour toute âme que Dieu a créée, toutes les bénédictions temporelles et spirituelles, toutes les bonnes choses de ce monde et du monde à venir, d'éprouver du chagrin de ce qu'il accorde des biens à l'un des enfants des hommes. S'il les a reçus, lui aussi, loin de s'affliger, il se réjouit de ce qu'un autre a part à la même grâce. Et si Dieu ne les lui a pas accordés, il le bénit cependant de ce que son frère au moins les possède, et de ce que ces biens augmentent son bonheur. Et plus son amour est grand, plus les bénédictions accordées à l'humanité lui procurent de plaisir, plus il est éloigné de toute sorte d'envie envers une créature quelconque.

La charité « n'est pas insolente », ou plutôt (comme le mot peut aussi se traduire), n'est pas téméraire ou précipitée dans ses jugements ; elle ne se hâtera pas de condamner quelqu'un. Elle ne prononce pas une sentence sévère d'après une vue superficielle ou rapide des choses : elle pèse d'abord toutes les preuves, surtout celles qui sont produites en faveur de l'accusé. Celui qui aime véritablement son prochain n'est pas comme la généralité des hommes qui, même dans les cas les plus difficiles, « voient un peu, conjecturent beaucoup, et alors arrivent d'un saut à la conclusion ». Non, il avance avec prudence et circonspection, prenant garde à chaque pas et se conformant volontiers à cette règle des anciens païens (si différente de celle de bien des chrétiens d'aujourd'hui) : « Je suis si éloigné de croire à la légère ce qu'un homme me dit contre un autre, que je crois à peine ce que quelqu'un me dit contre lui-même. Je lui donne toujours le temps de réfléchir et souvent de recevoir aussi des conseils ».

Il suit de là que la charité « ne s'enfle point » ; elle ne pousse aucun homme « à avoir de lui-même une plus haute opinion qu'il ne doit », mais elle lui donne des sentiments modestes et abaisse même son âme jusque dans la poussière ; elle détruit toute présomption qui engendre l'orgueil, et nous donne de la joie de n'être rien, d'être petits et méprisables, les moindres de tous, les serviteurs de tous. Ceux qui s'aiment réciproquement, d'une affection tendre et fraternelle, se préviennent les uns les autres par honneur. Ceux qui sont unis par une même affection, « estiment les autres, par humilité, plus excellents qu'eux-mêmes ».

« Elle n'est point malhonnête », elle n'offense personne volontairement. Elle « rend à chacun ce qui lui est dû : à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur » ; à tous, a des degrés différents, la civilité, l'affabilité, l'humanité. Elle rend « l'honneur à tout le monde ». Un écrivain

moderne définit ce qu'il y a de mieux en fait de bonnes manières, c'est-à-dire la politesse, en disant que c'est un désir continuel de plaire, qui paraît dans toute la conduite. S'il en est ainsi, personne n'est mieux élevé qu'un chrétien aimant toute l'humanité. Car il ne peut que désirer de complaire au prochain « pour le bien et pour l'édification » ; et ce désir ne peut être caché, il se montre nécessairement dans tous ses rapports avec tous les hommes, car sa charité est sans hypocrisie ; elle se montre dans toutes ses actions et tous ses discours ; elle le force même, mais, sans hypocrisie, « à se faire tout à tous, afin d'en sauver au moins quelques-uns ».

Et en se faisant tout à tous, la charité « ne cherche pas son propre intérêt ». En s'efforçant de plaire à tous les hommes, celui qui aime l'humanité n'a nullement en vue son avantage temporel à lui. Il ne désire « ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne » ; il ne veut que le salut des âmes. On pourrait même dire que, dans un sens, il ne cherche pas non plus son avantage spirituel ; car, tandis que toutes ses facultés sont employées pour sauver les âmes de la mort, il s'oublie pour ainsi dire lui-même. Il ne pense pas à lui-même, tant ce zèle pour la gloire de Dieu le dévore. Et même, il semble parfois, par un excès d'amour, s'abandonner corps et âme et s'écrier avec Moïse : « Hélas ! je te prie, ce peuple a commis un grand péché ; mais maintenant pardonne-leur leur péché ou efface-moi maintenant de ton livre que tu as écrit (Ex 32 : 31,32) ; » ou avec saint Paul : « Je désirerais moi-même d'être anathème à cause de Christ, pour mes frères, qui sont mes parents selon la chair (Ro 9 : 3) ».

Il n'est pas étonnant, qu'un tel amour ne s'aigrisse point. Les paroles de saint Paul sont absolues ; « la charité ne s'aigrit point », elle n'est désobligeante envers personne. Les occasions ne manqueront pas, il est vrai, où elle sera assiégée par des provocations extérieures de divers genres ; mais celui qu'elle anime ne cède pas à la provocation ; il triomphe de tout ; dans toutes les épreuves, il regarde à Jésus et est « plus que vainqueur » en son amour.

La charité « ne pense point à mal » et prévient ainsi mille provocations : L'homme miséricordieux ne peut sans doute éviter de connaître bien des choses qui sont mauvaises, il ne peut s'empêcher de les voir de ses yeux et de les entendre de ses oreilles ; car la charité ne lui ferme pas les yeux, de manière à ce qu'il lui soit impossible de voir de telles choses ; elle ne lui ôte pas son intelligence ou ses sens, de manière qu'il ne puisse pas connaître qu'elles sont mauvaises. Lorsqu'il voit, par exemple, un homme frapper son prochain, ou lorsqu'il l'entend blasphémer, il ne peut mettre en question le fait qu'il vient de voir ou les paroles qu'il vient d'entendre, et il ne peut douter de leur caractère mauvais. Cependant elle ne soupçonne point le mal, ce qui ne se rapporte pas à ce que nous voyons et entendons, ni aux actes involontaires de notre intelligence ; mais nous péchons contre ce précepte, quand nous pensons volontiers à mal sans y être forcés par l'évidence ; quand nous concluons qu'il y a du mal là où il n'en paraît point, quand nous raisonnons sur des choses que nous ne voyons pas, quand nous supposons ce que nous n'avons ni vu ni entendu. Voilà ce que la vraie charité détruit entièrement. Elle arrache, racines et branches, tout ce qui peut nous faire concevoir le mal que nous ne connaissons pas. Elle rejette toute jalousie, tous les mauvais soupçons, toute promptitude à croire le mal. Elle est franche, ouverte, sans défiance ; et de même qu'elle ne peut machiner le mal, elle ne peut non plus le craindre.

« Elle ne se réjouit pas de l'injustice », bien que ce soit une chose ordinaire que ceux qui portent le nom de Christ ne se fassent pas scrupule de se réjouir quand leur ennemi est affligé, ou tombe dans l'erreur ou le péché. A la vérité, il est difficile à des gens animés de l'esprit de parti de ne pas éprouver de la joie lorsqu'ils découvrent, dans le parti opposé, une faute, une tache réelle ou supposée, – soit dans leurs principes, soit dans leur conduite. Parmi les chauds défenseurs d'une cause quelconque, en est-il un seul qui soit exempt de ce péché ? qui soit assez calme pour rester innocent ? qui ne se réjouit lorsque son adversaire fait un faux pas, si sa propre cause peut en

retirer quelque avantage ? Ce ne peut-être qu'un homme rempli d'amour. Lui seul s'afflige du péché ou de la folie de son ennemi, ne trouve aucun plaisir à en entendre parler ou à en parler lui-même, mais souhaite plutôt qu'on l'oublie pour toujours.

Mais il « se réjouit de la vérité » partout où il la trouve, de cette « vérité qui est selon la piété », et qui produit des fruits convenables : la sainteté du cœur et la sainteté de la conduite. Il se réjouit de voir que ceux mêmes qui lui sont opposés, soit dans les opinions, soit dans la pratique, aiment cependant Dieu et sont d'ailleurs irréprochables. C'est avec joie qu'il entend dire du bien d'eux et qu'il en dit lui-même, autant qu'il le peut sans s'écarter de la justice et de la vérité. Et, en général, il trouve, dans le bien répandu parmi la race humaine, que ce soit au loin ou au près, un sujet de joie. Comme citoyen du monde, il réclame une part au bonheur de tous ses habitants. Parce qu'il est homme, il n'est pas indifférent au bien-être de l'homme, mais il jouit de ce qui peut glorifier Dieu, et répandre la paix et la bienveillance parmi les hommes.

Cet amour « excuse tout ». Le miséricordieux ne parle pas volontiers de l'iniquité parce qu'il n'y prend pas de plaisir. Il tient secret tout le mal qu'il voit, qu'il entend ou qu'il sait, autant qu'il le peut, sans « participer aux péchés d'autrui ». En quelque lieu qu'il se trouve, et avec qui que ce soit, s'il voit quelque chose qu'il désapprouve, il n'en parle pas, si ce n'est à la personne intéressée, pour s'efforcer de gagner son frère. Il est si éloigné de faire, des fautes ou des chutes d'autrui, un sujet de conversation, qu'il ne parle jamais des absents, à moins qu'il ne puisse en dire du bien. Les rapporteurs, les médisants, les délateurs, les calomniateurs, sont à ses yeux des meurtriers. Il aimerait tout autant couper la gorge à son prochain que de flétrir ainsi sa réputation. Il ne songera pas plus à incendier la maison de son voisin qu'à jeter ainsi « des tisons de feu, des flèches et des choses propres à tuer », et dire ensuite : « Ne me jouais-je pas (Pro 26 : 18,19) ? »

Il ne fait qu'une seule exception. Quelquefois il est convaincu que la gloire de Dieu, ou (ce qui revient au même) le bien de son prochain, demande que le mal ne soit point caché. Dans ce cas, pour être utile à l'innocent, il est forcé de nommer le coupable. Mais, même alors il ne parlera que lorsque l'amour, un amour supérieur l'y contraindra. Il ne le fera pas, à cause d'un dessein confus de faire généralement le bien ou d'avancer la gloire de Dieu ; il faudra qu'il y soit poussé par la vue claire d'un but particulier, d'un bien déterminé. Même alors il ne parlera point sans être entièrement persuadé que ce moyen est nécessaire pour le but qu'il se propose, que le but ne peut être atteint, du moins aussi complètement, d'aucune autre manière. Il le fait alors avec chagrin et répugnance, comme il se servirait d'un remède violent pour un cas désespéré, d'un poison pour antidote à un autre poison. Par conséquent, il s'en sert aussi peu que possible, de peur qu'en parlant trop il ne viole la loi d'amour plus qu'il ne l'aurait fait en ne parlant pas du tout.

La charité « croit tout ». Elle a une aussi bonne opinion que possible de tout ; elle donne un sens favorable à tout. Elle est prête à croire tout ce qui peut être avantageux à la réputation de qui que ce soit. Elle est facilement convaincue de ce qu'elle désire vivement, de l'innocence et de l'intégrité d'un accusé, ou du moins de la sincérité de sa repentance s'il s'est égaré. Elle est heureuse d'excuser ce qui peut avoir été mal, de condamner le coupable aussi peu que possible, et d'avoir pour la faiblesse humaine autant d'indulgence qu'il est possible d'en avoir sans trahir la vérité de Dieu.

Et quand elle ne peut plus croire tout, alors la charité « espère tout ». A-t-on dit du mal de quelqu'un ? L'amour espère que le rapport est faux que l'action rapportée n'a pas eu lieu. — La chose est-elle certaine ? « Peut-être qu'elle n'a pas eu lieu de la manière qu'on la raconte, en sorte que l'on peut espérer qu'elle n'est pas aussi mauvaise qu'on l'a représentée ». — L'action est-elle

évidemment mauvaise ? L'amour espère que l'intention ne l'est pas. — Est-il certain que le dessein aussi est mauvais ? « Il ne provient peut-être pas de la disposition habituelle du cœur, mais d'une impulsion soudaine des passions ou de quelque tentation violente qui aura entraîné la personne hors d'elle-même ». Et même lorsqu'elle ne peut plus douter que toutes les actions, les dispositions, les desseins sont également mauvais, la charité espère encore que Dieu déploiera la puissance de son bras en se soumettant le cœur rebelle, et qu'ainsi il y aura plus de joie dans le ciel sur la conversion de ce pécheur que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

Enfin, « la charité endure tout », ce qui complète le caractère de celui qui est véritablement miséricordieux. Il n'endure pas quelques peines seulement, ni beaucoup de souffrances, ni même presque toutes, mais absolument toutes. Quelles que soient l'injustice, la malice, la cruauté des hommes, il peut les supporter. Rien n'est intolérable pour lui ; il ne dit jamais d'une chose : elle est insupportable. Non, il peut non seulement « faire » mais souffrir tout par Christ qui le fortifie ; et tout ce qu'il souffre ne détruit pas sa charité, n'y fait aucune brèche ; elle est à l'épreuve de tout ; c'est une flamme qui brûle même au milieu de l'abîme de la mer. « Beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre cet amour-là ; et les fleuves mêmes ne le pourraient pas noyer ». Il triomphe de tout « il ne périt jamais », ni dans le temps ni dans l'éternité.

Et assurément les « miséricordieux obtiendront miséricorde », non seulement par la bénédiction de Dieu sur toutes leurs voies en leur rendant, dans une mesure mille fois plus abondante, l'amour qu'ils portent à leurs frères, mais aussi par « le poids éternel d'une gloire souverainement excellente » dans le royaume qui leur a été « préparé dès la fondation du monde ».

Pour un peu de temps, vous pouvez vous écrier « Hélas que je suis misérable de séjourner en Mésec et de demeurer dans les tentes de Kédar (Ps 120 : 5) ! Vous pouvez répandre votre âme en pleurs sur la perte de la vraie charité sur la terre ! Vous pouvez bien dire (mais non avec la signification primitive) « Voyez : comme ces chrétiens s'aiment » ; voyez ces royaumes chrétiens qui se déchirent les entrailles les uns aux autres, qui portent la désolation les uns chez les autres par le feu et par l'épée ! Ces armées chrétiennes dont les soldats se lancent les uns les autres en enfer par milliers, par myriades ! Ces nations chrétiennes qui sont toutes en feu par des troubles intérieurs, parti se soulevant contre parti, faction contre faction ! Ces villes chrétiennes dont les rues sont remplies de tromperie et de fraude, d'oppression et d'injustice, et même de vol et de meurtre ! Ces familles chrétiennes, déchirées par l'envie, la jalousie, la colère, par des querelles domestiques sans nombre et sans fin ! et, ce qui est le plus terrible, le plus triste de tout, ces Églises chrétiennes ! — Églises (« ne l'annoncez point à Gath », — mais, hélas ! comment le cacher aux Juifs, aux Turcs, ou aux païens ?) qui portent le nom de Christ, le Prince de la paix, et qui se font continuellement la guerre ! qui convertissent les pécheurs en les brûlant tout vifs ! qui sont « ivres du sang des saints ! » Cette louange n'appartient-elle qu'à « Babylone la Grande, la mère des impudicités et des abominations de la terre ? » Non, certes ; des Églises réformées (appelées du moins ainsi) ont bien appris à marcher sur ses traces. Des Églises protestantes savent bien, elles aussi, persécuter, même jusqu'au sang, quand elles ont le pouvoir en main ; et en même temps comme elles se frappent réciproquement d'anathème ! comme elles se condamnent aux enfers les unes les autres ! Quelle colère, quelles disputes, quelle malice, quelle amertume se trouvent partout au milieu d'elles, même quand elles sont d'accord sur les points essentiels, et ne diffèrent que par des opinions secondaires dans la religion ! Qui est-ce qui ne poursuit que « les choses qui vont à la paix et à l'édification mutuelle ? » O Dieu ! jusqu'à quand ? Ta promesse pourrait-elle faillir ? « Ne crains point, petit troupeau, que cela puisse arriver ! » Espère contre tout sujet d'espérer, car c'est le bon plaisir de votre Père de renouveler encore la face de la terre. Tous ces maux finiront certainement, « et les habitants de la terre apprendront la justice ». « Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et elles ne s'adonneront plus à faire la guerre ». « La montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes », et « les royaumes du monde deviendront les royaumes de notre Dieu ». Alors « on ne nuira point et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de sa sainteté » ; mais on appellera les murailles de l'Église,

salut ; et ses portes, louanges. Les chrétiens seront sans tache et sans souillure, s'aimant les uns les autres, comme aussi Christ nous a aimés. — Sois un des premiers fruits, si la moisson n'est pas encore prête. Aime ton prochain comme toi-même. Que le Seigneur Dieu remplisse ton cœur d'un tel amour pour les âmes, que tu sois prêt à toute heure de donner ta vie pour elles ! Que ton âme déborde continuellement de cet amour qui engloutit toute disposition contraire à la bonté et à la sainteté, jusqu'à ce qu'il t'appelle à entrer dans le pays où l'amour seul existe, pour y régner avec lui pendant l'éternité.

Sermon 23 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, TROISIÈME DISCOURS

Matthieu 5,8-12

1748

Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu.

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.

Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous, toute sorte de mal.

Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux ; car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous. (Mat 5 : 8-12)

Quelles excellentes choses nous dit la Bible sur l'amour de notre prochain ! Il est « l'accomplissement de la loi, le but du commandement ». Sans cet amour, tout ce que nous pouvons posséder, faire ou souffrir, n'est d'aucun prix aux yeux de Dieu. Mais l'amour du prochain dont il est question, c'est celui qui prend sa source dans l'amour de Dieu ; sans cela, il n'a de lui-même aucune valeur. Il nous convient donc d'examiner soigneusement sur quel fondement repose l'amour que nous portons à notre prochain, de rechercher s'il est réellement fondé sur l'amour de Dieu, si « nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier », si nous avons le cœur pur, car c'est là un fondement qui ne peut

être ébranlé : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ».

« Ceux qui ont le cœur pur » sont ceux dont Dieu a purifié le cœur, « comme Lui aussi est pur » ; ceux qui sont purifiés par la foi dans le sang de Christ, de toute affection contraire à la sainteté ; ceux qui étant nettoyés de toute souillure de la « chair et de l'esprit, achèvent leur sanctification dans la crainte » et dans l'amour « de Dieu ». La puissance de la grâce de Dieu les purifie — de l'orgueil, par la plus profonde pauvreté d'esprit ; — de la colère et de toute passion contraire à la bonté et à la patience, par la douceur et la débonnairité ; — de tout désir autre que celui de plaire à Dieu, de le posséder, de le connaître et de l'aimer de plus en plus, par cette faim et cette soif de la justice qui absorbe maintenant toute leur âme, en sorte que maintenant ils aiment le Seigneur de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur pensée et de toute leur force.

Mais combien peu les faux docteurs de toutes les époques ont donné d'attention à cette pureté de cœur ! Ils se sont contentés d'enseigner simplement aux hommes à s'abstenir de ces souillures extérieures que Dieu a nominativement défendues ; mais ils n'ont pas frappé au cœur, et, en n'avertissant pas de se garder de la corruption intérieure, ils l'ont, par le fait, encouragée.

Notre Seigneur nous en donne lui-même un bien remarquable exemple dans les paroles suivantes (Mat 5 : 27-32) : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point d'adultère » ; et, en expliquant ce commandement, ces aveugles, conducteurs d'aveugles, n'insistaient que sur l'obligation de s'abstenir de l'acte extérieur. « Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur », car Dieu « aime la vérité dans l'intérieur », « il sonde le cœur et il éprouve les reins », et si tu inclines ton cœur à l'iniquité, le Seigneur ne t'écouterait point.

Et, Dieu n'admet aucune excuse pour ne pas rejeter tout ce qui est une occasion d'impureté. « Si donc ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la Géhenne ». Si des personnes qui te sont aussi chères que ton œil droit, sont une occasion pour toi d'offenser ainsi Dieu, un moyen d'exciter dans ton âme des désirs contraires à la sainteté, n'hésite point, sépare-t'en violemment. « Et si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la Géhenne ». Si une personne qui semble t'être aussi nécessaire que ta main droite est pour toi une occasion de péché, de désir impur ; quand même ce péché n'irait pas plus loin que ton cœur et ne se manifesterait ni en parole, ni en action, impose-toi une séparation complète et définitive, retranche cette main droite d'un seul coup, abandonne tout pour Dieu. Plaisirs, fortune, amis, il faut tout perdre plutôt que de perdre ton âme.

Il n'y a que deux mesures qu'on puisse tenter avant d'en venir à cette séparation absolue et définitive. Premièrement, essaie si tu ne peux chasser l'esprit impur par le jeûne et par la prière, et en t'abstenant soigneusement de toute action, de toute parole et de tout regard, que tu as reconnu être pour toi une occasion de péché. En second lieu, si tu n'es pas délivré par ce moyen, demande conseil à celui qui veille sur ton âme, ou du moins à quelque personne expérimentée dans les voies du Seigneur, au sujet du temps et de la manière d'opérer cette séparation ; mais ne consulte point la chair ni le sang, de peur que tu ne sois abandonné « à un esprit qui donnera efficace à l'erreur » pour te faire croire au mensonge.

Et le mariage lui-même, saint et honorable comme il l'est, ne peut servir de prétexte pour lâcher la bride à nos désirs. Il est vrai « qu'il a été dit : Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui donne la lettre de divorce » ; et alors tout allait bien, quand même le mari n'aurait donné d'autre motif de son divorce, que son peu de sympathie pour sa femme, ou son amour pour une autre femme. « Mais moi je vous dis que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, il l'expose à devenir adultère », si elle vient à se remarier ; « et que quiconque se mariera à la femme qui aura été répudiée, commet un adultère ».

Toute polygamie est clairement défendue par ces paroles, où notre Seigneur déclare expressément, que pour une femme dont le mari est encore vivant, se remarier est un adultère. Par la même raison, c'est un adultère pour un homme de se remarier, aussi longtemps qu'il a une femme encore vivante, fussent-ils même divorcés ; à moins que ce divorce n'ait pour cause l'adultère, car dans ce cas seul, il n'y a aucun texte de l'Écriture qui défende de se remarier.

Telle est la pureté de cœur que Dieu exige, et qu'il produit lui-même en ceux qui croient au Fils de son amour. Heureux ceux qui ont ainsi le cœur pur, car ils verront Dieu ; il se manifestera lui-même à eux, non seulement comme il ne se montre pas au monde, mais comme il ne le fait pas toujours à ses propres enfants ! Il les favorisera des communications les plus éclatantes de son Esprit, de la communion la plus intime avec le Père et avec le Fils. Il les fera continuellement marcher en sa présence et fera toujours briller sur eux la lumière de sa face. La prière incessante de leur cœur est : « Je te prie, fais-moi voir ta gloire », et ils obtiennent ce qu'ils réclament ainsi de lui. Ils le voient maintenant par la foi, – le voile de la chair étant rendu, pour ainsi dire, transparent ; – ils le voient même dans ses œuvres inférieures qui nous environnent, dans tout ce que Dieu a fait et créé. Ils le voient remplissant toutes choses et accomplissant tout en tous. Ceux qui ont le cœur pur voient toute la création remplie de Dieu. Ils le voient dans la voûte des cieux, dans la lune lorsqu'elle est claire, dans le soleil lorsqu'il « se réjouit comme un homme vaillant pour faire sa course ». Ils le voient « faisant des grosses nuées son chariot et se promenant sur les ailes du vent ». Ils le voient « préparant la pluie pour la terre et en bénissant le fruit, faisant germer le foin pour le bétail et l'herbe pour le service de l'homme ». Ils voient le Créateur de tout, gouvernant tout avec sagesse, et « soutenant toutes choses par sa parole puissante ». « Eternel notre Seigneur, que ton nom est magnifique par toute la terre ! »

C'est aussi dans les dispensations de sa providence à leur égard, soit pour l'âme, soit pour le corps, que ceux qui ont le cœur pur voient Dieu plus particulièrement. Ils voient sa main continuellement étendue sur eux pour leur faire du bien, leur distribuant toutes choses dans la mesure convenable, tenant compte des cheveux de leur tête, dressant une haie protectrice autour d'eux et de tout ce qui leur appartient, et disposant toutes les circonstances de leur vie selon la profondeur de sa sagesse et de sa miséricorde.

Mais c'est surtout dans les moyens de grâce qu'il a institués qu'ils voient Dieu d'une manière plus spéciale, soit qu'ils se présentent dans la grande assemblée « pour rendre à l'Éternel la gloire due à son nom » et pour l'adorer dans la magnificence de sa sainteté, ou qu'ils « entrent dans leur cabinet », et que là ils répandent leur âme devant leur « Père qui les voit dans le secret » ; soit qu'ils sondent les oracles de Dieu ou qu'ils écoutent les ambassadeurs de Christ proclamant la bonne nouvelle du salut, soit enfin qu'ils « mangent de ce pain et boivent de cette coupe, qui annoncent la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » sur les nuées du ciel ; – dans tous ces moyens de grâce désignés par Dieu lui-même, ils trouvent auprès de lui un accès intime que la tange ne peut exprimer. Ils le voient, pour ainsi dire, face à face ; ils parlent avec lui « comme un homme parle avec son intime ami », et se

préparent ainsi pour ces demeures célestes où ils le verront tel qu'il est.

Mais combien ils sont loin de voir Dieu ceux qui, ayant « entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu auras promis avec serment (Mat 5 : 33) », interprètent ainsi cette défense : Tu ne te parjureras pas, lorsque tu jures par l'Éternel ton Seigneur ; tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu auras promis avec serment par le nom de l'Éternel, mais quant aux autres serments, Dieu ne s'en met pas en peine.

C'est ainsi qu'enseignaient les Pharisiens. Non seulement ils permettaient toute espèce de jurements dans la conversation ordinaire ; mais ils regardaient même le parjure comme peu de chose, pourvu qu'on n'eût pas juré par le nom particulier de Dieu.

Mais notre Seigneur défend ici d'une manière absolue tous les jurements dans la conversation, aussi bien que toute espèce de faux serments, et il montre le caractère odieux de tous les deux par une même considération solennelle, savoir : que toute créature appartient à Dieu et qu'il est présent en tous lieux, qu'il est en toutes choses et par-dessus toutes choses. « Je vous dis : Ne jurez du tout point, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu » ; et c'est par conséquent la même chose que de jurer par Celui qui est assis sur l'étendue des cieux ; « ni par la terre, car c'est son marchepied », et il est aussi réellement présent sur la terre que dans le ciel ; « ni par Jérusalem, car c'est la grande ville du Roi », et Dieu « est connu dans ses palais ». « Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux faire devenir un seul cheveu blanc ou noir », parce que même cette petite chose n'est point en ta puissance, mais en celle de Dieu, qui seul peut disposer de tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre. « Mais que votre parole soit : oui, oui, non, non », une affirmation ou une négation simple mais sérieuse, car, « ce qu'on dit plus vient du malin », procède du démon et est une marque de ses enfants.

Pour se convaincre que notre Seigneur n'entend point ici défendre le serment fait pour attester la vérité en jugement, quand nous en sommes requis par un magistrat ; il suffit de considérer :

1° l'occasion de cette partie de son discours, l'abus qu'il veut condamner ici, savoir : le faux serment et les jurements ordinaires ; le serment devant un magistrat étant tout-à-fait étranger à la question.

2° Les mots mêmes qu'il emploie pour la conclusion générale de son précepte : « Que votre parole soit, oui, oui, non, non ».

3° L'exemple même de notre Seigneur, car il répondit lui-même avec serment, quand il y fut appelé par un magistrat. Quand le souverain sacrificateur lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ le Fils de Dieu ? » Jésus répondit aussitôt affirmativement : « Tu l'as dit », c'est la vérité ; « et même je vous dis que vous verrez ci-après le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel (Mat 26 : 63,64) ».

4° de Dieu, du Père ; qui, « voulant montrer encore mieux aux héritiers de la promesse la fermeté immuable de sa résolution, y fit intervenir le serment (Heb 6 : 17) ».

5° L'exemple de saint Paul, qui avait aussi, croyons-nous, l'Esprit de Dieu et comprenait bien la volonté de son Maître : « Dieu m'est témoin, dit-il aux Romains (Ro 1 : 9), que je fais sans cesse mention de vous dans mes prières ». Et aux Corinthiens (1Co 2 : 1 ; 2Co 1 : 23) : « Je prends Dieu à témoin sur mon âme, que c'a été pour vous épargner que je ne suis point encore allé à Corinthe ». Et aux Philippiens (Phi 1 : 8) : « Dieu m'est témoin que je vous chéris tous d'une affection cordiale en Jésus-Christ », De là résulte inévitablement que, si l'apôtre connaissait bien la vraie signification des paroles de son Maître, elles ne défendent pas l'emploi du serment dans des occasions importantes, même entre particulier, et combien moins par conséquent devant un magistrat !

6° Enfin cette assertion du grand apôtre au sujet du serment solennel en général (ce qu'il eût été impossible de mentionner sans y joindre quelque indication de blâme, si son Maître l'avait complètement défendu) : « Les hommes jurent par Celui qui est plus grand qu'eux, et le serment fait pour confirmer une chose termine tous les différends (Heb 6 : 16) ».

Mais la grande leçon que notre Sauveur veut nous inculquer ici et qu'il développe par cet exemple, c'est que Dieu est en toutes choses, et que nous devons voir Dieu en toute créature, comme dans un miroir ; que nous ne devons considérer aucune chose, ni en user, en la séparant de Dieu, ce qui ne serait réellement qu'une espèce d'athéisme pratique ; mais que nous devons, selon la magnifique expression du prophète, regarder le ciel et la terre et tout ce qui y est contenu, comme renfermés dans le creux de la main de Dieu qui, par sa présence intime, leur conserve l'existence, qui remplit et met en action toute la création sensible, et est, dans le sens vrai, l'âme de l'univers.

Jusqu'ici notre Seigneur s'est occupé plus particulièrement de nous enseigner la religion du cœur et de nous montrer ce que les chrétiens doivent être. Il va nous montrer maintenant ce qu'ils doivent aussi faire, comment la sainteté intérieure doit se traduire dans notre conduite extérieure ; « Heureux, dit-il, ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu ! »

Il est bien connu que, dans le langage des saintes Écritures, « la paix » comprend souvent toute espèce de bien, toute bénédiction qui se rapporte au corps et à l'âme, au temps comme à l'éternité. Ainsi, lorsque saint Paul, dans le titre de ses Épîtres, souhaite la grâce et la paix aux Romains ou aux Corinthiens, c'est comme s'il disait : Puissiez-vous, comme fruit de l'amour et de la faveur, libres et immérités de Dieu, jouir de toute bénédiction spirituelle et temporelle, de toutes les bonnes choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment !

De là nous pouvons aisément comprendre quel sens étendu nous devons attribuer à cette expression « Ceux qui procurent la paix ». Dans sa signification littérale, elle renferme ces amis de Dieu et des hommes qui détestent et abhorrent profondément toute querelle et tout débat, tout désaccord et toute contention, et qui travaillent conséquemment de toutes leurs forces à empêcher ce feu d'enfer de s'allumer, d'éclater s'il est déjà allumé, ou s'il a déjà éclaté, de s'étendre davantage. Ils s'efforcent d'apaiser les tempêtes qui s'élèvent dans les esprits des hommes, de calmer les passions turbulentes, d'adoucir les esprits divisés, et, s'il est possible, de les réconcilier ensemble. Ils emploient toutes leurs forces, tous les talents que Dieu leur a donnés, à conserver la paix là où elle existe, et à la rétablir là où elle n'existe pas. C'est la joie de leur cœur de procurer, de confirmer, d'accroître la bienveillance mutuelle entre tous les hommes, mais surtout entre les enfants de Dieu, quoiqu'ils puissent se distinguer les uns des autres par des choses de moindre importance ; en sorte que, comme ils ont « un seul Seigneur et une seule foi », comme ils sont « appelés à une seule espérance », ils puissent aussi « marcher d'une manière digne de leur vocation, avec toute sorte d'humilité et de douceur, avec un esprit patient, se supportant les uns les autres avec charité, ayant soin de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ».

Mais, dans le sens complet du mot, celui qui procure la paix est un homme qui, selon qu'il en trouve l'occasion, fait du bien à tous » ; un homme qui, rempli de l'amour de Dieu et de toute l'humanité ne peut en borner l'expression à sa propre famille, à ses amis, à ses connaissances, à son parti, à ceux qui partagent ses opinions, ni même à ceux qui participent avec lui à la même précieuse foi ; mais qui franchit toutes ces étroites barrières, afin de pouvoir faire du bien à tous les hommes, afin de pouvoir, d'une manière ou d'une autre, manifester son amour aux voisins et aux étrangers, à ses amis et à ses ennemis. Il leur fait du bien à tous, selon l'opportunité, c'est-à-dire, en toute occasion

possible, « rachetant le temps » à cet effet, saisissant chaque circonstance favorable, mettant à profit chaque instant, ne perdant pas un moment pour se rendre utile à autrui. Il fait le bien, non d'une manière particulière, mais le bien en général, de toute manière possible ; en y employant tous les talents divers dont il est doué, toutes les puissances et toutes les facultés de son corps et de son âme, toute sa fortune, son intérêt, sa réputation, sans aucun autre désir que d'entendre dire, à son Maître quand il arrivera : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur.

Il fait du bien, dans toute l'étendue de sa puissance, même aux corps des hommes. Il se réjouit de partager son pain avec celui qui a faim, et de couvrir d'un habillement celui qui est nu. Quelqu'un est-il étranger ? il le recueille et le secourt selon ses besoins. Y a-t-il des malades ou des prisonniers ? il les visite et leur fournit ce qui leur est nécessaire. Et tout cela, il le fait, non comme à un homme, mais en se rappelant celui qui a dit : « en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites » à moi-même.

Combien plus encore ne se réjouit-il pas, s'il peut faire quelque bien à l'âme d'un homme ! Ce pouvoir, il est vrai, n'appartient qu'à Dieu ; il n'y a que lui qui puisse changer le cœur, changement sans lequel tout autre changement est plus léger que la vanité. Néanmoins, il a plu à Celui qui fait tout en tous, de secourir l'homme principalement au moyen de l'homme, de communiquer sa propre puissance, sa bénédiction et son amour à chaque homme par le canal d'un autre homme. Par conséquent, quoiqu'il soit certain que tout ce qui est fait sur la terre est fait par Dieu lui-même, aucun homme ne doit, pour ce motif, demeurer inactif dans la vigne de son Maître. Cette inaction est impossible à celui qui veut procurer la paix, il est toujours occupé à travailler, et, comme un instrument dans la main de Dieu, à préparer le terrain pour son Maître, à semer la semence du royaume, ou à arroser ce qui est déjà semé, dans l'espoir que Dieu donnera l'accroissement. Selon la mesure de grâce qui lui a été départie, il met tous ses soins soit à reprendre les pécheurs scandaleux, et à avertir ceux qui se précipitent tête baissée dans le chemin large de la perdition, soit à apporter la lumière à ceux qui sont « assis dans les ténèbres » et prêts à périr « faute de connaissance », à « supporter les faibles », à « fortifier les mains affaiblies et les genoux relâchés », ou à « guérir et ramener ceux qui sont boiteux ou égarés ». Il n'a pas moins de zèle pour venir en aide à ceux qui s'efforcent déjà d'entrer par la porte étroite, pour encourager ceux qui sont debout à poursuivre constamment la course qui leur est proposée pour édifier sur leur très sainte foi ceux qui savent en qui ils ont cru, et les exhorter : rallumer le don de Dieu qui est en eux afin que, croissant chaque jour dans la grâce, « l'entrée au royaume ; éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ leur soit pleinement accordée ».

Heureux ceux qui sont ainsi continuellement employés dans cette œuvre de foi et dans ce travail d'amour, « car ils seront appelés », c'est-à-dire, suivant un hébraïsme commun, ils seront « enfants de Dieu ». Dieu leur continuera la jouissance de l'Esprit d'adoption, et même il en répandra dans leurs cœurs une mesure plus abondante ; il les bénira de toutes les bénédictions qui appartiennent à ses enfants ; il les reconnaîtra comme ses enfants devant les anges et devant les hommes ; et, « s'ils sont enfants, ils sont aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ».

On pourrait s'imaginer qu'un homme, tel qu'on vient de le décrire, si rempli d'une humilité sincère et d'un sérieux sans affectation, si doux et si paisible, si pur de toute intention égoïste, si dévoué à Dieu et si actif dans son amour pour les hommes, doit être chéri par tous ses semblables. Mais notre Seigneur connaissait mieux la nature humaine telle qu'elle est dans son état actuel.

Il complète donc le portrait de cet homme de Dieu, en montrant quel traitement il doit attendre du monde : « Heureux, dit-il, ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ».

Pour comprendre pleinement cette déclaration, examinons d'abord quels sont ceux qui sont persécutés ? Nous l'apprenons de la bouche de saint Paul : « Comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit, il en est de même maintenant (Gal 4 : 29) ». « Aussi, tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ seront persécutés (2Ti 3 : 12) ». Saint Jean nous enseigne la même chose « Mes frères, ne vous étonnez point si le monde vous hait. Quand nous aimons nos frères, nous connaissons par là que nous sommes passés de la mort à la vie (1Jn 3 : 13,14) ». C'est comme s'il disait : Les frères, les chrétiens, ne peuvent être aimés que par ceux qui sont passés de la mort à la vie. Et notre Seigneur nous le déclare aussi très expressément lui-même : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde ? c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite, que le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi (Jea 15 : 18-20) ».

Tous ces textes montrent clairement quels sont ceux qui sont persécutés, savoir : les justes : – « Celui qui est né de l'Esprit » ; – « tous ceux qui vivent dans la piété selon Jésus-Christ » ; – ceux qui « sont passés de la mort à la vie » ; – ceux qui « ne sont pas du monde » ; – tous ceux qui sont doux et humbles de cœur, qui pleurent après Dieu, qui ont faim et soif de sa ressemblance ; tous ceux qui aiment Dieu et leur prochain, et qui, en conséquence, selon qu'ils en trouvent l'occasion, font du bien à tous les hommes.

Si l'on demande, en second lieu, pourquoi ils sont persécutés, la réponse est tout aussi simple et claire. C'est « pour la justice », parce qu'ils sont justes, parce qu'ils sont nés selon l'Esprit, parce qu'ils veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ, parce qu'ils ne sont pas du monde. Quel que puisse être le prétexte mis en avant, c'est là le véritable motif. Quelles que soient d'ailleurs leurs infirmités personnelles, si ce n'était pour ce seul motif, on les supporterait, et le monde aimerait ce qui serait à lui. Ils sont persécutés, parce qu'ils sont pauvres en esprit, c'est-à-dire, comme le dit le monde : « des gens pauvres d'esprit, à l'âme basse et lâche, qui ne sont bons à rien et ne sont pas faits pour vivre dans le monde ». – Parce qu'ils sont dans l'affliction : « ce sont des créatures si lourdes, si tristes, si ennuyeuses ! Il suffit de les voir pour avoir l'esprit tout assombri. Ce sont de véritables têtes de mort ; ils proscrivent toute joie, même innocente, et troublent toute compagnie où ils entrent ». – Parce qu'ils sont débonnaires : « des fous sans énergie, qui ne sont bons qu'à se laisser molester, fouler aux pieds ». – Parce qu'ils ont faim et soif de la justice : « une poignée d'enthousiastes à tête chaude, courant, bouche béante, après ils ne savent quoi, ne pouvant se contenter d'une religion raisonnable, mais se rendant fous à la poursuite des extases et des sensations intérieures ». – Parce qu'ils sont miséricordieux, amis de tous les hommes, amis même des méchants et des ingrats : « Encourageant toute espèce de méchanceté et même induisant les gens à faire du mal par l'espérance de l'impunité ; des hommes qui, il y a lieu de le craindre, sont encore, malgré toutes leurs prétentions, sans règle religieuse, étant très relâchés dans leurs principes ». – Parce qu'ils ont le cœur pur : « des créatures sans charité, qui damnent tout le monde, excepté ceux de leur espèce ! Misérables blasphémateurs qui veulent faire Dieu menteur, en prétendant vivre sans péché ! » – Et par-dessus tout, parce qu'ils procurent la paix, parce qu'ils saisissent toute occasion de faire du bien à tous les hommes. C'est là la grande raison pour laquelle ils ont été persécutés de tout temps et le seront encore jusqu'au rétablissement de toutes choses : « s'ils voulaient seulement garder leur religion pour eux-mêmes, ce serait encore supportable ; mais c'est cette manie de répandre leurs erreurs et d'en infecter les autres, qu'on ne peut endurer. Ils font tant de mal dans le monde, qu'il est impossible de les supporter plus longtemps. Il y a en eux, il est vrai, quelques choses assez bonnes ; ils soulagent quelques pauvres ; mais ce n'est que pour mieux attirer les gens à leur parti, et pour faire ainsi, en définitive, encore plus de mal ».

C'est ainsi que pensent et s'expriment, avec toute sincérité, les gens du monde ; et plus le royaume de Dieu s'étend, plus les hommes qui procurent la paix sont rendus capables de propager l'humilité, la douceur et toutes les autres dispositions divines, plus aux yeux du monde le mal est grand, et plus, par conséquent, ils s'irritent contre ceux qui en sont les auteurs, et les poursuivent avec une véhémence croissante.

Voyons, en troisième lieu, quels sont ceux qui les persécutent ? Saint Paul nous répond : « Celui qui est né selon la chair ». Tous ceux qui ne sont pas « nés de l'Esprit », ou qui au moins ne sont pas désireux de l'être ; tous ceux qui n'essaient pas au moins « de vivre dans la piété, selon Jésus-Christ » ; tous ceux qui ne sont pas « passés de la mort à la vie », et qui, par conséquent, ne peuvent « aimer leurs frères » ; « le monde », c'est-à-dire, suivant l'explication de notre Sauveur, ceux qui « ne connaissent point Celui qui m'a envoyé », ceux qui n'ont pas appris à connaître Dieu, le Dieu d'amour et de pardon, par l'enseignement de son Esprit.

La raison pour laquelle ceux-ci persécutent les enfants de Dieu est bien simple : l'esprit qui est dans le monde est directement contraire à l'esprit qui vient de Dieu. Il doit donc nécessairement se faire que ceux qui sont du monde soient opposés à ceux qui sont de Dieu. Il y a entre eux l'opposition la plus profonde dans toutes leurs opinions, leurs désirs, leurs intentions et leurs dispositions. Le léopard et le chevreau ne peuvent gîter paisiblement ensemble. L'orgueilleux, par le fait qu'il est orgueilleux, ne peut faire autrement que de persécuter celui qui est humble ; l'homme léger et folâtre, celui qui est dans l'affliction ; et ainsi de suite, la diversité d'humeur étant à elle seule un prétexte suffisant d'inimitié perpétuelle. Par conséquent, ne fût-ce que pour ce seul motif, tous les serviteurs du démon persécuteront les enfants de Dieu.

Si l'on demandait, quatrième, comment les persécuteront-ils ? On peut répondre, en général : Justement de la manière et dans la mesure que le sage Dispensateur de toutes choses jugera les plus convenables pour sa gloire, et les plus efficaces pour les progrès de ses enfants dans la grâce et pour l'agrandissement de son propre royaume. Il n'y a dans le gouvernement de Dieu rien de plus admirable que cela. Son oreille n'est jamais fermée aux menaces des persécuteurs, ni aux cris des persécutés ; son oeil est toujours ouvert, et sa main toujours étendue pour diriger chacune des plus petites circonstances de la persécution. Quand la tempête doit commencer, à quelle hauteur elle doit s'élever, dans quelle direction elle doit s'étendre, quand et comment elle doit finir, tout est déterminé par son infaillible sagesse. Les impies ne sont qu'une épée dans sa main, un instrument dont il se

sert selon son bon plaisir, et qu'il jette dans le feu quand il a accompli les desseins gracieux de sa providence.

Dans quelques rares circonstances, comme lorsque le christianisme fut d'abord planté et pendant qu'il prenait racine dans la terre, comme aussi quand la pure doctrine de Christ commença à être rétablie dans notre patrie, Dieu permit à la tempête de sévir avec violence, et ses enfants furent appelés à résister jusqu'au sang. Il y avait une raison particulière de permettre cela quant aux apôtres, afin que leur témoignage n'en fût que plus irrécusable. Mais les annales de l'Église nous apprennent une autre raison bien différente des cruelles persécutions qu'il a permises dans le second et le troisième siècle, savoir « le mystère d'iniquité qui se formait déjà », les monstrueuses corruptions qui régnaient dès lors dans l'Église. Dieu châtiait son peuple, et en même temps

s'efforçait de guérir ses plaies par ces jugements sévères mais indispensables.

Peut-être la même observation s'applique-t-elle à la grande persécution de notre pays (l'Angleterre). Dieu avait agi très miséricordieusement envers notre nation ; il avait répandu sur nous diverses bénédictions ; il nous avait donné la paix au dedans et au dehors, et un roi (Edouard VI) sage et bon au-dessus de son âge, et, par-dessus tout, il avait fait naître et briller parmi nous la pure lumière de l'Évangile. Mais que trouva-t-il en retour ? « Il attendait de la justice, et voici le cri », un cri d'oppression, d'ambition et d'injustice, de malice, de fraude et de convoitise. Oui, le cri de ceux qui même alors expiraient dans les flammes, parvint jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées. C'est alors que Dieu se leva pour défendre sa propre cause contre ceux qui supprimaient la vérité injustement ; il les vendit entre les mains de leurs persécuteurs par un jugement mêlé de miséricorde, châtement pour punir les affligeantes infidélités de son peuple, et en même temps remède pour les guérir.

Mais il est rare que Dieu permette à la tempête de s'élever jusqu'aux tortures, à la mort, aux fers ou à l'emprisonnement. Ses enfants sont appelés habituellement à endurer des persécutions plus légères. Ils souffrent fréquemment l'aliénation des cœurs de leurs parents, la perte des amis qui étaient comme leur propre âme. Ils éprouvent la vérité de cette parole de leur Maître, concernant, non le but, mais l'effet de sa venue : « Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la division (Lu 12 : 51) ». De là résulte naturellement la perte de leurs occupations, de leurs affaires, et par suite de leurs biens. Mais tous ces événements sont également sous la sage direction de Dieu, qui dispense à chacun ce qui lui est le plus salutaire.

Mais la persécution qui attend tous les enfants de Dieu est celle que notre Seigneur indique dans ces paroles : « Vous serez heureux lorsque, à cause de moi, on vous dira des injures, qu'on vous persécutera », par des paroles injurieuses, « et qu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal ». Cela ne peut manquer ; c'est le caractère propre de notre état de disciples, c'est un des sceaux de notre vocation, c'est une portion assurée et acquise à tous les enfants de Dieu. Si nous ne possédons pas cette part, nous sommes des bâtards et non point des enfants légitimes ; c'est droit au milieu de la mauvaise réputation, comme de la bonne, que passe le seul chemin du royaume. Les amis de Dieu et des hommes, doux, sérieux, humbles et zélés, jouissent d'une bonne réputation parmi leurs frères, mais ils en ont une mauvaise auprès du monde, qui les regarde et les traite « comme les balayures du monde et le rebut de toute la terre ».

On a supposé, if est vrai, qu'avant que « la multitude des Gentils ne soit entrée » dans l'Église, le scandale de la croix cessera, et que Dieu fera que les chrétiens soient estimés et chéris même par ceux qui sont encore dans leurs péchés. Oui, sans doute, et même, dès à présent, il suspend quelquefois le mépris aussi bien que la férocité des hommes ; pour un temps, il donne à un homme la paix avec ses ennemis et lui fait trouver faveur auprès de ses plus cruels persécuteurs ; mais, à part cette circonstance exceptionnelle, le scandale de la croix n'a pas encore cessé, et l'on peut encore dire : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ ». Que personne donc ne se laisse prendre à cette agréable suggestion (agréable sans doute à la chair et au sang), savoir que les méchants prétendent bien haïr et mépriser les gens de bien, mais que dans leurs cœurs ils les aiment et les estiment réellement. Il n'en est rien ; ils peuvent bien les employer quelquefois, mais c'est uniquement pour leur propre avantage. Ils peuvent bien se confier à eux, car ils savent que leurs voies ne ressemblent pas à celles des autres hommes, mais ils ne les aiment cependant point, à moins que l'Esprit de Dieu n'agisse en eux. Les paroles de notre Sauveur sont expresses :

« Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, c'est pour cela que le monde vous hait ». Oui, mettant à part les exceptions que peut

produire la grâce prévenante ou quelque providence particulière de Dieu, le monde hait les disciples aussi cordialement et aussi sincèrement qu'il a jamais bai le Maître.

Il ne reste plus qu'à demander : Comment les enfants de Dieu doivent-ils se conduire à l'égard de la persécution ? Et d'abord ils ne doivent pas sciemment ou de propos délibéré l'attirer sur eux-mêmes. Ce serait contraire à la fois aux exemples et aux avertissements de notre Seigneur et de tous ses apôtres, qui nous enseignent non seulement à ne pas rechercher la persécution, mais à l'éviter, autant que faire se peut, sans faire tort à notre conscience, sans renoncer à aucune partie de cette justice que nous devons préférer à la vie elle-même. C'est ainsi que notre Seigneur dit expressément : « Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre » ; ce qui est réellement, quand on peut le faire, la manière la plus irréprochable d'éviter la persécution.

Cependant ne vous imaginez pas que vous puissiez toujours l'éviter de cette manière ou de toute autre. Si jamais cette vaine imagination se glisse dans votre cœur, écartez-la par ce sérieux avertissement : « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite, que le serviteur n'est pas plus grand que son Seigneur. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ». « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes ». Mais cela vous garantira-t-il de la persécution ? Non, à moins que vous n'ayez plus de sagesse que votre Maître ou plus d'innocence que l'Agneau de Dieu...

Ne désirez pas non plus l'éviter et y échapper totalement ; car si vous le faites, vous n'êtes pas des siens. Si vous échappez à la persécution, vous perdez la bénédiction, la bénédiction promise à ceux qui sont persécutés pour la justice. Si vous n'êtes pas persécutés pour la justice, vous ne pouvez entrer dans le royaume des cieux. « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui ; si nous le renions, il nous reniera aussi ».

Réjouissez-vous », au contraire, « et tressaillez de joie », quand les hommes vous persécutent pour l'amour de Jésus, quand ils vous persécutent par des paroles injurieuses et « en disant fausement contre vous toute sorte de mal », ce qu'ils ne manqueront pas d'ajouter à tout genre de persécution : il faut bien qu'ils vous noircissent pour s'excuser eux-mêmes. « Car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous », ceux qui étaient le plus éminemment saints dans leur cœur et dans leur vie, tous les justes, en un mot, qui ont jamais existé depuis le commencement du monde. Réjouissez-vous, parce que, à cette marque aussi, vous pouvez reconnaître à qui vous appartenez, et « parce que votre récompense sera grande dans les cieux », la récompense acquise par le sang de l'alliance et accordée gratuitement en proportion de vos souffrances aussi bien que de votre sainteté de cœur et de vie. « Tressaillez de joie », sachant que « votre légère affliction du temps présent produit en vous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente ».

En attendant, qu'aucune persécution ne puisse vous détourner de la voie de l'humilité et de la douceur, de l'amour et de la bienfaisance. « Vous avez entendu », sans doute, « qu'il a été dit : Oeil pour oeil et dent pour dent », et vos misérables docteurs vous ont permis de vous venger vous-mêmes et de rendre le mal pour le mal. « Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal », de ne pas lui résister de cette manière en lui rendant le mal qu'il vous fait ; mais plutôt que de faire cela, « si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre ; et si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit ; et si quelqu'un veut te contraindre d'aller une lieue avec lui, vas-en deux ».

Que ta douceur soit ainsi inaltérable et que ton amour égale ta douceur. « Donne à celui qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi ». Seulement ne donne point ce qui est à autrui, ce qui ne t'appartient point. Par conséquent, prends garde de ne rien devoir à personne ; car ce que tu dois n'est point à toi, mais à autrui. Subviens aux besoins de ceux de ta propre maison, car Dieu exige aussi cela de toi ; et ce qui est nécessaire pour les maintenir en vie et dans la piété n'est pas non plus à toi. Après cela, donne ou prête tout ce qui te reste, de jour en jour, ou d'année en année ; seulement, puisque tu ne peux donner à tous, souviens-toi d'abord des domestiques de la foi.

Dans les versets qui suivent, le Sauveur nous dépeint la débonnaireté et l'amour que nous devons éprouver pour ceux qui nous persécutent à cause de la justice, et la bonté que nous devons leur témoigner. Oh ! puissent ces paroles être gravées dans nos cœurs ! « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi (Mat 5 : 43) ». Dieu, il est vrai, n'avait prononcé que la première partie de cette phrase, « tu aimeras ton prochain » ; les enfants du diable avaient ajouté la seconde, « tu haïras ton ennemi ». Mais moi je vous dis : 1° « Aimez vos ennemis ». Ayez soin d'être portés de bonne volonté envers ceux dont l'esprit est le plus aigri contre vous et qui vous souhaitent toute sorte de mal. 2° « Bénissez ceux qui vous maudissent ». Y en a-t-il parmi eux dont l'amertume d'esprit éclate en paroles amères ? qui soient continuellement à vous maudire et à vous accabler de reproches quand vous êtes présents, et à dire toute sorte de mal contre vous quand vous êtes absents ? Bénissez-les d'autant plus : en parlant avec eux, employez le langage le plus doux et le plus paisible. Reprenez-les en leur montrant comment ils auraient dû parler. Et, en parlant d'eux, dites-en tout le bien possible, sans violer les règles de la vérité et de la justice. 3° « Faites du bien à ceux qui vous haïssent », que vos actions témoignent que votre amour est aussi réel que leur haine. Rendez le bien pour le mal. « Ne vous laissez point surmonter par le mal, mais surmontez le mal par le bien ». 4° Si vous ne pouvez faire plus, au moins « priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent ». Vous ne pouvez jamais être incapables de le faire ; toute leur malice et leur violence ne peuvent vous en empêcher. Répandez vos âmes devant Dieu, non seulement pour ceux qui vous ont persécutés jadis, mais qui se repentent maintenant ; — c'est là peu de chose ; « si ton frère revient vers toi sept fois le jour et te dit : je me repens (Lu 17 : 4) », c'est-à-dire, si après même de si nombreuses rechutes, il te donne sujet de croire qu'il est réellement et complètement changé, alors tu lui pardonneras jusqu'à te confier à lui et le presser sur ton sein, comme s'il n'avait jamais péché contre toi ; — mais, prie pour ceux qui ne se repentent pas, lutte avec Dieu pour ceux qui, dans ce moment même, t'outragent et te persécutent. Pardonne-leur ainsi, « non pas seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois (Mat 18 : 22) ». Qu'ils se repentent ou non, qu'ils paraissent même s'éloigner de plus en plus du repentir, donnez-leur cependant cette preuve de bonté, « afin que vous soyez les enfants », que vous prouviez que vous êtes réellement les enfants légitimes « de votre Père qui est dans les cieux », qui montre sa bonté en répandant même sur ses ennemis les plus endurcis toutes les bénédictions qu'ils sont capables de recevoir ; « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes ». « Car, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les péagers mêmes n'en font-ils pas autant (Mat 5 : 46) ' » ; eux qui n'ont aucune prétention religieuse et que vous reconnaissez vous-mêmes comme étant sans Dieu dans le monde ? « Et si vous ne faites accueil », si vous ne montrez de la bonté en paroles ou en actions, « qu'à vos frères », à vos amis ou à vos parents ; « que faites-vous d'extraordinaire ? » de plus que ceux qui n'ont point de religion ? « Les péagers même n'en font-ils pas autant (Mat 5 : 47) ? » Mais, suivez un meilleur modèle qu'eux, vous chrétiens, « soyez parfaits » en patience, en long support, en miséricorde, en bienfaisance de toute espèce, envers tous, même envers vos plus cruels persécuteurs, « soyez parfaits, comme votre père qui est dans les cieux est parfait (Mat 5 : 48) ; » c'est-à-dire que votre perfection ait le même caractère, quoiqu'elle ne puisse atteindre au même degré que la sienne.

Voilà le christianisme dans sa forme primitive, tel qu'il nous est exposé par son grand Auteur ! Voilà la religion pure de Jésus-Christ ! C'est ainsi qu'elle se présente à celui dont les yeux sont ouverts.

Voyez ce portrait de Dieu en tant que Dieu est imitable par l'homme ; un portrait tracé de la main du Seigneur lui-même. « Voyez, vous qui méprisez, et soyez étonnés, et pâlissez d'effroi », ou plutôt soyez étonnés et adorez ! Ecrivez-vous : est-ce là la religion de Jésus de Nazareth, la religion que j'ai persécutée ? Que l'on ne me voie plus combattre contre Dieu ! Seigneur, que veux-tu que je fasse ? Quelle beauté se manifeste dans l'ensemble de ce tableau ! quelle juste symétrie, quelle exacte proportion dans chaque partie ! Que le bonheur qui est ici décrit est désirable ! Que la sainteté qui nous y est présentée est vénérable ! qu'elle est aimable ! Voilà l'esprit de la religion, son essence même ; voilà les vrais fondements du christianisme. Oh ! puissions-nous ne pas être seulement des auditeurs de ces vérités, « semblables à un homme qui regarderait dans un miroir son visage, naturel, et qui, après s'être regardé, s'en irait et oublierait aussitôt quel il était ». Non, mais plutôt « considérons avec attention la loi parfaite, qui est celle de la liberté, et persévérons-y ». Ne nous donnons aucun repos jusqu'à ce que chaque ligne de cette loi soit transcrite dans nos cœurs. Veillons, prions, croyons, aimons, combattons, jusqu'à ce que par le doigt de Dieu chacune de ses parties soit gravée sur notre âme, jusqu'à ce que nous soyons « saints comme Celui qui nous a appelés est saint », « parfaits comme notre Père qui dans les cieux est parfait ».

Sermon 24 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, QUATRIÈME DISCOURS

Matthieu 5,13-16
1748

Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne vaut plus rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes.

Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée ;

Et on n'allume point une chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux (Mat 5 : 13-16.)

La beauté de la sainteté, de cet homme intérieur qui vit dans un cœur renouvelé à l'image de Dieu, doit nécessairement frapper tout œil que Dieu a ouvert, toute intelligence qu'il a éclairée. L'ornement d'un cœur doux, humble et aimant doit attirer au moins l'approbation de ceux qui sont capables, à quelque degré, de discerner le bien et le mal spirituels. Dès le moment où les hommes commencent à sortir des ténèbres qui couvrent le monde insouciant et étourdi, ils ne peuvent que s'apercevoir combien c'est une chose désirable d'être ainsi transformés à l'image de Celui qui nous a créés. Cette religion intérieure porte si visiblement l'empreinte de Dieu, qu'une âme ne peut douter de sa ressemblance divine, à moins d'être totalement plongée dans le péché. Nous pouvons dire de cette religion, dans un sens secondaire, ce qui est dit du Fils de Dieu lui-même ; elle est « la splendeur de la gloire du Seigneur et l'image empreinte de sa personne » ; le rayonnement de sa gloire éternelle, si adouci cependant et si modéré, que même les enfants des hommes peuvent ici voir Dieu et vivre. Elle est la marque caractéristique, l'empreinte vivante de la personne de Celui qui est la source de la beauté et de l'amour, l'origine de toute excellence et de toute perfection.

Si donc la religion ne consistait qu'en cela, les hommes dont nous parlons ne pourraient douter de son excellence, ils ne feraient aucune difficulté de la chercher de toute l'ardeur de leur âme. Mais pourquoi, disent-ils, est-elle embarrassée d'autres choses ? Quelle nécessité de la surcharger d'œuvres et de souffrances ? C'est là ce qui ramollit la vigueur de l'âme et la fait retomber vers la terre. N'est-ce pas assez de « s'étudier à la charité », de planer sur les ailes de l'amour ? Ne peut-il suffire d'adorer Dieu, qui est Esprit, avec l'esprit et l'entendement, sans nous encombrer de choses extérieures et même sans y songer du tout ? Ne vaut-il pas mieux que toutes nos pensées soient absorbées par de hautes et célestes contemplations, et que sans nous préoccuper de ce qui est extérieur, nous ayons seulement communion avec Dieu dans nos cœurs ?

C'est ainsi qu'ont parlé plusieurs hommes éminents, nous donnant le conseil de cesser toute action extérieure, de nous retirer absolument du monde, de laisser en arrière notre corps ; de nous séparer totalement des objets des sens ; de ne plus nous inquiéter de la religion extérieure, mais de pratiquer toutes les vertus dans notre volonté, comme étant de beaucoup la voie la plus excellente, la plus profitable aux progrès de notre âme et la plus agréable à Dieu.

Il n'était pas besoin de signaler à notre Sauveur ce chef-d'œuvre de la sagesse d'en bas, la plus belle de toutes les inventions au moyen desquelles Satan ait jamais perverti les voies droites de notre Seigneur. Et quels instruments n'a-t-il pas su mettre ainsi à son service, en différents temps, pour manier cette grande arme de l'enfer contre quelqu'une des plus importantes vérités de Dieu ! – des hommes qui auraient pu « séduire les élus mêmes, s'il était possible », des hommes de foi et d'amour, qui, pour un temps, en ont séduit et entraîné un grand nombre, à toutes les époques, les faisant tomber dans ce piège doré dont ils n'ont échappé qu'à grand' peine, y laissant tout, sauf leur vie.

Mais le Seigneur a-t-il négligé de nous prémunir suffisamment contre cette agréable séduction ? Ne nous a-t-il pas fourni une armure à l'épreuve des coups de Satan « transformé en ange de lumière ? » Oui, certainement ; de la manière la plus claire et la plus forte, il commande ici la religion d'activité et de souffrance qu'il vient de décrire. Qu'y a-t-il de plus complet et de plus simple que les paroles qui suivent immédiatement ce qu'il vient de dire des œuvres et des souffrances ?

« Vous êtes le sel de la terre, mais si le sel perd sa saveur, avec, quoi la lui rendra-t-on ? Il ne vaut plus rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume point une chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ».

Pour expliquer complètement ces paroles importantes et leur donner toute leur force, je tâcherai de montrer d'abord que le christianisme est essentiellement une religion sociale et que le changer en une religion solitaire, c'est le détruire ; – secondement : que cacher cette religion est aussi impossible que contraire aux intentions de son Auteur. – Je répondrai, en troisième lieu, à quelques objections, et je terminerai par une application pratique.

Premièrement, je veux montrer que le christianisme est essentiellement une religion sociale, et que le transformer en une religion solitaire c'est, en réalité, le détruire.

Par christianisme, j'entends cette manière d'adorer Dieu, qui est révélée à l'homme par Jésus-Christ. Quand je dis que c'est essentiellement une religion sociale, je veux dire non seulement qu'elle ne peut subsister aussi bien sans société, mais même qu'elle ne peut pas subsister du tout, sans que l'on vive et que l'on converse avec d'autres hommes ; pour le montrer, je me bornerai aux considérations qui découlent du discours même qui nous occupe ; et, si je prouve ce point, il sera indubitablement établi que faire du christianisme une religion solitaire, c'est le détruire.

Ce n'est pas que nous voulions condamner d'aucune manière l'habitude de passer fréquemment de la société dans la solitude ou la retraite. C'est là une chose non seulement permise, mais convenable et même nécessaire, comme le témoigne l'expérience de chaque jour, pour tout homme qui est déjà ou désire être réellement chrétien. Il est presque impossible que nous puissions passer une journée en rapports continuels avec les hommes, sans souffrir quelque perte dans nos âmes, et sans attrister en quelque mesure le Saint-Esprit de Dieu. Nous avons besoin, chaque jour, de nous retirer du monde, au moins chaque matin et chaque soir, pour converser avec Dieu, pour communiquer plus librement avec notre Père, qui est dans le secret. Et même un homme d'expérience ne peut condamner des temps de retraite plus prolongés, en tant qu'ils n'impliquent aucune négligence des devoirs attachés à la position dans laquelle la Providence de Dieu nous a placés dans le monde.

Mais cette retraite ne doit pas absorber tout notre temps ; ce serait détruire et non avancer la vraie religion ; car, que la religion décrite par notre Seigneur dans tes paroles précédentes ne puisse subsister sans société, sans que l'on vive et que l'on converse avec les autres hommes, c'est ce qui est manifeste par cette considération, que plusieurs de ses branches les plus essentielles n'ont aucune raison d'être, si nous n'avons point de relations avec le monde.

Il n'y a point de disposition, par exemple, plus essentielle au christianisme que la débonnairété. Or, quoique cette disposition, en tant qu'elle comprend la résignation à la volonté de Dieu ou la patience dans la douleur et la maladie, puisse subsister dans un désert, dans la cellule d'un ermite, dans une solitude complète ; cependant, en tant qu'elle comprend tout aussi nécessairement la douceur, l'affabilité, le long support, elle ne peut exister, elle n'a de place sous le ciel que lorsque nous avons des relations avec d'autres hommes ; en sorte qu'essayer de la transformer en une vertu solitaire, c'est par le fait, l'effacer de dessus la terre.

Une autre branche également nécessaire du vrai christianisme, c'est le désir de procurer la paix, de faire du bien. Le plus fort argument que l'on puisse présenter pour établir que c'est là un caractère tout aussi essentiel qu'aucune autre partie de la religion de Jésus-Christ ; — c'est que notre Seigneur l'a inséré ici dans ce plan qu'il nous a tracé des principes fondamentaux de sa religion. Mettre de côté ce caractère, serait donc insulter tout aussi audacieusement à l'autorité de notre souverain Maître, que de rejeter la miséricorde, la pureté de cœur, ou toute autre partie de la religion qu'il a instituée. Mais ce caractère du christianisme est évidemment mis de côté par ceux qui nous appellent au désert, qui recommandent la solitude complète aux petits enfants et aux jeunes gens, aussi bien qu'aux pères en Christ. Car, qui voudra soutenir qu'un chrétien solitaire — (comme on dit, quoique ce ne soit guère moins qu'une contradiction dans les termes) — puisse être un homme miséricordieux, c'est-à-dire un homme qui saisit toute occasion de faire toute sorte de bien à tous ses semblables ? N'est-il pas de la dernière évidence que cette partie fondamentale de la religion de

Jésus-Christ ne peut absolument subsister sans société, sans que l'on vive et que l'on converse avec les autres hommes ?

« Mais ne vaut-il pas mieux », demandera naturellement quelqu'un, « ne vivre qu'avec des gens de bien, avec ceux-là seulement que nous savons être débonnaires et miséricordieux, saints de cœur et saints de vie ? Ne vaut-il pas mieux éviter toute conversation et tout rapport avec des hommes, d'un caractère opposé, qui n'obéissent, qui ne croient peut-être point à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ ? » Le conseil que saint Paul adresse aux chrétiens de Corinthe, peut sembler favorable à ce point de vue : « je vous ai écrit dans ma lettre de n'avoir aucune communication avec les impudiques (1Co 5 : 9) ». Et sans aucun doute, on ne peut conseiller à personne de s'allier aux impudiques ou à tout autre ouvrier d'iniquité, pour avoir avec eux une familiarité particulière ou une amitié intime. Contracter ou conserver de l'intimité avec de telles personnes ne peut, en aucune manière, être convenable pour un chrétien ; ces relations l'exposeraient nécessairement à une foule de pièges et de dangers, dont il ne pourrait avec raison espérer d'être délivré.

Mais l'apôtre ne nous défend point absolument tout rapport avec les hommes qui ne connaissent pas Dieu « Autrement, dit-il, il vous faudrait sortir du monde » ; ce qu'il ne pourrait jamais leur conseiller. Mais il ajoute : « si quelqu'un qui se nomme frère », qui fait profession d'être chrétien, « est impudique, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur », je vous ai écrit de ne point vous associer avec lui, et même de ne pas « manger avec un tel homme ». Ce qui implique nécessairement la rupture de toute familiarité, de toute intimité avec lui. « Toutefois », dit ailleurs l'apôtre (2Th 3 : 15), « ne le regardez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère », montrant clairement par là que, même dans un cas pareil, nous ne devons pas renoncer à toute relation avec lui. Il n'y a donc ici aucune recommandation de nous séparer complètement des méchants, et ces paroles mêmes nous enseignent précisément le contraire.

Combien plus trouvons-nous encore le même enseignement dans les paroles de Jésus ! Il est si loin de nous commander de rompre tout commerce avec le monde, que même d'après son exposition du christianisme, sans ces relations nous ne pouvons pas être chrétiens du tout. Il serait aisé de montrer qu'il est absolument nécessaire d'entretenir quelques rapports même avec les méchants et les impies afin de mettre pleinement en action toutes les dispositions qui nous sont dépeintes comme la voie du royaume, et que cela est indispensable à l'exercice complet de la pauvreté d'esprit, de l'affliction, et de tous les sentiments qui ont leur place marquée dans la vraie religion de Jésus-Christ. Cela est indispensable à l'existence même de plusieurs de ces dispositions ; par exemple, de cette débonnairerie, qui au lieu d'exiger « œil pour œil, dent pour dent », ne résiste point au mal, mais plutôt « si quelqu'un frappe à la joue droite, présente aussi l'autre » ; — de cette miséricorde par laquelle nous aimons nos ennemis, nous bénissons ceux qui nous maudissent, nous faisons du bien à ceux qui nous haïssent et nous prions pour ceux qui nous outragent et nous persécutent ; — et enfin à l'existence de ce mélange d'amour et de saintes dispositions qu'exerce et développe la souffrance endurée pour la cause de la justice. Bien évidemment, toutes ces vertus ne pourraient exister, si nous ne devions avoir de commerce qu'avec de vrais chrétiens.

Et véritablement, si nous devions nous séparer complètement des pécheurs, comment nous serait-il possible de répondre à ce caractère que nous attribue notre Seigneur dans ces paroles : Vous chrétiens, vous qui êtes humbles, doux et sérieux, vous qui avez faim et soif de la justice, de cet amour de Dieu et de l'homme qui fait du bien à tous et qui supporte le mal, « vous êtes le sel de la terre ». C'est dans votre nature même d'assaisonner tout ce qui vous entoure. C'est dans la nature de la saveur divine qui est en vous, de se communiquer à tout ce que vous touchez, de se répandre de toutes parts sur tous ceux au milieu desquels vous vivez. C'est là le grand motif pour lequel la providence de Dieu vous a tellement mêlés aux autres hommes, afin que toute grâce que vous

recevez de Dieu puisse être, par votre moyen, communiquée aux autres ; que toutes vos saintes dispositions, que toutes vos paroles et vos œuvres puissent aussi avoir de l'influence sur les autres hommes. Par ce moyen, sera arrêtée dans une certaine mesure la corruption qui est dans le monde, et une petite portion de l'humanité, au moins, pourra être sauvée de la contagion générale et rendue sainte et pure devant Dieu.

Afin de nous exciter à répandre partout, avec plus de zèle, le sel de la sainteté, notre Seigneur nous montre l'état déplorable de ceux qui ne communiquent pas la religion qu'ils ont reçue, ce que, à la vérité, ils ne peuvent manquer de faire, aussi longtemps qu'elle demeure dans leur cœur. « Si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne vaut plus rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes ». Si vous qui étiez saints et célestes, et par conséquent zélés pour les bonnes œuvres, n'avez plus ce sel en vous-mêmes, et ne pouvez donc plus le communiquer aux autres, si vous êtes devenus insipides, insouciant sur votre salut et inutiles aux autres, avec quoi vous salera-t-on ? Comment recouvrer votre piété ? Quelle ressource y a-t-il pour vous ? Quelle espérance ? Le sel qui a perdu sa saveur, peut-il la recouvrer ? Non, il ne « vaut plus rien qu'à être jeté dehors, comme la boue dans les rues, et foulé aux pieds par les hommes » ; c'est ainsi que le chrétien qui a perdu le sel de la sainteté s'expose à être couvert d'une infamie éternelle. Si vous n'aviez jamais connu le Seigneur, si vous n'aviez point été unis à lui, il pourrait y avoir de l'espérance ; mais que pouvez-vous répondre à cette déclaration solennelle, tout-à-fait parallèle à celle que nous venons d'entendre ? Le Père retranche « tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi. Celui qui demeure en moi porte beaucoup de fruit. Si quelqu'un ne demeure pas en moi » ou ne porte pas de fruit, il sera jeté dehors comme le sarment ; il sèche, puis on le ramasse », non pour le replanter, mais « pour le jeter au feu (Jea 15 : 2,5,6) ».

Sans doute, Dieu est rempli de pitié et de miséricorde envers ceux qui n'ont jamais goûté la bonne parole. Mais la justice seule se dresse devant ceux qui ont goûté que le Seigneur est bon, et qui se sont ensuite détournés du saint commandement qui leur avait été donné. « Car il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés (Heb 6 : 4 et suiv.) », dans les cœurs desquels Dieu a une fois fait briller sa lumière, pour les éclairer par la connaissance de la gloire de Dieu en la présence de Jésus-Christ ; « qui ont goûté le don céleste » de la rédemption par son sang et du pardon des péchés ; « et qui ont été faits participants du Saint-Esprit », de l'humilité, de la douceur, de l'amour de Dieu et des hommes, répandus dans leurs cœurs par le Saint-Esprit qui leur a été donné ; « s'ils retombent » (dans l'original il n'y a pas une supposition, mais la déclaration pure et simple d'un fait), « soient renouvelés à la repentance, puisque, autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie ».

Mais pour que personne ne puisse se méprendre sur le sens de cette terrible déclaration, il faut remarquer soigneusement quels sont ceux dont il est ici parlé, savoir ceux et ceux-là seulement qui ont goûté le don céleste et qui ont été faits ainsi participants du Saint-Esprit, de sorte que tous ceux qui n'ont point expérimenté ces choses, ont ici complètement hors de question. — Quelle est cette rechute dont il est ici parlé ? C'est une apostasie absolue et complète. Un croyant peut tomber sans cependant tomber aussi profondément que l'indique l'Apôtre ; il peut tomber et se relever encore, et s'il tombe même dans le péché, son état, quelque terrible qu'il soit, n'est pas désespéré. Car « nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste, et c'est lui qui est la propitiation pour nos péchés ». Mais surtout qu'il prenne garde de peur que son cœur « ne s'endurcisse par la séduction du péché » ; de peur qu'il ne s'enfonce de plus en plus dans le mal, jusqu'à ce qu'il soit complètement retombé, et devenu comme le sel qui a perdu sa saveur. « Car, si nous péchons ainsi volontairement après avoir reçu la connaissance expérimentale de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, et il n'y a plus rien à attendre qu'un jugement terrible et un feu ardent qui doit dévorer les adversaires ».

Mais en admettant que nous ne devons pas nous séparer complètement des hommes du monde, et que nous sommes appelés à leur communiquer le sel de la piété que Dieu a produite dans nos cœurs, cependant ne pouvons-nous le faire d'une manière insensible ? Ne pouvons-nous point exercer sur eux cette sainte influence d'une manière secrète et presque imperceptible, en sorte qu'on pourra à peine reconnaître quand et comment elle agit, — de même que le sel donne sa saveur aux choses qu'il assaisonne, sans bruit et sans rien qui attire l'attention ? Et si cela peut se faire, quoique nous ne sortions pas du monde, nous pouvons cependant y demeurer cachés, gardant ainsi notre religion pour nous-mêmes, sans offenser ceux que nous ne pouvons secourir.

Ces plausibles raisonnements de la chair et du sang ne pouvaient échapper à notre Sauveur, et il en a donné une complète réfutation dans les paroles qui nous restent à examiner. En les expliquant, je m'efforcerai de montrer, comme je me suis proposé de le faire, en second lieu, qu'aussi longtemps que la vraie religion demeure dans nos cœurs, la cacher, est aussi impossible qu'absolument contraire aux intentions de son grand Auteur.

Et, d'abord, il est impossible, pour quiconque la possède, de cacher la religion de Jésus-Christ. Notre Seigneur met cette vérité au-dessus de toute contradiction par une double comparaison : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville, située sur une montagne, ne peut être cachée ». Vous chrétiens, vous êtes la lumière du monde, soit par vos dispositions, soit par vos actions. Votre sainteté vous rend aussi remarquables que le soleil au milieu du ciel. Comme vous ne pouvez sortir du monde, vous ne pouvez non plus y demeurer sans exciter l'attention de toute l'humanité. Vous ne pouvez fuir loin des hommes, et, pendant que vous vivez au milieu d'eux, il est impossible de cacher votre humilité, votre douceur, et tous les autres sentiments par lesquels vous aspirez à être parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. L'amour ne peut pas plus se cacher que la lumière, surtout

quand il se manifeste par l'action, quand vous vous exercez au travail de l'amour, à toute sorte de bienfaisance ; on pourrait tout autant songer à cacher une ville qu'un chrétien ; oui, on pourrait tout aussi bien cacher une ville située sur une montagne qu'un ami de Dieu et de l'homme, saint, zélé et actif.

Il est vrai que les hommes qui aiment mieux les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises, feront tout ce qu'ils pourront pour prouver que la lumière qui est en vous n'est que ténèbres. Ils diront du mal, toute sorte de mal, faussement contre vous ; ils vous accuseront de l'impossible, de ce qui est précisément l'opposé de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous faites. Mais votre patiente persévérance dans le bien, votre support débonnaire de toutes choses pour l'amour du Seigneur, votre joie calme et humble au milieu des persécutions, vos efforts infatigables pour surmonter le mal par le bien, ne vous rendront que plus visibles et plus remarquables que vous ne l'étiez déjà.

Tant il est impossible d'empêcher que notre religion ne soit vue, à moins de la jeter au loin ! Tant il est inutile de songer à cacher la lumière, à moins de l'éteindre ! A coup sûr, une religion secrète et inaperçue ne peut être la religion de Jésus-Christ ; toute religion qu'on peut cacher, n'est pas le christianisme. Si un chrétien pouvait se cacher, il ne pourrait plus se comparer à une ville située sur une montagne, à la lumière du monde, au soleil qui brille du haut des cieux et qui est vu par tout le monde ici-bas. Que la pensée de cacher cette lumière n'entre donc jamais dans le cœur de celui que Dieu a renouvelé dans son esprit et dans son entendement, qu'il ne songe pas à garder sa religion pour lui-même ; qu'il considère qu'il est non seulement impossible de cacher le vrai christianisme, mais aussi qu'un pareil dessein est absolument contraire à l'intention de son divin Fondateur.

C'est ce qui ressort clairement des paroles suivantes « On n'allume point une chandelle pour la mettre sous un boisseau » ; c'est comme s'il avait dit : De même que les hommes n'allument point une chandelle pour la couvrir et la cacher, de même Dieu n'illumine point une âme par sa glorieuse connaissance et son amour, afin qu'on cache et qu'on dissimule cette lumière, soit par une fausse prudence, soit par honte ou par humilité volontaire, afin qu'on la cache, soit dans un désert, soit dans le monde, en évitant les hommes ou en conversant avec eux. « Mais on met la chandelle sur un chandelier et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison ». De la même manière, c'est l'intention de Dieu que tout chrétien soit exposé aux regards, afin qu'il puisse manifester visiblement la religion de Jésus-Christ.

C'est ainsi que dans tous les temps Dieu a parlé au monde, non seulement par des préceptes, mais aussi par des exemples. Il ne s'est laissé sans témoins dans aucune des nations auxquelles l'Évangile est parvenu, sans quelques hommes qui aient rendu témoignage à sa vérité par leurs vies aussi bien que par leurs paroles. Ils ont été « comme des lampes qui éclairaient dans des lieux obscurs » ; et, de temps en temps, ils ont été les moyens d'en éclairer quelques autres, de conserver un résidu, une petite postérité qui a été comptée parmi ceux qui servent le Seigneur. Ils ont retiré quelques pauvres brebis des ténèbres du monde et ont guidé leurs pas dans le chemin de la paix.

On pourrait s'imaginer que, lorsque l'Écriture et la raison s'accordent à parler d'une manière si claire et si expresse, il est difficile de leur opposer quoi que ce soit, au moins avec quelque apparence de vérité. Mais ceux qui pensent ainsi, connaissent peu les profondeurs de Satan. En dépit de l'Écriture et de la raison, il y a des prétextes si plausibles en faveur d'une religion solitaire, et de la fuite du chrétien loin du monde, ou au moins pour qu'il se cache au milieu du monde, qu'il nous faut toute la sagesse de Dieu pour discerner le piège, et toute sa puissance pour y échapper, tant sont nombreuses et fortes les objections qu'on élève contre un christianisme social, actif et qui se montre à découvert.

Répondre à ces objections, c'est le troisième point que je me suis proposé. Et, d'abord, on a souvent objecté que la religion ne consiste point dans l'extérieur, mais dans le cœur, dans le fond de l'âme ; que c'est l'union de l'âme avec Dieu, la vie de Dieu dans l'âme de l'homme ; que toute cette piété du dehors est sans valeur, vu que Dieu « ne prend point plaisir aux sacrifices », au service extérieur, mais qu'un cœur pur et saint est le sacrifice que Dieu ne méprise point.

Je réponds : Il est très vrai que c'est dans le cœur, dans le fond de l'âme que se trouve la racine de la religion ; qu'elle est l'union de l'âme avec Dieu, la vie de Dieu dans l'âme de l'homme. Mais si cette racine est réellement dans le cœur, il ne peut se faire qu'elle ne pousse des branches. Ces branches sont les diverses parties de l'obéissance extérieure, qui sont de la même nature que la racine et qui, par conséquent, sont non seulement des marques et des indices, mais encore des parties essentielles de la piété.

Il est vrai aussi qu'une religion simplement extérieure, qui n'a point de racines dans le cœur, n'est d'aucune valeur ; que Dieu ne prend point plaisir à un tel service extérieur, pas plus qu'aux sacrifices juifs, et qu'un cœur saint et pur est le sacrifice auquel il prend toujours plaisir. Mais il prend aussi plaisir à tout service extérieur qui part du cœur, au sacrifice de nos prières, soit en public, soit en particulier, de nos louanges et de nos actions de grâces ; au sacrifice de nos biens, consacrés humblement et sans réserve à son service et à sa gloire ; au sacrifice de nos corps, qu'il

réclame en particulier, et que l'apôtre nous exhorte « par les compassions de Dieu, à lui offrir en sacrifice vivant, saint, et qui lui soit agréable ».

Une seconde objection, liée de près à la première, c'est que l'amour est tout en tous ; qu'il est l'accomplissement de la loi, « le but du commandement », de tout commandement de Dieu ; que tout ce que nous faisons, tout ce que nous souffrons, si nous n'avons pas la charité ou l'amour, ne nous sert de rien ; et que c'est pour cela que l'apôtre nous enseigne à nous « étudier à la charité », ce qu'il appelle « la voie la plus excellente ».

Je réponds qu'il est indubitable que l'amour de Dieu et des hommes, provenant d'une foi sincère, est tout en tous, qu'il est l'accomplissement de la loi, le but de tout commandement de Dieu ; il est vrai que, sans l'amour, tout ce que nous pouvons faire ou souffrir ne nous sert de rien. Mais il ne s'ensuit pas que l'amour soit tout, dans ce sens qu'il pourrait remplacer la foi ou les bonnes œuvres. Il est « l'accomplissement de la loi », non parce qu'il nous en débarrasse, mais parce qu'il nous contraint de lui obéir. Il est « le but du commandement », parce que tout commandement y aboutit comme vers un centre. Sans aucun doute, tout ce que nous pouvons faire ou souffrir, sans amour, ne nous sert de rien ; mais néanmoins rien de ce que nous faisons ou souffrons avec amour, ne fût-ce que d'endurer l'opprobre de Christ, ou de donner un verre d'eau froide en son nom, ne perdra sa récompense.

Mais l'apôtre ne nous dit-il pas de nous « étudier à la charité ? » N'est-ce pas ce qu'il appelle « la voie la plus excellente ? » — Il est vrai qu'il nous ordonne de nous étudier à la charité, mais non pas à la charité seule. Ses paroles sont : « Etudiez-vous à la charité ; désirez aussi avec ardeur les dons spirituels (1Co 14 : 1) ». Oui, étudiez-vous à la charité et désirez de vous dépenser pour vos frères ; étudiez-vous à la charité ; et selon que vous en avez l'occasion, faites du bien à tous les hommes.

Dans le même verset où il désigne le chemin de l'amour comme « la voie la plus excellente », il engage les Corinthiens à désirer, en outre, d'autres dons et même à les désirer avec ardeur. « Désirez avec ardeur, dit-il, des dons plus utiles, et je vais vous montrer la voie la plus excellente (1Co 12 : 31) ». Plus excellente sans doute que les dons de guérir, de parler diverses langues, d'interpréter, qu'il mentionne dans les versets précédents, mais non pas plus excellente que la voie de l'obéissance. De celle-là, l'apôtre ne parle point, pas plus qu'il ne parle d'aucun acte extérieur de la religion, en sorte que ce texte est complètement étranger à la question actuelle.

Mais, même à supposer que l'apôtre ait voulu parler de la religion extérieure aussi bien que de la religion intérieure, et les comparer ensemble ; à supposer que dans la comparaison, il ait hautement donné la préférence à la seconde sur la première ; à supposer qu'il eût préféré, comme il le pouvait justement, un cœur aimant à quelque œuvre extérieure que ce fût, il ne s'ensuivrait pas que nous dussions rejeter l'une ou l'autre de ces deux parties de la religion. Non, Dieu les a inséparablement unies dès le commencement du monde, et que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni.

Mais, « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ». Cela ne suffit-il point ? Ne devons-nous pas appliquer à ce culte spirituel toute la force de notre âme ? Cette préoccupation des choses extérieures, n'est-elle pas pour l'âme un embarras qui l'empêche de

s'élever à de saintes contemplations ? Ne ramollit-elle pas la vigueur de nos pensées ? N'a-t-elle pas une tendance naturelle à surcharger et à distraire l'esprit ? tandis que saint Paul « voudrait que nous fussions sans inquiétude, et attachés au service du Seigneur sans distraction ».

Je réponds : « Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ». Cela est vrai, cela suffit, et nous devons employer à ce service toute la force de nos âmes. Mais je demanderai : Qu'est-ce donc qu'adorer Dieu, qui est Esprit, en esprit et en vérité ? C'est sans doute l'adorer avec notre esprit, le servir d'une manière dont les esprits seuls sont capables. C'est croire en lui, comme en un être sage, juste et saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, et cependant pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, pardonnant l'iniquité, le crime et le péché, jetant tous nos péchés loin de lui, et nous acceptant en son bien-aimé ; c'est l'aimer, prendre plaisir en lui, le désirer de tout notre cœur, de toute notre pensée, de toute notre âme et de toute notre force ; c'est imiter celui que nous aimons, en nous purifiant comme lui aussi est pur ; c'est obéir à celui que nous aimons et en qui nous croyons, dans nos pensées, dans nos paroles, et dans nos actions. Par conséquent, l'une des parties du service que nous devons lui offrir et qui consiste à l'adorer en esprit et en vérité, c'est de garder ses commandements extérieurs. Ainsi donc, le glorifier dans nos corps aussi bien que dans nos esprits, accomplir nos œuvres extérieures avec des cœurs élevés vers lui, faire de notre travail journalier un sacrifice à Dieu, acheter et vendre, manger et boire en vue ; de sa gloire, - - c'est là adorer Dieu en esprit et en vérité, tout autant que de le prier dans un désert.

La contemplation n'est donc qu'une des manières de servir Dieu en esprit et en vérité. Nous y abandonner complètement, ce serait annuler plusieurs parties du culte spirituel, qui sont toutes également agréables à Dieu et également profitables à nos âmes, loin de leur être nuisibles. Car c'est une grande méprise de supposer que l'attention que réclament les œuvres extérieures auxquelles la Providence de Dieu nous appelle, soit un embarras pour le chrétien et qu'elle l'empêche de chercher constamment Celui qui est invisible. L'ardeur de sa pensée n'en est pas refroidie ; son esprit n'en est ni encombré ni distrait : il n'en éprouve aucune inquiétude pénible ou nuisible, lorsqu'il fait tout en vue du Seigneur, lorsqu'il a appris à tout faire, soit en paroles soit en œuvres, au nom du Seigneur Jésus, ayant un seul des yeux de son âme occupé de suivre les choses extérieures, et l'autre immuablement fixé sur Dieu. Apprenez à connaître cette vie, vous pauvres reclus, afin que vous puissiez discerner clairement la petitesse de votre foi ; et cessez de juger les autres par vous-mêmes, allez apprendre ce que signifie ceci :

« C'est toi, Seigneur, qui, dans ton tendre amour, portes toi-même tous mes fardeaux, qui élèves mon cœur vers les biens d'en haut et l'y tiens toujours fixé. Calme, je suis assis sur la roue du tumulte, seul au milieu de la multitude bruyante et affairée, attendant paisiblement à tes pieds jusqu'à ce que toute ta volonté soit accomplie ».

Mais la grande objection reste encore : « Nous en appelons, dit-on, à l'expérience. Notre lumière a brillé devant les hommes ; pendant de longues années nous avons mis en œuvres les moyens extérieurs, et ils ne nous ont servi de rien. Nous avons usé de toutes les ordonnances prescrites, mais sans nous en trouver mieux. Au contraire, nous étions pires, car nous nous imaginions être chrétiens à cause de ces œuvres, tandis que nous ne savions même pas ce que signifie le christianisme ».

Je l'accorde ; vous et des milliers d'autres, vous avez ainsi abusé des ordonnances de Dieu, confondant les moyens avec le but, supposant que l'accomplissement de telle ou telle œuvre

extérieure était la religion de Jésus-Christ ou pouvait la remplacer. Mais que l'abus disparaisse et que l'usage légitime demeure. Usez maintenant des moyens extérieurs, mais usez-en, ayant constamment en vue le renouvellement de votre âme dans la justice et la sainteté véritables.

Mais ce n'est pas tout ; l'expérience montre également, affirment-ils, qu'essayer de faire du bien, c'est perdre sa peine. A quoi sert-il de nourrir ou de vêtir les corps des hommes, s'ils vont tomber dans le feu éternel ? Et quel bien peut-on faire à leurs âmes ? Si elles sont régénérées, c'est Dieu seul qui le fait. D'ailleurs tous les hommes sont ou bons, (au moins désireux de l'être,) ou obstinément méchants. Or, les premiers n'ont aucun besoin de nous ; qu'ils demandent du secours à Dieu et ils l'obtiendront ; quant aux seconds, ils refuseront toute aide de notre part ; d'ailleurs, notre Seigneur lui-même nous défend « de jeter nos perles devant les pourceaux ».

Je réponds : 1° qu'ils soient finalement perdus ou sauvés, vous avez reçu le commandement exprès de nourrir ceux qui ont faim et de couvrir ceux qui sont nus. Si, pouvant le faire, vous ne le faites pas, quel que puisse être leur sort, le vôtre sera d'être jetés dans le feu éternel. 2° Quoique Dieu seul puisse changer les cœurs, c'est cependant généralement par le moyen de l'homme qu'il le fait. Notre part à nous, c'est d'accomplir la tâche qui nous est confiée, avec autant de zèle que si nous pouvions changer les cœurs nous-mêmes, et puis d'abandonner à Dieu le résultat. 3° Dieu, en réponse aux prières de ses enfants, les fait croître l'un par l'autre dans tous les dons de sa grâce ; il nourrit et fortifie « tout le corps, par la liaison de ses parties qui communiquent les unes aux autres », de sorte que « l'oeil ne peut pas dire à la main : je n'ai pas besoin de toi ; ni aussi la tête aux pieds : je n'ai pas besoin de vous ». Enfin, comment savez-vous que les personnes auxquelles vous avez à faire sont des chiens ou des pourceaux ? Ne les jugez pas d'avance. Que sais-tu, ô homme, si tu ne sauveras point ton frère ? si comme instrument de Dieu tu ne sauveras point son âme de la mort ? Quand il aura repoussé ton amour et blasphémé contre la bonne parole, il sera temps alors de t'abandonner à Dieu.

Nous avons essayé, ajoute-t-on ; nous avons travaillé à réformer les pécheurs, et qu'avons-nous gagné ? Il en est beaucoup sur lesquels nous n'avons pu faire aucune impression ; et si quelques-uns se sont amendés pour un temps, leur piété n'a été que comme la rosée du matin, et bientôt ils sont redevenus aussi méchants et même pires qu'auparavant. En sorte que nous n'avons réussi qu'à leur faire du mal et à nous aussi, car nos esprits étaient troublés et découragés, peut-être même remplis de colère au lieu d'amour. Nous aurions donc mieux fait de garder notre religion pour nous-mêmes ».

Il est très possible qu'il en soit ainsi, que vous ayez essayé de faire du bien et que vous n'avez pas réussi ; il est très possible que ceux qui semblaient corrigés, se soient replongés dans le péché et que leur dernier état soit pire que le premier. Mais qu'y a-t-il là d'étonnant ? Le serviteur est-il au-dessus de son Maître ? Que de fois ne s'est-il pas efforcé de sauver les pécheurs, et ils ont refusé de l'écouter, ou, après l'avoir suivi pour un temps, ils sont retournés comme le chien à son vomissement ! mais il n'a point cessé pour cela de s'efforcer de faire du bien ; et vous ne devez pas cesser non plus, quel que soit votre succès. A vous de faire ce qui vous est commandé ; le résultat est entre les mains de Dieu. Vous n'en êtes point responsables, laissez-le à Celui qui règle toutes choses avec justice. « Sème ta semence dès le matin, et ne laisse pas reposer tes mains le soir, car tu ne sais pas lequel réussira le mieux (Ecc 11 : 6) ».

Mais ces tentatives agitent et inquiètent vos âmes. Peut-être ont-elles eu cet effet par cela même que vous vous êtes crus responsables du résultat, tandis qu'aucun homme ne l'est ni ne peut l'être ;

il se peut encore que vous n'ayez pas été sur vos gardes, vous n'avez pas veillé sur votre propre cœur. Mais ce n'est pas là une raison de désobéir à Dieu. Essayez de nouveau, mais essayez avec plus de prudence qu'auparavant. Faites le bien, comme vous devez pardonner, « non pas sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois ». Seulement que l'expérience vous rende plus sages ; que chaque fois vos tentatives soient de plus en plus circonspectes. Soyez plus humbles devant Dieu, plus intimement convaincus que de vous-mêmes vous ne pouvez rien faire. Surveillez avec plus de soin votre propre esprit ; soyez plus doux, plus vigilants dans la prière : Alors « jette ton pain sur la face des eaux, et après plusieurs jours tu le trouveras ».

Nonobstant tous ces prétextes plausibles, pour cacher votre piété, « que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ». C'est là l'application pratique que notre Seigneur lui-même fait des considérations précédentes.

« Que votre lumière luise ainsi », – votre humilité de cœur, votre douceur, votre sagesse, votre souci sérieux et profond pour les choses de l'éternité, et votre affliction sur les péchés et les misères des hommes ; votre désir ardent de posséder l'entière sainteté et le parfait bonheur en Dieu ; votre tendre bienveillance pour toute l'humanité et votre amour fervent pour votre Bienfaiteur suprême. Ne cherchez pas à cacher cette lumière, dont Dieu a éclairé votre âme, mais qu'elle luise devant les hommes, devant tous ceux au milieu desquels vous vivez, dans toutes vos conversations ; qu'elle brille encore plus dans vos actions, dans tout le bien que vous pourrez faire à tous les hommes, enfin dans vos souffrances pour la justice, au milieu desquelles vous devez vous « réjouir et tressaillir de joie, sachant que votre récompense sera grande dans les cieux ».

« Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres » ; – tant un chrétien doit être loin d'avoir l'intention ou le désir de cacher sa piété ! Au contraire, que votre désir soit, non de la cacher, non de la mettre sous un boisseau, mais de la mettre « sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison ». Prenez garde seulement de ne pas chercher en cela votre propre gloire, de ne désirer aucun honneur pour vous-mêmes. Mais que votre seul but soit que ceux qui voient vos bonnes œuvres puissent « glorifier votre Père qui est dans les cieux ».

Que ce soit là votre but unique et final en toutes choses. Avec cette réserve, soyez simples, francs, sans déguisement ; que votre amour soit sans dissimulation ; pourquoi cacher un amour pur et désintéressé ? Qu'aucune fraude ne soit trouvée dans votre bouche ; que vos paroles soient l'image sincère de votre cœur ; qu'il n'y ait ni obscurité ni réserve dans votre conversation, ni déguisement dans votre conduite. Laissez cela à ceux qui ont d'autres desseins, des desseins qui ne peuvent supporter la lumière. Soyez simples et sans art devant les hommes, afin que tous puissent voir la grâce de Dieu qui est en vous. Et si quelques-uns endurent leurs cœurs, d'autres s'apercevront que vous avez été avec Jésus, et en retournant eux-mêmes au grand Évêque de leurs âmes, ils « glorifieront votre Père qui est dans les cieux ».

Avec ce seul objet en vue, la glorification de Dieu en vous par vos semblables, avancez en son nom et dans sa force toute puissante. N'ayez pas même honte d'être seul, pourvu que ce soit dans les voies de Dieu. Que la lumière qui est dans votre cœur brille en toute sorte de bonnes œuvres, œuvres de piété et œuvres de miséricorde ; et, afin d'accroître vos moyens de faire le bien, renoncez à toute superfluité, retranchez toute dépense inutile dans votre nourriture, votre ameublement, votre costume. Soyez un bon économiste de tous les dons de Dieu, même de ses dons inférieurs. Renoncez à tout emploi de temps qui n'est pas nécessaire, retranchez toute occupation inutile ou frivole, et « fais selon ton pouvoir, tout ce que tu auras moyen de faire ». En un mot, sois

rempli de foi et d'amour, fais le bien, supporte le mal, et en suivant cette voie « sois ferme, inébranlable, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que ton travail ne sera pas vain auprès du Seigneur ».

Sermon 25 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, CINQUIÈME DISCOURS

Matthieu 5,17-20

1748

Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu, non pour les abolir, mais pour les accomplir.

Car je vous dis en vérité que, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il ne passera pas un seul iota, ni un seul trait de lettre de la loi, jusqu'à ce que toutes choses soient accomplies. *(Cette traduction, différente de la version française, mais plus littéralement conforme au texte original, est nécessaire pour l'intelligence du discours de Wesley.)*

Celui donc qui aura violé l'un de ses plus petits commandements et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui les aura enseignés et observés, celui-là sera estimé grand dans le royaume des cieux.

Car je vous dis que si votre justice ne surpasse celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. (Mat 5 : 17-20.)

Parmi la multitude des reproches infligés à celui qui fut « le méprisé et le dernier des hommes », devait naturellement se trouver celui d'être un docteur de nouveautés, l'introducteur d'une nouvelle religion. Ce reproche pouvait sembler d'autant plus légitime que plusieurs des expressions qu'employait Jésus n'étaient pas communes parmi les Juifs, soit qu'ils n'en fissent point usage, soit qu'ils ne s'en servissent pas dans le même sens ou avec une signification aussi complète et aussi forte.

Ajoutez à cela que le culte de Dieu « en esprit et en vérité », doit nécessairement toujours sembler une religion nouvelle à ceux qui n'ont connu jusque-là rien de plus que le culte extérieur, que « l'apparence de la piété ».

Peut-être bien aussi, quelques-uns pouvaient-ils espérer que Jésus venait abolir l'ancienne religion et en introduire une autre qui serait, s'en flattaient-ils peut-être, une voie plus aisée pour parvenir au ciel. Mais notre Seigneur réfute dans les paroles de notre texte, à la fois les vaines espérances des uns et les calomnies sans fondement des autres.

Je considérerai ces paroles dans l'ordre même où elles nous sont données, prenant successivement chaque verset pour sujet distinct de mon discours.

I

Et d'abord, « ne pensez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes : je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir ».

Quant à la loi rituelle ou cérémonielle, donnée par Moïse aux enfants d'Israël, renfermant toutes les injonctions et les ordonnances relatives aux anciens sacrifices et au service du temple, notre Seigneur est venu bien réellement pour la détruire, l'annuler et l'abolir entièrement. C'est ce que témoignent tous les apôtres ; non seulement Barnabas et Paul, qui résistèrent en face à ceux qui enseignaient que les chrétiens « devaient garder la loi de Moïse » ; non seulement Pierre, qui déclare qu'insister sur l'observation de la foi rituelle « c'est tenter Dieu », et « imposer aux disciples un joug que ni nos pères », dit-il, « ni nous-mêmes n'avons pu porter » ; – mais tous « les apôtres, les anciens et les frères », « assemblés d'un commun accord », ont déclaré « qu'ordonner de garder la loi de Moïse », c'est « ébranler les âmes », et « qu'il a semblé bon au Saint-Esprit » et à eux de ne leur point imposer une telle charge. « Cette obligation, qui était contre nous, laquelle consistait dans les ordonnances », notre Seigneur « l'a effacée, et il l'a entièrement annulée, en l'attachant à la croix ».

Mais la loi morale, contenue dans les dix commandements et confirmée par les prophètes, notre Seigneur ne l'a point annulée. Sa venue n'avait point pour but d'en révoquer aucune partie. C'est une loi qui ne peut jamais être anéantie, et qui est aussi durable que le fidèle témoin qui est dans le ciel. La loi morale repose sur un tout autre fondement que la loi cérémonielle, qui n'était destinée qu'à servir de joug temporaire sur un peuple rebelle et de col roide, tandis que la première date du commencement du monde, étant « écrite non sur des tables de pierre », mais dans le cœur de tous les enfants des hommes, lorsqu'ils sont sortis des mains de leur Créateur. Et quoique les caractères, tracés jadis par le doigt de Dieu, soient maintenant en grande partie effacés par le péché, encore ne peuvent-ils avoir complètement disparu, aussi longtemps que nous avons quelque conscience du bien et du mal. Chacune des parties de cette loi doit rester en vigueur pour toute l'humanité dans tous les âges, vu qu'elle ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni d'aucune autre circonstance sujette au changement, mais uniquement de la nature de Dieu et de la nature de l'homme et de leurs inaltérables rapports l'un avec l'autre.

« Je ne suis point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir ». Quelques-uns ont compris que notre Seigneur voulait dire par là : Je suis venu pour l'accomplir, par mon obéissance entière et parfaite ; et l'on ne peut douter que, dans ce sens, il n'en ait accompli chaque partie. Mais ce sens ne paraît pas être dans l'intention de notre Sauveur, parce qu'il est étranger au dessein de son discours actuel. Indubitablement, le sens de ses paroles est ici, en tenant compte de tout ce qui précède et de tout ce qui suit : Je suis venu pour établir la loi dans sa plénitude, en dépit de tous les commentaires des hommes ; je suis venu pour placer dans un jour clair et complet, tout ce qui était auparavant obscur ; je suis venu pour déclarer le sens complet et vrai de chacune de ses parties, pour montrer la longueur et la largeur, – l'entière étendue de chaque commandement qu'elle renferme, – et la hauteur et la profondeur, – la pureté et la spiritualité inconcevables de cette loi dans toutes ses branches.

C'est là ce que notre Seigneur a abondamment accompli dans les parties qui précèdent et qui suivent du discours qui est devant nos yeux ; ce n'est point une religion nouvelle qu'il vient par là introduire dans le monde, c'est la même qui existait dès le commencement, une religion dont la substance est incontestablement aussi ancienne que la création, née avec l'homme et procédée de Dieu au moment même où « l'homme fut fait en âme vivante » (je dis la substance, car quelques circonstances de cette religion se rapportent maintenant à l'homme en tant que créature déchue) ; – une religion à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes, dans toutes les générations successives. Mais elle ne fut jamais aussi complètement expliquée, ni aussi parfaitement comprise, jusqu'à ce que son grand Auteur condescendît à donner lui-même à l'humanité ce commentaire authentique de toutes ses branches essentielles, déclarant en même temps qu'elle ne serait jamais changée, mais qu'elle demeurerait en vigueur jusqu'à la fin du monde.

Il

« Car je vous dis en vérité », – avertissement solennel qui dénote à la fois l'importance et la certitude de la déclaration, - « que, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il ne passera pas un seul iota ni un seul trait de lettre de la loi, jusqu'à ce que toutes choses soient accomplies ».

Pas « un seul iota », pas la moindre voyelle, « ni un seul trait de lettre », un seul point ou accent sur une consonne. C'est une expression proverbiale pour signifier qu'aucun des commandements de la loi morale ne devait jamais être annulé, ni même la moindre partie d'aucun commandement, quelque peu considérable qu'elle pût paraître.

« Il ne passera » rien « de la loi ». Le texte original renferme une double négation qui renforce le sens et exclut toute contradiction ; et le mot grec n'est pas seulement un futur, indiquant ce qui arrivera, mais il a aussi la force d'un impératif, ordonnant ce qui doit être. C'est une parole d'autorité exprimant la volonté souveraine et la puissance de Celui qui parle, de Celui dont la parole est la loi du ciel et de la terre, qui demeure ferme à toujours et à perpétuité.

« Il ne passera pas un seul iota ni un seul trait de lettre de la loi, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent », ou, comme il est dit immédiatement après, « jusqu'à ce que toutes choses soient accomplies », jusqu'à la consommation de toutes choses. Il n'y a donc aucune place ici pour cette pauvre évasion dont quelques-uns se sont grandement flattés, savoir qu'aucune partie de la loi ne passera jusqu'à ce que toute la loi soit accomplie ; or, la loi a été accomplie par Christ ; elle doit donc passer maintenant pour faire place à l'établissement de l'évangile ». Mais il n'en est point ainsi ; l'expression toutes choses ne signifie pas toute la loi, mais bien toutes choses dans l'univers, et le mot accomplies ne se rapporte point à la loi, mais à tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre.

De tout cela, nous pouvons apprendre qu'il n'y a aucune opposition entre l'évangile et la loi, et qu'il n'est pas besoin que la loi disparaisse pour faire place à l'évangile. Aucun des deux ne doit céder à l'autre, mais ils s'accordent parfaitement ensemble. Les mêmes paroles, suivant le point de vue où on les considère, font partie à la fois de la loi et de l'évangile ; de la loi, si on les regarde comme

des commandements ; de l'évangile, si on les regarde comme des promesses. Ainsi, ce passage : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur », si on le considère comme un commandement, appartient à la loi ; si on le considère comme une promesse, il forme une partie essentielle de l'évangile, l'évangile n'étant autre chose que les commandements de la loi, proposés sous forme de promesses. Ainsi donc la pauvreté d'esprit, la pureté de cœur, et tout ce qui est prescrit par la sainte loi de Dieu, ne sont, quand on les regarde à la lumière de l'évangile, qu'autant de grandes et précieuses promesses.

Il y a donc la plus intime liaison qu'on puisse imaginer entre la loi et l'évangile. D'un côté, la loi prépare continuellement le chemin à l'évangile et nous y conduit ; de l'autre, l'évangile nous ramène à une observation toujours plus complète de la loi. La loi, par exemple, nous commande d'aimer Dieu, d'aimer notre prochain, d'être doux, humbles et saints ; nous sentons que nous ne sommes pas suffisants pour ces choses, et même que « quant à l'homme, cela est impossible ». Mais nous voyons la promesse de Dieu de nous donner cet amour et de nous rendre humbles, doux et saints ; nous saisissons cet évangile, cette bonne nouvelle, et il nous est fait selon notre foi, « la justice de la loi est accomplie en nous » par la foi en Jésus-Christ.

Nous pouvons même observer, de plus, que tout commandement dans la sainte Ecriture n'est qu'une promesse couverte. Car, par cette solennelle déclaration « Voici l'alliance que je traiterai avec eux dans ces jours-là, dit le Seigneur ; je mettrai mes lois dans leur esprit et je les graverai dans leur cœur » ; Dieu s'est engagé à nous donner lui-même tout ce qu'il nous commande. Dès lors, nous commande-t-il de « prier sans cesse », d'être « toujours joyeux », d'être « saints comme il est saint ? » Cela suffit ; il produira en nous cela même qu'il demande : il nous sera fait suivant sa parole.

Mais, s'il en est ainsi, nous ne pouvons être embarrassés sur ce qu'il faut penser de ceux qui, dans tous les âges de l'église, ont entrepris de modifier ou d'abroger quelque commandement de Dieu, par une prétendue direction spéciale de son Esprit. Christ nous donne ici une règle infaillible pour juger de pareilles prétentions. Le christianisme renfermant toute la loi morale de Dieu, soit comme commandements ; soit comme promesses ; le christianisme, si nous voulons écouter le Seigneur lui-même, est dans le dessein de Dieu, la dernière de toutes ses dispensations. Aucune autre dispensation ne doit lui succéder ; il doit durer jusqu'à la consommation de toutes choses. Par conséquent, toute nouvelle révélation est de Satan et non point de Dieu, et toute prétention à une autre dispensation plus parfaite, tombe naturellement à terre. « Le ciel et la terre passeront », mais cette parole « ne passera point ».

III

« Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui les aura observés et enseignés, celui-là sera estimé grand dans le royaume des cieux ».

Qui sont-ils donc, ceux qui condamnent la prédication de la loi ? Ne voient-ils donc point sur qui retombe en définitive le reproche qu'ils nous font ? Quiconque nous méprise sous ce prétexte, méprise celui qui nous a envoyés ; car personne a-t-il jamais prêché la loi comme Jésus, alors même

qu'il est venu, non pour condamner le monde, mais pour le sauver ; qu'il est venu tout exprès pour « mettre en évidence la vie et l'immortalité par l'évangile ? » Peut-on prêcher la loi plus expressément et plus rigoureusement que ne le fait Christ dans ces paroles ? Et qui osera les altérer ? Où est celui qui apprendra à prêcher au Fils de Dieu ? Qui lui enseignera une meilleure manière de communiquer le message qu'il a reçu de son Père ?

« Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements », ou l'un des plus petits de ces commandements. — « Ces commandements », c'est là une expression que notre Seigneur emploie comme équivalente à la loi ou la loi et les prophètes, ce qui est exactement la même chose, vu que les prophètes n'ont rien ajouté à la loi, mais n'ont fait que la répéter, l'expliquer ou l'enjoindre, suivant qu'ils y étaient poussés par le Saint-Esprit ».

« Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements », surtout si cette violation a lieu volontairement ou avec présomption : l'un, un seul, car « quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à pécher » de cette manière « dans un seul commandement, il est coupable comme s'il les avait tous violés », la colère de Dieu demeure sur lui, aussi certainement que s'il avait violé chacun de ces commandements. Ainsi point de tolérance pour aucune convoitise dominante, point de réserve pour aucune idole, point d'excuses pour celui qui s'abstient de tout autre péché, à l'exception d'un seul péché qu'il caresse au fond de son cœur. Ce que Dieu demande, c'est une obéissance entière et complète ; nous devons tenir nos regards fixés sur tous ses commandements ; sans cela nous perdons toute la peine que nous prenons à en observer quelques-uns, et nous perdons nos pauvres âmes pour l'éternité.

« L'un de ces plus petits commandements » ou l'un des plus petits de ces commandements. — Encore une autre excuse retranchée, par laquelle plusieurs, s'ils ne peuvent tromper Dieu, trompent misérablement leurs propres âmes. « Ce péché, dit le pécheur, n'est-il pas petit ? Le Seigneur ne m'épargnera-t-il point par rapport à cette seule chose ? Certainement il ne sera point assez rigoureux pour y prendre garde, puisque je ne viole point les articles les plus importants de la loi ». — Vain espoir ! A parler suivant la manière des hommes, nous pouvons bien appeler certains commandements grands et d'autres petits, mais en réalité il n'en est point ainsi ; il n'existe point de petit péché, tout péché étant une transgression de la loi sainte et parfaite, et une insulte à la majesté du grand Roi des cieux.

« Et qui aura ainsi enseigné les hommes ». Dans un certain sens, on peut dire que quiconque transgresse ouvertement quelque commandement, apprend aux autres par là à faire la même chose ; car l'exemple parle, et souvent beaucoup plus haut que le précepte. Sous ce point de vue, il est évident que tout ivrogne enseigne l'ivrognerie ; tout violateur du sabbat enseigne constamment à son prochain à profaner de même le jour du Seigneur. Mais ce n'est pas tout. Celui qui a l'habitude de violer la loi se contente rarement d'en rester là, il excite ordinairement les autres à l'imiter, par ses paroles aussi bien que par son exemple, spécialement quand il raidit son cou et hait d'être repris.

Un tel pécheur devient bientôt un avocat du péché, il défend ce qu'il est résolu à ne point abandonner, il excuse le péché auquel il ne veut pas renoncer, et enseigne ainsi directement chaque péché qu'il commet.

Celui-là « sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux », c'est-à-dire, il n'y aura aucune part. Il est étranger au royaume des cieux qui est sur la terre, il n'a aucune portion dans cet héritage ;

aucune part à « la justice, à la paix et à la joie par le Saint-Esprit ». Il ne peut donc, par conséquent, avoir non plus aucune part à la gloire qui doit être révélée un jour.

Mais si ceux qui violent ainsi « l'un de ces plus petits commandements », et enseignent aux autres à le faire pareillement ; si ceux-là seront « estimés les plus petits dans le royaume des cieux », n'auront aucune part dans le royaume de Dieu et de Christ ; s'ils seront jetés dans les ténèbres de dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ; que deviendraient donc ceux que notre Seigneur a principalement en vue dans ces paroles ; – ceux qui, portant le caractère de docteurs envoyés de Dieu, violent cependant eux-mêmes ses commandements, et enseignent ouvertement aux autres à en faire autant, étant à la fois corrompus dans leur vie et dans leur doctrine ?

Il y en a de plusieurs sortes. Les premiers sont ceux qui vivent dans quelque péché volontaire et habituel. Or si un pécheur ordinaire prêche par son exemple, combien plus un ministre pécheur, quand même il n'essaie point de défendre, d'excuser ou d'atténuer son péché ! S'il le fait, il est un véritable meurtrier, le meurtrier de tout son troupeau ; il peuple les régions de la mort ; il est l'instrument de choix du prince des ténèbres. Quand il quitte ce monde, « le sépulcre profond s'émeut, pour aller au-devant de lui à sa venue » ; car il ne peut tomber dans l'abîme sans entraîner avec lui toute une multitude dans la perdition.

Ensuite viennent ces hommes d'un bon naturel, qui vivent à leur aise sans faire de mal à personne, ne faisant cas ni du péché extérieur, ni de la sainteté intérieure ; hommes qui ne se font remarquer ni d'une manière, ni de l'autre, ni pour la religion, ni pour l'irréligion ; réguliers dans leur conduite publique et privée, mais ne prétendant pas se montrer plus stricts que leurs voisins. Un ministre de cette espèce viole non seulement un ou plusieurs des plus petits commandements de Dieu, mais il viole toutes les grandes et importantes prescriptions de la religion qui se rapportent à la force de la piété, toutes celles qui nous ordonnent de « nous conduire avec crainte durant le temps de notre séjour sur la terre », de « travailler à notre salut avec crainte et tremblement », d'avoir « nos reins ceints et nos lampes allumées », de « nous efforcer d'entrer par la porte étroite ». Et il enseigne aux autres à faire de même, par toute la forme de sa vie, et par l'esprit général de ses prédications, dont la tendance uniforme est de bercer dans leur rêve agréable ceux qui s'imaginent être chrétiens et ne le sont pas, et de persuader à tous ceux qui suivent son ministère, qu'ils peuvent dormir et se reposer tranquillement. Après cela, faudra-t-il s'étonner si lui-même et tous ceux qui le suivent, se réveillent ensemble un jour dans les flammes éternelles ?

Mais, par-dessus tous et au rang le plus élevé de ces ennemis de l'évangile de Christ, sont ceux qui ouvertement et explicitement « jugent la loi » elle-même et « médisent de la loi », qui enseignent aux hommes à violer, non pas un seul des plus petits ou des plus grands commandements, mais tous les commandements d'un seul coup ; qui disent sans aucun déguisement, en tout autant de mots : « Qu'est-ce que notre Seigneur a fait de la loi ? Il l'a abolie ; il n'existe plus qu'un seul devoir, celui de croire. Tous les autres commandements ne conviennent plus à notre temps. Aucun ordre de la loi n'oblige plus personne maintenant à faire un seul pas, à donner un seul sou, à manger ou à se refuser un seul morceau ». C'est là, sans doute, mener les choses rondement ; c'est là résister en face au Seigneur et lui dire qu'il n'a pas compris la manière de remplir la mission pour laquelle il a été envoyé. O Seigneur, ne leur impute point ce péché ! Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !

Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette étrange illusion, c'est que ceux qui s'y abandonnent, croient réellement honorer Christ en renversant sa loi, et magnifier son office, pendant qu'ils

anéantissent sa doctrine ! Oui, ils l'honorent tout juste comme le faisait Judas quand « il lui dit : Maître, je te salue, et il le baisa ». Et Il peut bien justement dire aussi à chacun d'eux : « Trahis-tu ainsi le Fils de l'homme par un baiser ? » C'est certainement le trahir avec un baiser, que de parler de son sang et de lui arracher sa couronne, de mépriser une partie de sa loi, sous prétexte d'agrandir son évangile. Et personne ne peut échapper à cette accusation, lorsqu'il prêche la foi d'une manière qui tend directement ou indirectement à faire négliger quelque partie de l'obéissance ; lorsqu'il prêche Christ de manière à annuler ou à affaiblir en quoi que ce soit le moindre des commandements de Dieu.

Il est impossible, sans doute, d'avoir une trop haute estime pour « la foi des élus de Dieu » ; et nous devons tous prêcher : « vous êtes sauvés par la grâce, par la foi ; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie ». Nous devons proclamer hautement à tout pécheur qui se repent : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé ». Mais, en même temps, nous devons prendre soin de faire savoir à tous les hommes que nous n'apprécions aucune foi, si ce n'est celle qui est agissante par la charité, et que nous ne sommes sauvés par la foi, qu'autant que nous sommes délivrés de la puissance aussi bien que de la condamnation du péché. Et quand nous disons : « Crois et tu seras sauvé » ; nous ne voulons pas dire : « Crois et tu ne feras qu'un pas du péché dans le ciel, sans aucune sainteté entre les deux, la foi remplaçant la sainteté », mais nous voulons dire : « Crois et tu seras saint ; crois au Seigneur Jésus et tu recevras à la fois la paix et le pouvoir de faire le bien ; tu recevras de Celui en qui tu crois la force nécessaire pour mettre le péché sous tes pieds ; la faculté d'aimer le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de le servir de toute ta force. Tu obtiendras la puissance de « chercher la gloire, l'honneur et l'immortalité, en persévérant dans les bonnes œuvres » ; tu pourras alors à la fois pratiquer et enseigner tous les commandements de Dieu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Tu les enseigneras par ta vie aussi bien que par tes paroles, et ainsi tu « seras estimé grand dans le royaume des cieux ».

IV

Quelque autre voie que l'on puisse enseigner pour conduire au royaume du ciel, à la gloire, à l'honneur et à l'immortalité, qu'on l'appelle la voie de la foi on qu'on la désigne par tout autre nom, ce n'est en réalité que la voie de la destruction ; elle ne peut procurer la paix à l'homme à la fin. Car, ainsi dit l'Éternel : « Je vous dis que si votre justice ne surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ».

Les Scribes dont il est si souvent question dans le Nouveau Testament, comme étant au nombre des ennemis les plus constants et les plus véhéments de notre Seigneur, n'étaient pas simplement des secrétaires ou des écrivains, comme leur nom pourrait le faire croire. Ce n'étaient pas non plus des hommes de loi, dans le sens ordinaire de ce mot, quoique le mot ait cette signification ; leur emploi n'avait aucun rapport avec celui des hommes de foi parmi nous. C'était des lois de Dieu qu'ils s'occupaient et non de celles des hommes. Ces lois étaient l'objet de leurs études ; leur affaire propre et spéciale, c'était de lire et d'expliquer la loi et les prophètes, particulièrement dans les synagogues. Ils étaient les prédicateurs ordinaires et établis parmi les Juifs ; en sorte qu'en nous attachant au vrai sens de leur nom, nous pourrions les appeler des théologiens. C'étaient en effet des gens qui faisaient de l'étude de la théologie leur profession, et c'était généralement, comme leur nom l'indique littéralement, des hommes de lettres, les hommes les plus marquants pour l'instruction, qui fussent alors dans la nation juive.

Les Pharisiens étaient une secte ou société très ancienne parmi les Juifs ; leur nom vient d'un mot hébreu qui signifie se séparer. Non qu'ils eussent fait aucune séparation formelle, ni aucune division dans l'église nationale ; ils ne se distinguaient des autres que par une vie plus stricte, une conduite plus réglée. Ils étaient très zélés pour la loi dans ses plus petits détails, payant la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin ; aussi étaient-ils tenus en grand honneur parmi tout le peuple et considérés généralement comme les plus saints des hommes.

La plupart des Scribes appartenaient à la secte des Pharisiens. Ainsi saint Paul lui-même, qui avait été élevé pour être Scribe, d'abord à l'université de Tarse et ensuite à Jérusalem, aux pieds de Gamaliel (l'un des plus savants Scribes ou Docteurs de la loi, qu'il y eût alors dans la nation juive), se déclare lui-même devant le conseil « Pharisien, fils de pharisien (Act 23 : 6) », et devant le roi Agrippa, il dit qu'il a « vécu Pharisien, selon cette secte, qui est la plus exacte de notre religion (Act 26 : 5) ». Le corps entier des Scribes pensait et agissait généralement de concert avec les Pharisiens. De là vient que notre Seigneur les place si souvent ensemble, comme sujets sous beaucoup de rapports, aux mêmes observations de sa part. Dans cet endroit ils semblent réunis, comme étant les plus éminents parmi ceux qui faisaient profession de religion, passant les uns pour les plus savants, les autres pour les plus saints des hommes.

Quelle était réellement « la justice des Scribes et des Pharisiens ? » C'est ce qu'il n'est point difficile de déterminer. Notre Seigneur nous en a conservé un tableau authentique, donné de lui-même par l'un d'entre eux, qui est clair et complet, dans la description qu'il nous fait de sa propre justice, et l'on ne peut supposer qu'il ait rien oublié. Ce Pharisien « monta au temple pour prier », mais il fut tellement absorbé dans la contemplation de ses propres vertus, qu'il oublia l'intention même dans laquelle il était venu. Car il est très remarquable que, à proprement parler, il ne prie point du tout ; il dit seulement à Dieu, combien il est sage et bon : « O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères ; ni même aussi comme ce péager. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède ». Sa justice consistait donc en trois points principaux : premièrement, dit-il, « je ne suis point comme le reste des hommes », je ne suis ni ravisseur, ni injuste, ni adultère ; je ne suis pas même comme ce péager. Secondement, « je jeûne deux fois la semaine » ; en troisième lieu, « je donne la dîme de tout ce que je possède ».

« Je ne suis point comme le reste des Hommes ». Ce n'est point certes là une petite chose, tout le monde ne peut pas en dire autant. C'est comme s'il disait : Je ne me laisse point entraîner par le grand torrent de la coutume. Ce n'est point sur la coutume, mais sur la raison que je règle ma vie ; non sur les exemples des hommes, mais sur la Parole de Dieu. Je ne suis point adultère, injuste ou ravisseur, quelque communs que soient ces péchés, même parmi ceux qui s'appellent le peuple de Dieu (l'injustice, par exemple, cette espèce d'injustice légale, qui échappe aux punitions de la loi humaine, et qui consiste à profiter de l'ignorance ou de la nécessité des autres, ayant envahi tout le pays) ; je ne suis pas même comme ce péager, n'étant point coupable d'aucun péché scandaleux ; je ne suis point extérieurement pécheur, mais un homme honnête et estimable, irréprochable dans ma vie et ma conduite.

« Je jeûne deux fois la semaine ». Cette déclaration comprend beaucoup plus de choses que nous ne pourrions le penser d'abord. Tous les Pharisiens rigides observaient les jeûnes hebdomadaires, savoir : chaque lundi et chaque jeudi. Le premier de ces jours, ils jeûnaient en mémoire du jour où Moïse avait reçu, suivant leur tradition, les deux tables de pierre écrites par le doigt de Dieu ; le second, en mémoire du jour où il les jeta par terre, en voyant le peuple danser autour du veau d'or. Dans ces jours-là, ils ne prenaient absolument aucune nourriture jusqu'à trois heures de l'après midi, heure à laquelle on commençait à offrir le sacrifice du soir dans le temple. Jusqu'à cette heure, ils

avaient l'habitude de demeurer dans le temple, dans quelqu'une de ses chambres ou de ses cours, afin d'être prêts à assister à tous les sacrifices et à se joindre à toutes les prières. Le temps intermédiaire était employé par eux, soit à des prières particulières, soit à la lecture de la loi et des Prophètes, à la méditation des Ecritures. Tout cela est compris dans cette déclaration : « Je jeûne deux fois la semaine », ce qui forme la deuxième branche de la justice d'un Pharisien.

« Je donne la dîme de tout ce que je possède ». C'est ce que faisaient les Pharisiens avec la plus scrupuleuse exactitude, sans en excepter les choses de la moindre valeur, pas même la menthe, l'anet et le cumin. Ils n'auraient pas voulu garder la moindre partie de ce qu'ils croyaient appartenir proprement à Dieu ; mais ils donnaient une dîme complète de tout leur revenu annuel et de tous leurs gains, quels qu'ils fussent.

Et même, les Pharisiens les plus scrupuleux, comme font souvent fait remarquer les savants les plus versés dans les anciens écrits des Juifs, non contents de donner un dixième de leur fortune à Dieu dans la personne de ses prêtres et de ses lévites, lui donnaient un autre dixième dans la personne de ses pauvres, et cela d'une manière régulière et constante ; ils donnaient en aumônes la même proportion de leurs biens qu'ils avaient coutume de donner en dîmes : ils y mettaient la même rigoureuse exactitude, afin de ne garder aucune partie de ce qu'ils croyaient appartenir à l'Eternel, mais de lui rendre pleinement ce qui était à lui. De sorte qu'au bout du compte, ils donnaient, chaque année, le cinquième de tout ce qu'ils possédaient.

Telle était « la justice des Scribes et des Pharisiens », justice qui s'étendait, sous beaucoup de rapports, beaucoup plus loin qu'on n'a coutume de se l'imaginer. Mais peut-être dira-t-on : « Ce n'était que fausseté et apparence, ils n'étaient qu'une troupe d'hypocrites ». Sans doute cela est vrai de quelques-uns d'entre eux ; dans leur nombre se trouvaient des hommes n'ayant aucune religion réelle, ni crainte de Dieu, ni désir de lui plaire ; ne s'inquiétant nullement de l'honneur qui vient de Dieu, mais uniquement des louanges des hommes. Ce sont ceux-là que notre Seigneur condamne et censure avec tant de sévérité, dans plusieurs occasions. Mais il ne faut point supposer que, parce que quelques Pharisiens étaient hypocrites, tous le fussent ; et même l'hypocrisie n'est nullement essentielle au caractère d'un Pharisien. Ce n'est pas là la marque distinctive de leur secte ; la voici plutôt, d'après ce qu'en dit notre Seigneur lui-même : « Ils présumaient d'eux-mêmes comme s'ils étaient justes, et méprisaient les autres ». Voilà leur sceau particulier. Mais le Pharisien de ce caractère ne peut être un hypocrite ; il doit être sincère, dans le sens ordinaire de ce mot, autrement il ne saurait « présumer de lui-même qu'il est juste ». L'homme qui se recommandait ainsi lui-même à Dieu, se croyait incontestablement juste ; ce n'était donc, point un hypocrite, il n'avait point la conscience en lui-même d'aucun manque de sincérité. Il disait à Dieu, tout juste ce qu'il pensait : qu'il était de beaucoup meilleur que le reste des hommes.

Mais à défaut de tout autre exemple, celui de saint Paul serait suffisant pour mettre ceci hors de doute. Il pouvait non seulement dire, après être devenu chrétien « Je travaille à avoir toujours la conscience sans reproche, devant Dieu et devant les hommes » ; mais, même en parlant du temps où il était Pharisien « Mes frères, j'ai vécu jusqu'à présent devant Dieu en bonne conscience ». Il était donc sincère pendant qu'il était Pharisien, aussi bien que lorsqu'il fut devenu chrétien. Il n'était pas plus hypocrite quand il persécutait l'Eglise, que lorsqu'il prêchait la foi qu'il s'efforçait jadis de détruire. Ajoutons donc à la « justice des Scribes et des Pharisiens, la croyance sincère qu'ils avaient en eux-mêmes d'être justes et de « rendre service à Dieu » en toutes choses.

Et cependant, dit le Seigneur : « Si votre justice ne surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ». Solennelle et importante déclaration, qu'il convient à tous ceux qui sont appelés du nom de Christ, de considérer avec une sérieuse et profonde attention ! Mais avant d'examiner comment notre justice peut surpasser celle des Pharisiens et des Scribes, voyons d'abord si nous atteignons maintenant cette justice.

Et d'abord, un Pharisien n'était pas « comme le reste des hommes » ; extérieurement il était remarquablement bon. Le sommes-nous aussi ? Osons-nous nous faire remarquer en quoi que ce soit ? ou plutôt ne nageons-nous pas avec le courant ? Ne nous arrive-t-il pas souvent de nous dispenser à la fois des règles de la religion et de celles mêmes de la raison, parce que nous ne voulons pas paraître singuliers ? N'avons-nous pas souvent plus de peur d'être hors de la mode que hors du chemin du salut ? Avons-nous le courage de remonter le courant des idées mondaines, et de

marcher à l'encontre du monde ? d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ? Sans cela, le Pharisien nous laisse bien loin derrière lui dès le premier pas, et ce sera bien si nous parvenons à l'atteindre du tout.

Mais continuons : pouvons-nous dire à Dieu comme lui : « Je ne fais point de mal ; je ne vis dans aucun péché extérieur ; je ne fais aucune chose en laquelle mon cœur me condamne ? » Le pouvez-vous ? en êtes-vous bien sûrs ? N'avez-vous aucune habitude que votre cœur condamne ? Si vous n'êtes ni adultère, ni impudique, soit en paroles, soit en actions, n'êtes-vous point injuste ? La grande règle de la justice, comme de la miséricorde, est celle-ci : « Faites aux autres comme vous voudriez qu'ils vous fissent ». Suivez-vous cette règle ? Ne faites-vous jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait ? Et même, n'êtes-vous point grossièrement injuste ? N'usez-vous point d'extorsion ? Ne profitez-vous point de l'ignorance ou de la nécessité des autres, soit en vendant, soit en achetant ? Si vous êtes dans le commerce, ne demandez-vous, ne recevez-vous que la valeur réelle de ce que vous vendez ? Ne demandez-vous, ne recevez-vous rien de plus de l'ignorant, que de celui qui est au courant des choses, d'un petit enfant, que de celui qui a l'expérience du commerce ? Si vous le faites, pourquoi votre cœur ne vous condamne-t-il point ? Ce n'est là qu'une pure et simple extorsion ! Ne demandez-vous que le prix ordinaire des marchandises à celui qui en a un besoin pressant, à qui il faut, sans le moindre délai, les objets que seul vous pouvez lui fournir ? Si vous faites autrement, c'est encore une vraie extorsion, et il est clair que vous n'arriverez point à la justice d'un Pharisien.

Secondement, un Pharisien, pour approprier le sens de ses paroles à nos usages, usait de tous les moyens de grâce. De même qu'il jeûnait souvent deux fois la semaine, de même il assistait à tous les sacrifices ; il était assidu aux prières publiques et particulières, à la lecture et à l'ouïe des Ecritures. Allez-vous jusque-là ? Jeûnez-vous souvent et, beaucoup ? Deux fois par semaine ? J'ai bien peur que non. Au moins une fois alors ? « Tous les vendredis de l'année ? » comme l'enjoint clairement et péremptoirement notre Eglise (anglicane) à tous ses membres. Jeûnez-vous deux fois par an ? J'ai bien peur encore que beaucoup d'entre vous ne puissent pas même l'affirmer. Ne négligez-vous aucune occasion d'assister et de participer à la sainte Cène ? Combien n'y en a-t-il pas qui se disent chrétiens, et qui cependant négligent complètement ce devoir, et ne mangent point de ce pain, ne boivent point de cette coupe, pendant des mois, peut-être pendant des années entières ! Avez-vous l'habitude, chaque jour, d'entendre les Ecritures, ou de les lire et de les méditer ? Vous joignez-vous en prières avec tout le troupeau, chaque jour, si vous en avez occasion ; sinon, chaque fois que cela vous est possible ; particulièrement le jour que vous devez vous souvenir de sanctifier ? Cherchez-vous à faire naître les occasions de vous unir aux prières de l'Eglise ? Vous réjouissez-vous quand on vous dit : « Nous irons à la maison de l'Eternel ? » Etes-vous zélés pour la prière secrète ? Ne laissez-vous jamais passer un jour sans vous y livrer ?

Ou plutôt n'y en a-t-il point parmi vous, qui loin d'y consacrer, comme le Pharisien, plusieurs heures par jour, pensez au contraire qu'une heure est bien assez, si ce n'est trop ? Consacrez-vous donc une heure par jour, ou par semaine, à prier votre Père qui vous voit dans le secret ? ou même, une heure par mois ? Avez-vous même passé une heure de suite à prier en particulier, depuis que vous êtes né ? Ah ! pauvre chrétien ! le Pharisien ne s'élèvera-t-il point au jugement contre toi pour te condamner ? Sa justice est au-dessus de la tienne, autant que les cieux sont élevés par-dessus la terre !

Le Pharisien, en troisième lieu, payait la dîme de tout ce qu'il possédait, il faisait aussi des aumônes ; et avec quelle libéralité ! C'était donc, comme nous dirions, un homme qui faisait beaucoup de bien. L'égalons-nous en cela ? Qui de nous est aussi abondant que lui en bonnes œuvres ? Qui de nous donne à Dieu la cinquième partie de ses biens, tant du capital que des profits ? Qui de nous sur cent livres par an, je suppose, en donne vingt à Dieu et aux pauvres, sur cinquante, dix et ainsi de suite en proportion de son revenu, suivant qu'il est plus grand ou plus petit ? Quand donc, dans l'usage de tous les moyens de grâce, dans l'observation de toutes les ordonnances de Dieu, dans le renoncement au mal et dans le bien, quand notre justice égalera-t-elle enfin la justice des Scribes et des Pharisiens ?

Et à quoi nous servira-t-elle, si elle ne fait même que l'égaliser ? « Car je vous dis en vérité que si votre justice ne surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ». Mais comment notre justice peut-elle surpasser la leur ? En quoi la justice chrétienne surpasse-t-elle celle d'un Scribe ou d'un Pharisien ? D'abord, en étendue. La plupart des Pharisiens, quelque rigoureusement exacts qu'ils fussent dans l'observation de beaucoup de points de la loi, s'étaient enhardis cependant, par les traditions des anciens, jusqu'à se dispenser d'en observer d'autres tout aussi importants. Ainsi ils étaient extrêmement scrupuleux dans l'observation du quatrième commandement, ils ne voulaient pas même froisser entre leurs mains un épi de blé au jour du sabbat ; mais ils n'avaient pas le même respect pour le troisième commandement et ne s'inquiétaient point de jurer légèrement et même faussement. Leur justice n'était donc que partielle, tandis que celle d'un véritable chrétien est universelle. Il n'observe pas une ou plusieurs parties de la loi de Dieu, en négligeant le reste ; mais il garde tous ses commandements, il les aime tous, il les estime au-dessus de l'or ou des pierres précieuses.

Il se peut, sans doute, que quelques-uns des Scribes et des Pharisiens s'efforçaient de garder tous les commandements, et étaient, en conséquence, quant à la justice de la loi, c'est-à-dire, suivant la lettre, sans reproche. Mais encore, la justice chrétienne surpasse toute cette justice d'un Scribe ou d'un Pharisien, en ce qu'elle accomplit l'esprit aussi bien que la lettre de la loi, par une obéissance intérieure aussi bien qu'extérieure. Sur ce point de la spiritualité de l'obéissance, il n'y a aucune comparaison à établir entre les deux justices. C'est là ce que notre Seigneur a si amplement prouvé dans toute l'étendue de son discours. Leur justice n'était qu'extérieure, la justice chrétienne existe dans l'homme intérieur. Le Pharisien « nettoyait le dehors de la coupe et du plat », c'est dans l'intérieur que le chrétien est net. Le Pharisien s'efforçait de se présenter à Dieu avec une vie irréprochable ; le chrétien, avec un cœur saint. L'un secouait loin de lui les feuilles et peut-être même les fruits du péché ; l'autre met la cognée à la racine, ne se contentant pas de la forme extérieure de la piété, quelque exacte qu'elle soit, à moins que la vie, l'Esprit, la puissance de Dieu pour le salut, ne se fassent sentir jusqu'au fond de l'âme.

Ainsi, ne faire aucun mal, faire du bien, suivre les ordonnances de Dieu, tout cela est extérieur, c'est la justice du Pharisien ; tandis que, au contraire, la pauvreté d'esprit, l'affliction, la débonnairété, la faim et la soif de la justice, l'amour de notre prochain et la pureté du cœur, qui forment la justice du chrétien, sont toutes des dispositions intérieures ; et même la recherche de la

paix ou la bienfaisance, et la souffrance pour la justice, n'ont droit aux bénédictions qui y sont attachées, qu'autant qu'elles impliquent ces dispositions intérieures, qu'elles en découlent, les exercent et les confirment. En sorte que, tandis que la justice des Scribes et des Pharisiens était tout extérieure, on peut dire, dans un certain sens, que la justice du chrétien est tout intérieure : toutes ses actions et ses souffrances n'étant rien en elles-mêmes, et n'ayant de valeur devant Dieu que par les dispositions dont elles découlent.

Qui que tu sois donc, toi qui portes le nom saint et vénérable de chrétien, prends garde d'abord que ta justice ne soit point au-dessous de la justice des Scribes et des Pharisiens. Ne sois point comme le reste des hommes ! Ose être seul ; ose, contre l'exemple des autres, être singulier pour le bien. Si tu suis la multitude, ce ne peut être que pour faire le mal. Que la coutume ou la mode ne soient point tes guides, mais bien la raison et la religion. Que t'importe la manière d'agir des autres ? « Chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi-même ». Certes si tu peux sauver l'âme d'un autre, fais-le ; mais au moins sauves-en une, la tienne propre. Ne marche point dans le sentier de la mort, parce qu'il est large et qu'il y en a beaucoup qui le suivent : c'est à ce signe même que tu le reconnaîtras. Le chemin où tu marches maintenant, est-il large, bien fréquenté, est-ce le chemin à la mode ? En ce cas, il mène infailliblement à la destruction. Oh ! ne te perds point simplement pour avoir de la compagnie ! Détourne-toi du mal ; fuis le péché comme tu fuirais un serpent ! Au moins, ne fais point de mal. « Celui qui fait le péché est du diable ». Qu'on ne te trouve point au nombre des enfants du démon ! Maintenant même la grâce de Dieu te suffit pour te garder des péchés extérieurs. A cet égard au moins « travaille à avoir toujours la conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes ».

Secondement, que ta justice ne reste point au-dessous de la leur, en ce qui concerne les ordonnances de Dieu. Si ton travail ou ta faiblesse corporelle ne te permet point de jeûner deux fois la semaine, cependant agis fidèlement envers ta propre âme et jeûne aussi souvent que ta force te le permettra. Ne perds aucune occasion, soit en public, soit en particulier, de répandre ton âme en prières ; de manger de ce pain et de boire de cette coupe, qui est la communion au corps et au sang de Christ. Aie soin de sonder les Ecritures, lis-les autant que tu le peux, et médite-les jour et nuit. Saisis avec joie toute occasion d'entendre « la parole de réconciliation », annoncée par les « ambassadeurs de Christ », les « dispensateurs des mystères de Dieu ». En un mot, dans l'usage de tous les moyens de grâce, dans l'observation constante et attentive de toute ordonnance de Dieu, atteins la justice des Scribes et des Pharisiens, au moins jusqu'à ce que tu puisses la surpasser.

En troisième lieu, ne reste point en dessous d'un Pharisien pour faire le bien. Donne l'aumône de tout ce que tu possèdes. Quelqu'un a-t-il faim ? donne lui à manger. A-t-il soif ? donne lui à boire. Est-il nu ? couvre-le d'un vêtement. Si tu possèdes les biens de ce monde, ne limite pas ta bienfaisance à une proportion mesquine. Sois miséricordieux dans toute l'étendue de tes ressources. Pourquoi pas tout autant que le Pharisien ? Maintenant, pendant que tu en as le temps, « fais-toi des amis avec les richesses injustes, afin que quand tu viendras à manquer », quand ton tabernacle terrestre tombera en dissolution, « ils te reçoivent dans les tabernacles éternels ».

Mais n'en reste pas là. Que ta justice surpasses celle des Scribes et des Pharisiens. Ne te contente pas d'observer toute la loi et de ne pécher qu'en un seul point. Attache-toi à tous les commandements et aie en haine toute voie de mensonge. Fais absolument tout ce que Dieu a commandé, et fais-le de toute ta force ; tu peux tout par Christ qui te fortifie, quoique sans lui tu ne puisses rien.

Sur toutes choses, que ta justice surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, par sa pureté et sa spiritualité. Que t'importent la forme la plus exacte de la religion, la justice extérieure la plus parfaite ? Monte plus haut et descends plus bas que tout cela. Que ta religion soit la religion du cœur. Sois pauvre en esprit, petit, bas et méprisable à tes propres yeux ; sois étonné et humilié dans la poussière, à la vue de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, ton Seigneur ! Sois sérieux ; que tout le courant de tes pensées, de tes paroles et de tes œuvres, découle évidemment de la conviction la plus profonde que tu es sur le bord de l'abîme de l'éternité, toi et tous les enfants des hommes ; que vous êtes tous prêts à être reçus dans la gloire éternelle, ou précipités dans les flammes éternelles ! Sois débonnaire, que ton âme soit remplie de douceur, de bonté, de patience, de long support envers tous les hommes. En même temps que tout ce qui est en toi ait soif de Dieu, du Dieu vivant ; que ton âme soupire après le moment où tu te réveilleras dans sa justice et où tu seras rassasié de sa ressemblance ! Aime Dieu, aime toute l'humanité, et dans cet esprit, fais et souffre toutes choses. Surpasse ainsi la justice des Scribes et des Pharisiens, et tu seras « appelé grand dans le royaume des cieux ».

Sermon 26 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, SIXIÈME DISCOURS

Matthieu 6,1-15

1748

Prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes afin d'en être vus ; autrement vous n'en aurez pas de récompense de votre Père qui est aux cieux. Quand donc tu feras l'aumône, ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme font les hypocrites, dans les synagogues et dans les rues, afin qu'ils en soient honorés des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense. Mais quand tu fais l'aumône, que la main gauche ne sache pas ce que fait ta droite ; afin que ton aumône se fasse en secret ; et ton Père qui te voit dans le secret te le rendra publiquement.

Et quand tu prieras, ne fais pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues afin d'être vus des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense. Mais toi quand tu pries, entre dans ton cabinet et ayant fermé la porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret ; et ton Père qui te voit dans le secret te le rendra publiquement. Or quand vous priez n'usez pas de vaines redites comme les païens ; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. Ne leur ressemblez donc pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez.

Vous donc priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié ; ton règne vienne ; ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonne-nous nos péchés comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous induis point dans la tentation, mais délivre-nous du malin ; car à toi appartient le règne, la puissance et la gloire à jamais. Amen. Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père ne vous pardonnera pas non plus les vôtres (Mat 6 : 1-15)

Dans le chapitre qui précède Notre Seigneur a décrit, sous ses divers aspects, la religion du cœur. Il a mis devant nous ces dispositions d'âme qui constituent le vrai christianisme, cette sainteté

intérieure ; « sans laquelle personne ne verra le Seigneur », ces affections qui, provenant de la foi en Christ, sont essentiellement bonnes et agréables à Dieu. Passant maintenant aux actions, il va nous montrer que toutes, et même les plus indifférentes, peuvent aussi être rendues saintes et bonnes, même aux yeux de Dieu, par une pure et sainte intention. Hors de là, tout ce qu'on peut faire est sans valeur, il le déclare à plusieurs reprises ; mais toute œuvre extérieure ainsi consacrée à Dieu est d'un grand prix devant lui.

Cette pureté d'intention, il en montre la nécessité d'abord pour les œuvres qu'on considère comme religieuses et qui le sont en effet lorsqu'elles procèdent d'une intention droite. Les unes sont appelées communément œuvres de piété, et les autres œuvres de charité ou de miséricorde. Entre celles-ci, il nomme particulièrement l'aumône ; pour celles-là la prière et le jeûne. Mais les directions qu'il donne sur ces deux chefs s'appliquent également à toute œuvre, soit de piété, soit de charité.

I

Et d'abord, par rapport aux œuvres de charité :

« Prenez garde », dit-il, « de ne pas faire votre aumône devant les hommes, afin d'en être vus ; autrement vous n'en aurez point de récompense de votre Père qui est aux cieux ». — « De ne pas faire votre aumône » ; — l'aumône seule est nommée, mais il faut sous-entendre toute œuvre de charité, tout don, toute parole, toute action profitable au prochain, d'où le prochain peut tirer quelque avantage pour son corps ou pour son âme : nourrir les affamés, vêtir ceux qui sont nus, recueillir ou aider les étrangers, visiter les prisonniers, les malades, consoler les affligés, instruire les ignorants, reprendre les pécheurs, exhorter et encourager les justes, toutes ces choses et les autres semblables sont comprises dans cette instruction.

« Prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes, afin d'en être vus ». Ce qui est ici défendu, ce n'est pas de faire le bien en présence des hommes, être vus d'eux n'est pas ce qui rend une œuvre meilleure ou plus mauvaise ; — mais c'est de faire le bien devant eux, afin d'en être vus, dans ce but, dans cette intention seule. Je dis seule, car ce pourrait être, à bon droit, une partie de notre intention ; telle action, dont nous désirons qu'elle soit vue, peut néanmoins être agréable à Dieu. Notre intention peut être que notre lumière luise devant les hommes, si notre conscience nous rend témoignage par le Saint-Esprit qu'en nous proposant de leur faire voir nos bonnes œuvres, notre but est « qu'ils glorifient notre Père qui est aux cieux ». Mais gardez-vous de faire la moindre chose en vue de votre propre gloire, gardez-vous de laisser à l'amour de la louange la moindre part dans vos œuvres de charité. Si vous cherchez votre gloire, si vous avez en vue l'honneur qui vient des hommes, tout ce que vous pouvez faire est sans valeur, ce n'est point fait pour Dieu, il ne l'accepte point ; vous n'en aurez pas de récompense de votre Père qui est aux cieux.

« Quand donc tu feras l'aumône, ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme font les hypocrites, dans les synagogues et dans les rues, afin qu'ils en soient honorés des hommes ». Le mot synagogue, ne désigne pas ici un lieu de culte, mais tout endroit où la foule s'assemble, comme la place publique, le marché. C'était parmi les Juifs riches et surtout parmi les Pharisiens une chose ordinaire que de faire sonner la trompette devant eux, dans les lieux de la ville les plus fréquentés, quand ils voulaient faire de grandes aumônes. Le prétexte était de convoquer les pauvres pour les recevoir ; mais leur but réel était de s'attirer les louanges des hommes. Ne leur ressemblez pas. Ne faites pas sonner la trompette devant vous. Fuyez l'ostentation. Recherchez cet honneur qui ne

vient que de Dieu. Ceux qui cherchent l'honneur des hommes, reçoivent leur récompense. Ils n'auront de Dieu aucune louange.

« Mais quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite ». Expression proverbiale qui veut dire ; Fais le bien aussi secrètement qu'il sera compatible avec son accomplissement même, et avec son accomplissement le plus efficace, car il faut qu'il s'accomplisse, soit en secret, soit en public. Si vous êtes pleinement persuadé dans votre esprit qu'en ne cachant pas le bien que vous faites, d'autres pourront être encouragés, ou vous pourrez vous-même en faire d'autant plus, alors ne le cachez pas ; alors que votre lumière » paraisse et « éclaire tous ceux qui sont dans la maison ». Mais hormis ces cas où la gloire de Dieu et le bien des hommes demandent le contraire, agissez d'une façon aussi secrète et aussi privée que la chose pourra l'admettre, « afin que ton aumône se fasse en secret, et ton père qui te voit dans le secret te récompensera publiquement », peut-être déjà dans ce monde (il y en a des exemples dans tous les âges), mais infailliblement dans le monde à venir, devant la grande assemblée des hommes et des anges.

II

Des œuvres de charité ou de miséricorde notre Seigneur passe à ce qu'on appelle œuvres de piété. « Quand tu prieras, ne fais pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être vus des hommes. — « Ne sois pas comme les hypocrites ». L'hypocrisie, le manque de sincérité, voilà donc la première chose dont nous devons nous garder en priant. Ayez soin de ne rien dire contre votre pensée. Prier, c'est élever son âme à Dieu ; sans cela les plus belles paroles ne sont qu'hypocrisie. Songe donc, quand tu veux prier, à n'avoir qu'un dessein, celui d'élever ton cœur à Dieu, de « répandre ton âme en sa présence » ; et ne sois pas comme les hypocrites qui aiment à prier et qui ont l'habitude de le faire « en se tenant debout dans les synagogues, dans les lieux publics, aux coins des rues, parmi la foule, afin d'être vus des hommes » ; c'est le seul dessein, le seul but de leurs prières. Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense, ils n'en doivent point attendre de votre Père qui est aux cieux.

Toutefois ce désir de la gloire humaine n'est pas le seul qui nous prive des récompenses de Dieu, et qui prive nos œuvres de sa bénédiction. La pureté d'intention n'est pas moins détruite par toute autre vue temporelle. Prononcer des prières, assister au culte ou soulager les pauvres pour un gain ou un intérêt quelconque, ce n'est pas d'un fêtu plus estimable aux yeux de Dieu que de le faire par vaine gloire. Tout motif étranger à l'éternité, tout autre dessein que celui de glorifier Dieu ou de faire en son nom du bien aux hommes, fait de l'action la plus belle en apparence, une abomination devant Lui.

« Mais toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé la porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret ». Il y a un temps pour glorifier Dieu publiquement, un temps où tu dois le prier, le louer « dans la grande assemblée ». Mais s'agit-il de lui exposer plus particulièrement tes besoins, « le soir, le matin, ou à midi », entre dans ton cabinet et fermes-en la porte. Choisis le lieu le plus retiré (seulement pas de négligence, sous prétexte que tu n'aurais ni cabinet ni lieu de retraite ; prie si tu le peux, sans témoins, mais si tu ne le peux, ne manque pas de prier) ; répands ainsi tout ton cœur devant ton Père qui est dans le secret, et ton Père, qui te voit dans le lieu secret, te le rendra publiquement.

Mais « quand vous priez » même en secret « n'usez point de vaines redites, comme font les païens » ; de vaines redites, c'est-à-dire de beaucoup de paroles sans aucun sens, la vaine répétition des mêmes choses. Ne pensez pas que le succès de vos prières dépende de leur longueur, comme font les païens : « car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup ».

Deux choses sont ici condamnées : non pas proprement la longueur des prières, pas plus que leur brièveté, mais d'abord : la longueur insipide, parler beaucoup avec peu ou point de pensées ; l'usage, non pas de toute répétition (car le Seigneur lui-même pria trois fois répétant les mêmes paroles), mais de répétitions vaines comme celles des païens qui disent et redisent les noms de leurs dieux ; comme celles des papistes et des chrétiens de nom qui récitent toujours les mêmes prières sans avoir le sentiment de ce qu'ils expriment ; – en second lieu, croire être exaucé en parlant beaucoup, s'imaginer que Dieu mesure les prières à leur longueur, et qu'il prend surtout plaisir à celles qui contiennent le plus de mots et qui résonnent le plus longtemps à ses oreilles. Ce sont là des traits de superstition et de folie que tous ceux qui portent le nom de Christ devraient bien laisser aux païens, sur lesquels n'a jamais brillé la glorieuse lumière de l'Évangile.

« Ne leur ressemblez donc pas ». Vous qui avez goûté la grâce de Dieu en Jésus-Christ, vous êtes pleinement persuadés que « votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez » ; et le but de vos prières n'est pas de l'en instruire, mais plutôt de vous instruire vous-mêmes, de fixer plus profondément dans vos cœurs le sentiment de vos besoins et de la dépendance où vous êtes sans cesse de Lui ; ce n'est pas de l'incliner, Lui qui est toujours plus prompt à donner que vous à demander, mais plutôt de vous incliner vous-mêmes à recevoir volontiers et avec empressement les grâces qu'il vous a préparées.

III

Après avoir enseigné la vraie nature et le but de la prière, notre Seigneur joint l'exemple au précepte et nous donne ici surtout comme modèle (vous donc priez ainsi) cette forme divine de prière dont ailleurs (Lu 11 : 2), il commande aussi l'usage des propres termes.

Remarquons en général : 1° que cette prière contient tout ce que nous pouvons raisonnablement ou innocemment demander. De toutes les choses que nous avons besoin de demander à Dieu ou que, nous pouvons lui demander sans l'offenser, il n'en est aucune qui n'y soit directement ou indirectement comprise ; 2° qu'elle contient tout ce que nous pouvons raisonnablement ou innocemment désirer : tout ce qui est pour la gloire de Dieu, tout ce qui peut être nécessaire ou utile, non seulement pour nous-mêmes, mais encore pour toute créature au ciel ou sur la terre. Et, dans le fait, nos prières sont la vraie pierre de touche de nos désirs. Ce qui ne peut avoir place dans nos désirs ne doit pas non plus avoir place dans nos prières. Remarquons, en troisième lieu, qu'elle contient tous nos devoirs envers Dieu et envers les hommes, exprimant ou impliquant nécessairement tout ce qui est pur et saint, tout ce que Dieu requiert des fils des hommes, tout ce qui est agréable à ses yeux, tout ce par quoi nous pouvons être utiles à notre prochain.

On peut y distinguer trois parties : l'introduction ou invocation, les demandes et la doxologie ou conclusion. L'invocation « Notre Père qui es aux cieux » pose le fondement de toute prière ; car elle renferme ce qu'il nous faut savoir de Dieu pour le prier avec assurance, et elles nous indique dans

quelles dispositions nous devons approcher de Dieu pour que nos prières, comme notre vie, lui soient agréables.

« Notre Père ». S'il est père, il est bon pour ses enfants ; il les aime. C'est là la première, la grande raison pour prier. Dieu a la volonté de bénir : réclamons sa bénédiction. « Père », c'est-à-dire Créateur : l'auteur de notre être, qui nous tira de la poudre de la terre, qui souffla en nous une respiration de vie, et nous fûmes faits âmes vivantes. Mais, puisqu'il nous a faits, prions, il ne refusera rien de bon à l'œuvre de ses mains. « Père », c'est-à-dire Conservateur : celui qui, jour par jour, soutient la vie qu'il a donnée, dont le constant amour nous donne à cette heure, comme à chaque moment, la vie, la respiration et toutes choses. Allons donc d'autant plus hardiment à Lui et « nous obtiendrons miséricorde, nous trouverons grâce et nous serons secourus dans le temps convenable ». « Père », surtout Père de notre Seigneur Jésus-Christ et de tous ceux qui croient en Lui ; « qui nous justifie gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus », qui a « effacé tous nos péchés et guéri toutes nos infirmités », qui nous a reçus pour ses enfants par adoption et par grâce ; qui, parce que nous sommes enfants, a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, criant Abba, Père ; qui nous a régénérés par une semence incorruptible et fait de nouvelles créatures en Jésus-Christ. C'est pourquoi nous savons qu'il nous exauce toujours ; c'est pourquoi nous le prions sans cesse. Parce que nous aimons, nous prions, et nous l'aimons « parce qu'il nous a aimés le premier ».

« Notre Père » ; non pas seulement mon Père à moi qui maintenant le prie, mais notre Père, dans le sens le plus étendu : le Dieu et « Père des esprits » de toute chair, le Père des anges et des hommes (les païens mêmes le reconnaissaient pour tel), le Père de l'univers et de toutes les familles du ciel et de la terre.

Il n'y a donc chez lui « aucune acception de personnes ». Il aime tous ceux qu'il a faits ». Il est bon pour tous, et ses compassions s'étendent sur toutes ses œuvres ». Et son affection, « il la met en ceux qui le craignent et qui s'attendent à sa bonté », en ceux qui se confient en Lui par « le Fils de son amour », sachant qu'ils sont acceptés dans le Bien-Aimé ». Mais si Dieu nous a ainsi aimés, aimons-nous les uns les autres, aimons tous les hommes, car « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ».

« Qui es aux cieux » ; haut et élevé. « Dieu sur toutes choses, béni éternellement », qui de la voûte des cieux où tu es assis, contemples toutes choses au ciel et sur la terre, dont l'oeil embrasse toute la sphère des êtres créés et même de la nuit incréée, « à qui sont connues de toute éternité, d'éternité en éternité, toutes tes œuvres « et toutes les œuvres de toute créature, qui contrains les armées des cieux, aussi bien que les fils des hommes, à s'écrier pleins d'admiration et d'étonnement : ô profondeur ! « profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! » « Qui es aux cieux », toi le « Seigneur et le Maître », qui surveilles et gouvernes toutes choses, toi le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le seul et bienheureux Potentat, toi qui es ceint de force pour faire tout ce qu'il te plaît, le Tout-Puissant. « Aux cieux », dans les lieux les plus hauts. Le ciel est ton trône ; c'est là surtout que réside ta gloire, mais non pas là seulement, car tu remplis le ciel et la terre, toute

l'étendue de l'espace. Les cieux et la terre sont pleins de ta gloire. Gloire soit à toi, ô Dieu très-haut ! « Servons donc l'Éternel avec crainte et réjouissons-nous avec tremblement ». Soit que nous parlions, pensions ou agissions, faisons-le toujours comme sous le regard et en la présence immédiate du Seigneur notre Roi.

« Ton nom soit sanctifié ». Voici la prière proprement dite ; et telle est la première des six demandes dont elle se compose. Le nom de Dieu, c'est Dieu lui-même, c'est sa nature en tant qu'elle peut être révélée à l'homme. Il embrasse donc, avec son existence, tous ses parfaits attributs : son éternité particulièrement signifiée par son nom incommunicable de Jéhovah ; c'est-à-dire, comme le traduit l'apôtre Jean, « l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, celui qui est, qui était et qui sera » ; son existence absolue et indépendante, exprimée par cet autre grand nom : « Je suis celui qui suis ! » sa toute-présence, et sa toute-puissance, car il est le seul principe actif du monde matériel, inerte par lui-même, et la seule source de l'activité de toutes les créatures visibles ou invisibles qui n'agissent, et même n'existent que par l'impulsion incessante de sa toute-puissance. Ce nom comprend sa sagesse, clairement établie par l'ordre divin des choses visibles ; sa trinité dans l'unité, et son unité dans la trinité, révélées dès la première ligne de la Bible (au commencement, Barah Eloïm, (Ge 1 : 1) littéralement, Dieux créa, un verbe au singulier avec un sujet pluriel), et confirmées par

toute la suite de ses communications aux prophètes et aux apôtres ; sa pureté, sa sainteté essentielles, et, par dessus tout, son amour qui est proprement la splendeur de sa gloire ».

Par ces mots « que ton nom soit sanctifié » ou glorifié, nous demandons que Dieu soit reconnu tel qu'il est par tous les êtres capables de le connaître et avec les sentiments qui conviennent à cette connaissance ; en d'autres termes, qu'il soit dûment honoré, craint, aimé de tous, dans les cieux en haut et ici-bas sur la terre, par l'universalité des anges et des hommes que, dans ce but, il a créés capables de le connaître et de l'aimer pour l'éternité.

« Ton règne vienne ». Cette seconde demande est intimement liée à la première. Pour que le nom de Dieu soit sanctifié, nous demandons que son règne vienne. Ce règne vient pour une âme lorsqu'elle se repent et croit à l'Évangile, et lorsque Dieu lui enseigne à se connaître elle-même, puis à connaître Christ et Christ crucifié. Comme la vie éternelle, « c'est de connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé », de même le royaume de Dieu est commencé sur la terre et établi dans le cœur du croyant, le Seigneur Dieu tout-puissant règne, alors qu'il est connu en Jésus-Christ. Il se revêt de son pouvoir vainqueur pour se soumettre toutes choses. Il entreprend et poursuit dans l'âme son œuvre de conquête jusqu'à ce qu'il ait « tout mis sous ses pieds et amené toute pensée captive à l'obéissance de Christ ». Quand donc il donnera à son Fils « pour son héritage les nations et pour sa possession les bouts de la terre », quand tous les royaumes s'inclineront devant lui et que tous les peuples le serviront, quand la montagne de la maison de l'Éternel, l'Église de Christ, sera établie par-dessus les montagnes, quand la plénitude des Gentils y sera entrée et que tout Israël sera sauvé, alors on verra que le Seigneur est Roi et qu'il s'est revêtu de magnificence, se montrant à toute âme d'homme comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Il sied à ceux qui « aiment son avènement », de prier qu'il hâte ce temps, afin que ce règne de grâce vienne promptement absorber tous les pouvoirs terrestres, et que tous les hommes le reçoivent pour roi, croient en son nom et soient ainsi remplis de justice, de joie et de paix de sainteté et de bonheur, jusqu'à ce que d'ici-bas ils soient transportés dans son royaume céleste pour y régner avec Lui aux siècles des siècles.

Car lorsque nous disons « que ton règne vienne », nous avons en vue cette dernière fin, nous demandons ce royaume éternel, ce règne glorieux des cieux, qui est la suite et l'accomplissement du règne de grâce sur la terre. Et par conséquent, cette demande aussi bien que la précédente est offerte pour toutes les créatures intelligentes, qui sont toutes intéressées à ce grand avènement, à ce renouvellement final où Dieu mettant fin à la misère, au péché, aux infirmités, à la mort, ramenant tout sous son sceptre, établira le royaume qui doit durer dans tous les siècles.

« Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » ; c'est ce qui arrivera nécessairement partout où viendra le règne de Dieu, où Dieu habitera dans l'âme par la foi, où Christ régnera dans le cœur par l'amour.

Plusieurs, je le crois, ne voient dans ces paroles qu'une expression de résignation ou que le désir de se soumettre à la volonté de Dieu, quelle qu'elle puisse être. Et c'est là sans doute une disposition excellente, un don très précieux de la grâce. Mais ce n'est pas de cette disposition qu'il s'agit ici, au moins directement. C'est pour une conformité active bien plus que passive à sa volonté, que nous prions, quand nous disons : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ».

Comment est-elle faite, dans le ciel, par les anges dont les chœurs joyeux environnent son trône ? Ils la font de bon cœur. Ils aiment ses commandements et prennent plaisir à ses paroles. C'est leur nourriture, leur breuvage que de lui obéir ; c'est leur gloire et leur joie. Ils la font continuellement ; il n'y a pas d'interruption dans leur libre service. De nuit comme de jour et à toute heure (pour parler un langage humain, car dans l'éternité il n'est proprement question ni de jour, ni de nuit, ni d'heures), ils sont occupés sans relâche à accomplir ses commandements, à exécuter ses desseins et ses conseils. Ils la font parfaitement. Le péché leur est étranger. Il est vrai que « les étoiles ne sont pas pures devant Lui », même les « étoiles du matin qui chantent de joie en sa présence » ; devant Lui, c'est-à-dire comparés avec Lui, les anges mêmes ne sont pas purs. Mais ce n'est pas à dire qu'ils aient en eux-mêmes quelque impureté. Non, sans doute, Ils sont au contraire sans tâche, parfaitement dévoués à sa volonté et obéissants en toutes choses.

En d'autres termes, on peut dire que les anges de Dieu font sa volonté toute entière, qu'ils ne font rien d'autre, rien dont ils n'aient la pleine certitude que c'est sa volonté ; que de plus, ils font ce que Dieu veut, comme il le veut, de la manière qui lui plaît et non d'une autre, enfin qu'il font sa volonté seulement parce que c'est sa volonté, c'est là la seule raison qui les fait agir ; ils n'obéissent par aucun autre motif.

Ainsi donc, demander « que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel », c'est demander que tous les habitants de la terre, que tous les membres de la famille humaine fassent la volonté de leur Père céleste aussi volontairement, aussi continuellement, aussi parfaitement que les saints anges, et que « le Dieu de paix par le sang de l'alliance éternelle les rende accomplis en toutes sortes de bonnes œuvres, pour faire sa volonté » et qu'il fasse lui-même en eux tout « ce qui lui est agréable ».

Ou, en d'autres termes, c'est demander que nous et tous les hommes nous fassions toute la volonté de Dieu et rien de plus, que nous la fassions de la manière qu'il veut, et qu'enfin nous fassions cette volonté parce que c'est sa volonté, sans avoir d'autre raison, d'autre motif dans tout ce que nous pouvons faire, dire ou penser.

« Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Ce qui précède était pour tous les hommes ; maintenant nous prions pour nos propres besoins, sans que nous devions toutefois, même en ceci,

prier exclusivement pour nous-mêmes, car cette demande et chacune des suivantes peut s'appliquer à tout le corps de Christ sur la terre.

Par « le pain » il faut comprendre tout ce qui est nécessaire tant pour nos âmes que pour nos corps. Nous ne l'entendons pas seulement du pain matériel, ou, comme dit le Seigneur, de « la nourriture qui périt », mais bien plus encore du pain spirituel qui est la grâce de Dieu, ou « la viande permanente en vie éternelle ». Plusieurs des anciens Pères voyaient encore ici le pain de la sainte Cène, auquel participait chaque jour toute l'Église de Christ, et qui jusqu'à ce que « l'amour de plusieurs se fût refroidi », fût considéré comme le grand canal par lequel son Esprit se communique à tous les enfants de Dieu.

« Notre pain quotidien ». Le mot grec que nous rendons par quotidien est diversement expliqué par les commentateurs : mais il paraît désigner ce qui est suffisant pour aujourd'hui et ainsi pour chaque jour successivement. C'est le sens le plus naturel et c'est ce qu'expriment les principales traductions.

« Donne-nous » ; car c'est un don, une grâce et non un droit que nous réclamons. Nous ne méritons ni l'air qui nous fait vivre, ni la terre qui nous porte, ni le soleil, qui nous éclaire. Notre seul droit, nous l'avouons, c'est l'enfer. Mais Dieu nous aime d'un amour gratuit ; c'est pourquoi nous le prions de nous donner ce que nous sommes aussi incapables de produire que de mériter de sa main.

Non que la bonté de Dieu ou sa puissance soit pour nous un motif de rester oisifs. Il veut plutôt qu'en toutes choses nous usions d'autant d'activité et nous employions d'aussi grands efforts que si notre succès devait être l'effet naturel de notre sagesse et de notre force ; puis que nous attendions, comme n'ayant rien fait, toute bénédiction de « l'Auteur de tout don et de toute grâce excellente ».

« Aujourd'hui : » car nous n'avons pas à nous inquiéter du lendemain. C'est même dans ce but que notre Créateur tout sage a partagé le temps de notre vie en ces petites portions si distinctes, afin que chaque nouveau jour nous apparaisse comme le don nouveau d'une vie à consacrer à sa gloire et que chaque soirée soit pour nous comme une fin de vie au-delà de laquelle nous n'apercevions rien que l'éternité.

« Et pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Le péché étant le seul obstacle qui empêche les bontés de Dieu de se répandre sur toute créature, nous demandons maintenant que cet obstacle soit ôté pour que nous puissions attendre de Lui avec confiance toutes sortes de biens.

« Nos offenses ». Le texte dit proprement nos dettes, et cette manière de désigner nos péchés est fréquente dans les Écritures, chaque péché étant pour nous comme une nouvelle dette envers Dieu, à qui nous devons déjà, pour ainsi dire, « dix mille talents ». Que pourrions-nous donc lui répondre ; s'il nous dit « Paie-moi ce que tu me dois ? » Nous avons tout dépensé, il ne nous reste rien, nous sommes tout-à-fait, insolubles. Si donc Il voulait nous traiter suivant la rigueur de sa loi et les

exigences, de sa justice, il devrait commander « qu'on nous liât pieds et mains et qu'on nous livrât aux exécuteurs des tourments ».

Par le fait nous sommes déjà liés pieds et mains par les chaînes de nos péchés. Ce sont là, par rapport à nous-mêmes, des chaînes de fer, des entraves d'airain. Ce sont des blessures dont le monde, la chair et le diable nous ont tout meurtris et déchirés. Ce sont des maladies qui épuisent notre sang et nos forces et qui nous entraînent aux régions du sépulcre. Mais considérés comme ils le sont ici, par rapport à Dieu, ce sont des dettes immenses et sans nombre. Nous sommes insolubles. Ah ! crions donc à Lui pour qu'il nous quitte gratuitement le tout.

« Pardonne-nous ». L'expression du texte implique à la fois pardon et délivrance. Ces deux choses, en effet, sont dans une telle relation que si nous obtenons la première, la seconde suit d'elle-même ; si nos dettes nous sont quittées, les chaînes tombent de nos mains. Dès que par la grâce de Dieu en Christ nous recevons le pardon des péchés, nous recevons aussi une part avec ceux que sanctifie la foi en Lui. Le péché a perdu sa force. Il n'a « plus de domination sur ceux qui sont sous la grâce ». Puisqu'il « n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ », ils sont affranchis du péché aussi bien que de la culpabilité. « La justice de la loi est accomplie en eux » et « ils ne marchent plus selon la chair, mais selon l'esprit ».

« Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Ici le Seigneur dit clairement à quelle condition et dans quel degré nous pouvons attendre le pardon de Dieu. Nos transgressions et péchés nous sont pardonnés si nous pardonnons, et comme nous pardonnons aux autres. Ce point est de la plus haute importance ; et notre Seigneur tient si fort à nous l'inculquer et à ce que nous ne le perdions jamais de vue, que, non content de l'avoir inséré dans la prière même, il le répète deux fois aussitôt après. « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père ne vous pardonnera pas non plus les vôtres. (Mat 5 : 14,15) » Ou bien il vous pardonnera comme vous aurez pardonné. En sorte que s'il reste quelque malice ou quelque amertume, quelque levain d'aigreur ou de colère, si ce n'est pas du fond du cœur, clairement, pleinement, que nous pardonnons les fautes du prochain, nous restreignons d'autant le pardon des nôtres. Dieu ne peut nous pardonner pleinement, et lors même qu'il nous montre quelque degré de miséricorde, nous ne lui permettons pas « d'effacer tous nos péchés et de pardonner toutes nos iniquités ».

Mais s'il en est ainsi, que devient alors cette prière dans notre bouche quand nous l'offrons à Dieu sans pardonner du cœur à notre prochain ses offenses ? Ce n'est rien moins qu'un défi ouvert par lequel nous bravons ses plus terribles jugements. « Pardonne-nous comme nous pardonnons », c'est-à-dire, pour parler net : ne nous pardonne pas du tout ; ne nous fais point de grâce ! Nous désirons que tu te souviennes de nos péchés et que ta colère demeure sur nous ! Mais y pensez-vous, d'offrir à Dieu une telle prière ? Et il ne vous a pas encore jetés en enfer ! Oh ! ne le tentez pas plus longtemps ! Dés maintenant, dès cette heure, par sa grâce, pardonnez comme vous voulez qu'il vous pardonne ! Dès cette heure, aie pitié de ton compagnon de service comme Dieu a eu et veut avoir pitié de toi !

« Et ne nous induis point en tentation, mais délivre-nous du malin ». « Ne nous induis point en tentation ». Le mot grec traduit par tentation signifie proprement une épreuve. Tel est aussi quelquefois le sens du mot dans notre langue, quoique plus souvent il exprime la sollicitation au mal. Saint Jacques l'emploie dans les deux sens. Dans le premier, quand il dit : « Heureux l'homme qui endure la tentation, car quand il aura été éprouvé » et trouvé fidèle « il recevra la couronne de

vie ». Mais il ajoute aussitôt dans le second : « Que personne ne dise, lorsqu'il est tenté, c'est Dieu qui me tente ; car, comme Dieu ne peut être tenté par aucun mal, aussi ne tente-t-il personne ; mais chacun est tenté quand il est attiré (ou entraîné loin de Dieu) et amorcé par sa propre convoitise », comme le poisson se laisse prendre par l'appât. C'est quand il est ainsi entraîné et amorcé qu'il entre proprement en tentation. C'est alors que la tentation le couvre comme une nuée et se répand sur toute son âme. Oh ! qu'il est difficile alors qu'il échappe ! C'est pourquoi nous supplions Dieu de ne pas « nous induire en tentation », c'est-à-dire, « puisqu'il ne tente personne », de ne pas souffrir que nous y soyons induits.

« Mais délivre-nous du malin », du méchant. C'est ainsi qu'est désigné, dans un sens particulier, le « Prince et le Dieu de ce monde », qui « agit avec puissance dans les enfants de rébellion ». Mais tous ceux qui, par la foi, sont enfants de Dieu, sont arrachés de ses mains. Il peut les attaquer et il le fera ; mais il ne saurait les vaincre, à moins qu'ils ne trahissent leurs propres âmes. Il peut les tourmenter pour un temps, mais non les détruire ; car ils ont Dieu pour eux qui ne manquera pas de « venger » à la fin « ses élus qui crient à Lui jour et nuit ». Seigneur ! quand nous sommes tentés, ne permets pas que nous entrions en tentation ! Fraie-nous toi-même une porte d'issue, de sorte que le malin ne nous touche point !

La conclusion de cette divine prière, communément appelée doxologie, est une action de grâces solennelle, une confession sommaire des attributs et des œuvres de Dieu, « car à Toi est le règne », la souveraineté sur toutes tes œuvres passées, présentes et futures ; car « ton royaume est un royaume éternel et ta domination est d'âge en âge « la puissance », la force par laquelle cette souveraineté s'exerce dans ton royaume éternel, par laquelle tu fais ce qu'il te plaît dans tous les lieux de ton empire ; « et la gloire », la louange que te doit toute créature pour ta puissance, pour la force de ton royaume et pour toutes les œuvres merveilleuses que tu opères depuis l'éternité et que tu opéreras toujours, « aux siècles des siècles ». Amen ! Ainsi soit-il !

Sermon 27 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, SEPTIÈME DISCOURS

Matthieu 6, 16-18

1748

« Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air triste, comme les hypocrites, car ils se rendent le visage tout défait, afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils jeûnent. Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense ».

« Mais toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est en secret ; et ton Père, qui te voit dans le secret, te récompensera publiquement ». (Mat 6 : 16-18.)

Dès le commencement du monde, Satan s'est efforcé de séparer ce que Dieu a joint, de détacher la religion intérieure de celle du dehors, de les mettre en contradiction l'une avec l'autre ; et, en cela, ses tentatives n'ont point été vaines auprès de ceux « qui ignorent ces ruses ».

Beaucoup d'âmes, « ayant du zèle pour Dieu, mais sans connaissance », se sont de tout temps attachées strictement à la « justice de la foi », aux pratiques extérieures, tout en négligeant de rechercher la justice intérieure, la justice qui vient de Dieu par la foi » ; et beaucoup d'autres se sont jetées dans l'extrême opposé, méprisant toute obéissance extérieure, peut-être même « médisant de la loi et jugeant la loi », en tant qu'elle commande ; cette obéissance.

C'est proprement par cette ruse de Satan que la foi et les œuvres ont été si souvent présentées comme ennemies et que tant d'hommes pieux sont tombés, pour un temps, dans des pièges opposés. Les uns ont exalté la foi, jusqu'à refuser entièrement aux bonnes œuvres, non seulement d'être la cause de notre justification (nous savons « que l'homme est justifié gratuitement par la rédemption de Jésus »), mais même d'en être nécessairement le fruit, et jusqu'à les exclure de la religion de Jésus-Christ. Les autres, pour éviter cette erreur dangereuse, se sont égarés d'autant dans la voie contraire, soutenant que les bonnes œuvres sont la cause ou tout au moins la condition préalable de la justification et parlant de ces œuvres comme si elles constituaient tout le christianisme.

La même contradiction s'est introduite entre le but que poursuit la religion et les moyens qu'elle emploie. Des gens bien intentionnés ont paru faire consister toute la religion à se joindre aux prières de l'Eglise, à prendre la Cène, à entendre des sermons, à lire des livres de piété, tandis qu'ils négligeaient le but de ces choses, qui est l'amour de Dieu et du prochain ; et d'autres ont trouvé dans cet abus même un prétexte pour négliger, pour mépriser peut-être les ordonnances de Dieu, qu'on faisait si malheureusement servir contre le but qu'elles étaient destinées à atteindre.

Mais de tous les moyens de grâce, le jeûne est peut-être celui pour lequel les hommes se sont jetés dans les extrêmes les plus opposés. Combien les uns l'ont exalté par delà les bornes de l'Ecriture et de la raison, et combien les autres l'ont ravalé, comme pour se venger de l'exagération de l'estime par l'exagération du mépris ! Ceux-là en ont parlé comme s'il était tout, comme étant, sinon le but, au moins un moyen suffisant par lui-même pour y conduire ; ceux-ci l'ont présenté comme s'il n'était rien, comme un vain travail, sans rapport avec le but. La vérité est entre les deux. De ce que le jeûne n'est pas tout, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit rien. Si ce n'est pas le but, c'est un moyen précieux, un moyen institué par Dieu lui-même et par lequel, si nous l'employons comme il faut, Dieu ne manquera pas de nous bénir.

Pour mettre ceci en évidence, j'essaierai de montrer : 1° la nature du jeûne, ses diverses sortes et ses degrés ; 2° quels en sont les fondements, les motifs, le but ; 3° comment il se justifie contre les objections les plus plausibles ; et 4° quelle est la manière de le pratiquer.

I

Voyons d'abord sa nature, ses diverses sortes et ses degrés. Quant au premier point, tous les auteurs inspirés, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, entendent par jeûner ne point manger, s'abstenir de nourriture. La chose est si claire qu'il serait superflu de citer les paroles de David, de Néhémie, d'Esaië et des autres prophètes, de notre Seigneur et des apôtres ; jeûner fut pour eux tous s'abstenir de manger pendant un certain temps.

A la privation de nourriture les anciens joignaient certaines pratiques accessoires, telles que de négliger ses vêtements, de dépouiller ses ornements ordinaires, de prendre le deuil, de se jeter des cendres sur la tête, de porter sur la chair un sac ou cilice. Mais il est peu question de tout cela dans le Nouveau Testament. Il ne paraît pas non plus que les chrétiens des premiers siècles se soient attachés à ces choses indifférentes, quoique certains pénitents aient pu y avoir recours pour mieux marquer au dehors leurs humiliations. Rien moins encore trouvons-nous que les apôtres ou les chrétiens de leur temps aient flagellé ou déchiré leur propre chair. Une telle discipline pouvait convenir aux prêtres ou aux adorateurs de Baal. Les dieux des païens n'étaient que des démons, et à de tels dieux il était sans doute agréable que leurs prêtres « criassent à haute voix et se fissent des incisions, selon leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulât sur eux » ; mais il en est autrement des adorateurs de Celui qui « n'est point venu pour détruire les hommes, mais pour les sauver ».

Quant au degré ou à la mesure du jeûne, il y a des exemples de personnes qui ont jeûné plusieurs jours de suite. Moïse, Elie et notre Seigneur, revêtus pour cela de la vertu d'en Haut, ont jeûné sans interruption « quarante jours et quarante nuits ». Mais la durée la plus ordinaire du jeûne, d'après les Ecritures, était d'un jour, depuis le matin jusqu'au soir. C'était aussi le jeûne le plus commun chez les premiers chrétiens. En outre ils avaient, toute l'année, le quatrième et le sixième jour de la semaine (mercredi et vendredi), pour le demi-jeûne (comme l'appelle Tertullien), où ils ne prenaient rien jusqu'à trois heures après midi, heure à laquelle ils revenaient du service public.

Cette dernière sorte se rapproche de ce qu'on appelle dans notre Eglise abstinence, ou jeûne partiel, à l'usage des personnes faibles ou malades, et qui consiste à prendre moins de nourriture qu'à l'ordinaire.

Je ne trouve aucun exemple de cet usage dans l'Ecriture ; mais je ne puis non plus le condamner, car l'Ecriture ne le condamne point. Il peut être utile et recevoir une bénédiction de Dieu.

Le moindre degré du jeûne, si l'on peut l'appeler jeûne, consiste à se priver des mets agréables. Nous en avons plusieurs exemples dans l'Écriture, outre celui de Daniel et de ses compagnons, qui, pour un motif particulier, savoir : « pour ne point se souiller par la portion de la viande du roi, ni du vin que le roi buvait », demandèrent et obtinrent du chef des eunuques, « des légumes à manger et de l'eau à boire (Dan 1 : 8) », d'où est venu peut-être, par une imitation mal entendue, l'usage très ancien de s'abstenir de viande et de vin pendant les temps mis à part pour le jeûne et l'abstinence, à moins que ces choses, étant regardées comme particulièrement agréables, on ne jugeât convenable de s'en abstenir dans ces temps où l'on s'approche solennellement de Dieu.

Dans l'Église juive, il y avait des jeûnes réguliers. Tel était le jeûne du septième mois, que Dieu lui-même, sous les peines les plus sévères, avait imposé à tout Israël. L'Éternel parla à Moïse en disant : « Au dixième jour de ce septième mois, jour des propitiations, vous affligerez vos âmes (vous jeûnerez), pour faire propitiation pour vous devant l'Éternel votre Dieu. Car toute personne qui n'aura pas jeûné en ce même jour-là sera retranchée d'entre ses peuples (Le 23 : 26) ' ». A ce jeûne légal on en ajouta dans la suite plusieurs autres. Ainsi le prophète Zacharie fait mention, non seulement du jeûne du septième mois, mais encore de ceux du quatrième, du cinquième et du dixième (Zac 8 : 19).

Dans l'Église chrétienne des premiers siècles, il y eut pareillement des temps fixés pour le jeûne, soit annuel, soit hebdomadaire. A la première sorte appartenait le jeûne avant Pâques, observé par les uns pendant quarante-huit heures, par d'autres pendant une semaine, et par plusieurs pendant deux semaines (on ne prenait chaque jour aucune nourriture jusqu'au soir). A la seconde appartenait le jeûne du quatrième et du sixième jour de la semaine, observé, selon le témoignage positif d'Épiphanie, dans tout le monde habitable, partout où des chrétiens faisaient leur séjour. L'Église anglicane conserve encore pareillement des jeûnes annuels et hebdomadaires.

Mais, outre les jeûnes d'institution fixe, toute nation craignant Dieu en a toujours eu d'occasionnels, publiés de temps en temps selon les circonstances particulières où l'on se trouvait. Ainsi « quand les Moabites et les Ammonites vinrent pour faire la guerre à Josaphat, Josaphat craignit et se disposa à rechercher l'Éternel, et il publia un jeûne par tout Juda (2Ch 20 : 1,3) ». Ainsi « la cinquième année de Jéhoiakim, fils de Josias, au neuvième mois, les princes de Juda, dans la crainte qu'ils avaient du roi de Babylone, publièrent un jeûne devant l'Éternel, à tout le peuple de Jérusalem (Jer 36 : 9) ».

Et, de la même manière, ceux qui prennent garde à leurs voies et qui veulent marcher humblement et entièrement avec Dieu, trouveront fréquemment occasion d'affliger ainsi leurs âmes en particulier devant leur Père qui est dans le secret. C'est à cette sorte de jeûne que s'appliquent surtout, et en premier lieu, les directions qui nous sont ici données.

II

Je vais montrer maintenant, en second lieu, les fondements, les motifs et le but du jeûne. — Et d'abord, sous l'empire de fortes émotions ou absorbés par des passions violentes, telles que le chagrin ou la crainte, les hommes oublient souvent le besoin de manger. Dans de tels moments ils n'ont aucun souci même de ce qui est nécessaire pour soutenir la nature, à plus forte raison d'aliments délicats ou variés, dominés qu'ils sont par de tout autres pensées. Ainsi lorsque Saül s'écriait : « Je suis dans une fort grande extrémité, car les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi », le texte sacré rapporte qu'il « n'avait rien mangé de tout ce jour-là, ni de toute la nuit (1Sa 28 : 15-20) ». Ainsi les compagnons de saint Paul, dans le navire, lorsque « la tempête étaient si violente qu'ils avaient perdu toute espérance de se sauver », continuaient à « ne rien manger », quoiqu'ils n'eussent « rien pris » (qu'ils n'eussent fait aucun repas régulier) « depuis quatorze jours (Act 27 : 33) ». Ainsi David et tous les hommes qui étaient avec lui, quand ils apprirent que « le peuple avait fui dans le combat et que plusieurs du peuple avaient été défaits et étaient morts, et que Saül aussi et Jonathan, son fils, étaient morts, menèrent deuil et pleurèrent et jeûnèrent jusqu'au soir à cause de Saül et de Jonathan, son fils, et du peuple de l'Éternel (2Sa 1 : 12) ».

Souvent même ceux dont l'âme est ainsi profondément absorbée ne peuvent souffrir aucune interruption et ont en horreur toute espèce de nourriture, parce qu'elle détourne leurs pensées de ce qui réclame sans partage leur attention, comme Saül qui, « étendu sans force sur la terre », disait encore : « Je ne mangerai point », et ne se rendit qu'avec peine aux instances de ses serviteurs et de la pythonisse.

Tel est donc le fondement naturel du jeûne. Une âme profondément affligée, accablée par le sentiment de ses péchés et effrayée des jugements de Dieu, n'a pas besoin de règle, ni de savoir si le jeûne est ou non d'institution divine pour oublier de manger, pour s'abstenir, soit des mets délicats et agréables, soit même des plus nécessaires ; comme Paul qui, conduit à Damas et privé de la vue, fut « trois jours sans manger ni boire (Act 9 : 9) ».

Que dis-je ? Dans le fort de la tempête morale, lorsque les frayeurs accablent celui qui a vécu « sans Dieu dans le monde », son âme « a en horreur toute sorte de nourriture » ; l'idée même lui en est à charge, il ne peut souffrir rien de ce qui pourrait l'empêcher de crier continuellement : « Seigneur, sauve-moi ou je périr ». avec, quelle forme cet état est dépeint par l'Eglise anglicane dans la première partie de l'homélie du jeûne ! « Quand l'homme sent le pesant fardeau du péché, entrevoit la damnation pour sa récompense, et contemple dans son âme ; les horreurs de l'enfer, il tremble, il frémit, il est rempli de tristesse, il ne peut s'empêcher de s'accuser lui-même, d'avouer au Tout-Puissant ce qui l'opprime, d'implorer son pardon. S'il le fait sérieusement, son esprit est si absorbé, soit par la tristesse et la crainte, soit par le désir d'être délivré de ce danger de l'enfer et de la damnation, que tout désir de manger ou de boire est réprimé et remplacé par le dégoût des plaisirs et des choses du monde. Il ne peut que pleurer, se lamenter, gémir et montrer par ses paroles et par sa contenance combien la vie lui est à charge ».

Voici un autre motif pour le jeûne : plusieurs de ceux qui maintenant craignent Dieu, sentent vivement combien ils ont souvent péché par l'abus de ces choses légitimes, par l'excès dans le manger et dans le boire. Ils savent combien longtemps ils ont transgressé la sainte loi de Dieu par rapport à la sobriété et à la tempérance, combien en obéissant trop à leurs appétits sensuels, ils ont nui à leur santé peut-être, mais certainement à leur âme. Car c'est ainsi qu'ils ont nourri et développé continuellement cette vivacité folâtre, cette pétulance d'âme, cette légèreté de caractère, cette gaie indifférence pour les choses les plus importantes, cette étourderie et cette insouciance d'esprit qui ne sont rien moins qu'une ivresse morale et qui, aussi bien que l'excès du vin ou des liqueurs fortes, émeussent et détruisent les plus nobles facultés. Pour prévenir désormais l'effet, ils éloignent la cause. Ils se tiennent en garde contre tout excès. Ils s'abstiennent, autant que possible, des choses qui faillirent les plonger dans l'éternelle perdition. Souvent ils jeûnent entièrement ; toujours ils s'efforcent d'être sobres et tempérants en toutes choses.

Ils n'ont pas oublié non plus combien une nourriture abondante sert à accroître les désirs insensés et profanes, et même les affections viles et impures. C'est ce que l'expérience met hors de doute. La sensualité, même réglée et modérée, rend l'âme toujours plus sensuelle et la fait descendre au niveau des bêtes qui périssent. On ne saurait dire combien une alimentation délicate et variée influe sur le corps et sur l'âme, et nous dispose à nous livrer à tous les plaisirs des sens, dès que nous en trouvons seulement l'occasion. Ce sera donc, pour tout homme sage un nouveau motif de mettre un frein à son âme et de la tenir soumise, de la sevrer de plus en plus, quant à ces appétits inférieurs qui tendent à l'enchaîner à la terre et à la souiller en l'abrutissant. Retrancher l'aliment des convoitises et de la sensualité, retirer l'aiguillon des désirs insensés et pernicieux, des affections vaines et impures, c'est pour le jeûne un motif qui toujours subsiste.

Peut-être faut-il ne pas omettre entièrement (quoique je ne sache pas qu'il soit de grande importance), un motif sur lequel quelques hommes pieux ont beaucoup insisté, savoir de se punir soi-même de l'abus des dons de Dieu, par une privation temporaire, d'exercer sur soi-même comme une sainte vengeance pour la folie et l'ingratitude par laquelle nous tournâmes à notre perte ce que Dieu nous avait donné pour notre bien. C'est ce que David avait en vue, pensent-ils, lorsqu'il disait :

« J'ai pleuré et j'ai affligé mon âme par le jeûne », et saint Paul aussi, quand il parle de la « vengeance ou punition » que la tristesse, selon Dieu, avait provoquée chez les Corinthiens.

Mais un cinquième motif bien plus grave, c'est que le jeûne aide la prière, surtout quand nous mettons à part un temps considérable pour prier en secret. C'est alors spécialement que Dieu se plaît à élever les âmes de ses serviteurs au-dessus des choses terrestres, quelquefois même à les ravir, pour ainsi dire, jusqu'au troisième ciel. Et c'est principalement comme soutien de la prière que le jeûne s'est souvent montré si efficace, entre les mains de Dieu, pour affermir et accroître, non pas telle vertu particulière seulement (comme plusieurs l'ont imaginé sans fondement de la chasteté), mais aussi le sérieux, la gravité, la délicatesse de conscience, le détachement du monde, et par suite l'amour de Dieu et toute sainte et céleste affection.

Non qu'il y ait un lien naturel et nécessaire entre le jeûne et les bénédictions qu'il sert à obtenir de Dieu. Mais Dieu fait miséricorde comme il veut faire miséricorde, il donne ce qu'il juge bon par les moyens qu'il lui plaît d'employer ; et, dans tous les siècles, il a choisi le jeûne comme un moyen de détourner sa colère et d'obtenir les bénédictions particulières dont nous sentons souvent le besoin.

Quant à l'efficacité de ce moyen pour détourner la colère de Dieu, nous la voyons par l'exemple si remarquable d'Achab. « En effet, il n'y avait point eu de roi comme Achab qui se fût vendu » ; livré comme un esclave acheté à prix d'argent « pour faire ce qui est mauvais devant l'Eternel ». Toutefois, lorsqu'il eut « déchiré ses vêtements, mis un sac sur sa chair et jeûné, et qu'il se fut traîné en marchant », la parole de l'Eternel fut adressée en ces termes à Elie Tisbite : « N'as-tu pas vu qu'Achab s'est humilié devant moi ? Parce qu'il s'est humilié devant moi, je ne ferai pas venir ce mal en son temps (1Ro 21 : 25-29) »

Ce fut aussi pour détourner la colère de Dieu que Daniel « tourna son visage vers le Seigneur Dieu, cherchant à faire requête et supplication, avec jeûne, ou prenant le sac et la cendre ». C'est ce qui ressort de tout le contenu de sa prière, et particulièrement de cette solennelle conclusion : « Seigneur, je te prie, que selon toutes tes justices » (tes miséricordes), « ta colère et ton indignation soient détournées de ta ville de Jérusalem, la montagne de ta sainteté. — Ecoute la requête de ton serviteur, fais reluire ta face sur ton sanctuaire désolé, -Seigneur exauce, Seigneur pardonne, Seigneur sois attentif et opère, à cause de toi-même (Dan ç : 3-19) ! »

Mais ce n'est pas seulement du peuple de Dieu, c'est même des païens que nous apprenons à le chercher avec et prière quand il est irrité. Quand Jonas eut crié : « Encore quarante jours et Ninive sera renversée », « les hommes de Ninive crurent à Dieu, et ils publièrent un jeûne et se vêtirent de sacs, depuis le plus grand d'entre eux jusqu'au plus petit. Car le roi de Ninive se leva de son trône, ôta de dessus lui son vêtement magnifique et se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre ; et il fit crier et publier dans Ninive qu'aucun homme ni bête ne goûte d'aucune chose qu'ils ne se repaissent point et ne boivent point d'eau » (non que les bêtes eussent péché ou pussent se repentir, mais pour instruire les hommes en leur rappelant qu'à cause de leurs péchés la colère de Dieu menaçait toutes les créatures) ; « qui sait si Dieu ne se repentira point et s'il ne reviendra pas de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point ? » Et ce ne fut pas peine perdue. « Dieu vit ce qu'ils avaient fait et comment ils s'étaient détournés de leur mauvaise voie, et Dieu se repentit du mal qu'il avait dit qu'il leur ferait, et ne le fit point (Jon 3 : 4-10) ».

Non seulement le jeûne est un moyen pour détourner la colère de Dieu, mais il sert encore à nous faire obtenir toute bénédiction dont nous avons besoin. Ainsi, quand les tribus eurent été plusieurs fois battues par les Benjamites, « tous les enfants d'Israël montèrent à la maison de Dieu, et pleurèrent devant l'Éternel et jeûnèrent ce jour-là jusqu'au soir », — « et l'Éternel dit : montez, car demain je les livrerai entre vos mains (Jug 20 : 26,17) ». Ainsi Samuel ayant rassemblé tout Israël, pendant qu'ils étaient tributaires des Philistins, « ils jeûnèrent ce jour-là » devant l'Éternel, et « les Philistins s'étant approchés pour combattre contre Israël, l'Éternel, eu ce jour-là, tonna avec un bruit épouvantable sur les Philistins et il les mit en déroute, et ils furent battus devant Israël (1Sa 7 : 6,10) ». Ainsi, nous lisons dans Esdras : « Je publiai un jeûne auprès du fleuve d'Ahava, pour nous humilier devant notre Dieu, en le priant de nous donner un heureux voyage pour nous et pour nos petits enfants, — et il fut fléchi par nos prières (Esd 8 : 21,23) ». Ainsi, dans Néhémie : « Je jeûnai et je fis ma prière devant le Dieu des cieux et je dis : fais, je te prie, aujourd'hui prospérer ton serviteur, et fais qu'il trouve grâce devant cet homme », et Dieu lui fit trouver grâce devant le Roi (Ne 1 : 4-11).

De même les apôtres joignaient toujours le jeûne à la prière pour appeler la bénédiction de Dieu sur quelque entreprise importante. Ainsi, nous lisons dans les Actes (Act 13 : 1-3) : « Il y avait dans l'église d'Antioche quelques prophètes et docteurs, — et comme ils venaient au service du Seigneur et qu'ils jeûnaient » — sans doute pour cet objet même, le Saint-Esprit leur dit : « séparez-moi Barnabas et Saül pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » ; — « et après avoir de nouveau jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les firent partir ». Ainsi Barnabas et Saul eux-mêmes, quand ils revinrent à Lystre, à Icone et à Antioche, « fortifiant l'esprit des disciples », établirent, « après avoir prié et jeûné », des Anciens dans chaque Eglise, et les recommandèrent au Seigneur (Act 14 : 23).

Comment douter, au reste, qu'il n'y ait des bénédictions attachées au jeûne qui ne pourraient être obtenues par d'autres moyens, après la déclaration suivante du Seigneur ; ses disciples lui ayant demandé « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon ? » Jésus leur répondit ; « C'est à cause de votre incrédulité ; car je vous dis en vérité que si vous aviez de la foi, aussi gros qu'un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. Mais cette sorte de démons ne sort que par la prière et par le jeûne (Mat 17 : 19-21) ; » - tels étant les moyens établis pour obtenir la foi par laquelle « les démons même vous seront assujettis ».

Je dis les moyens établis, car ce n'est pas seulement par la lumière de la raison ou de la conscience naturelle, comme on l'appelle, que le peuple de Dieu fut conduit, de tout temps, à employer dans ce but le jeûne, mais par le fréquent enseignement de Dieu même, et par la révélation claire et manifeste de sa volonté. Tel est, entre autres, ce passage remarquable du prophète Joël : « Maintenant donc, dit l'Éternel, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, avec jeûne, avec larmes et avec lamentation ; — qui sait si l'Éternel votre Dieu ne viendra point à se repentir et s'il ne laissera point après lui la bénédiction ? — Sonnez de la trompette en Sion, sanctifiez le jeûne, publiez l'assemblée solennelle ; — alors l'Éternel sera jaloux pour sa terre, il aura pitié de son peuple », — et il lui dira : « Voici, je vous enverrai du froment, du vin et de l'huile, -et je ne vous exposerai plus à l'opprobre parmi les nations (Joe 2 : 12,19) ».

Et ce ne sont pas seulement des bénédictions temporelles que Dieu veut accorder à son peuple par l'emploi de ces moyens. Car, après avoir promis à ceux qui le cherchaient avec jeûne, avec larmes et lamentations « de leur rendre les fruits des années ravagées par les sauterelles, le grillon, le vermisseau et le hanneton, il ajoute : « vous aurez ainsi de quoi être rassasiés et vous louerez le nom de l'Éternel votre Dieu, et vous saurez que je suis au milieu d'Israël et que je suis l'Éternel

votre Dieu » ; – et aussitôt après nous lisons la grande promesse évangélique. « Il arrivera après ces choses que je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens auront des visions ; et même en ces jours-là je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes ».

Toutes les raisons qui pouvaient exciter les Anciens au zèle et à la persévérance dans ce devoir, ont encore pour nous la même force. Mais nous avons un motif supérieur et tout particulier d'être « en jeûnes souvent », comme dit saint Paul, c'est le commandement de Celui dont nous portons le glorieux nom. Il est vrai qu'il n'ordonne ici expressément ni le jeûne, ni l'aumône, ni la prière ; mais ses directions sur la manière de jeûner, de prier, de faire l'aumône, impliquent une telle injonction. Car dire : faites telle chose ainsi, c'est évidemment commander de la faire, puisqu'il est impossible de la faire ainsi si on ne la fait point du tout. Nous dire : faites l'aumône, priez, jeûnez de telle manière, c'est donc nous ordonner clairement de remplir ces devoirs, – et de les remplir de la manière qui ne saurait perdre sa récompense.

Enfin il y a encore un motif et un encouragement de plus dans cette récompense que le Seigneur daigne, par grâce, nous promettre : « Ton père, qui te voit dans le secret, te récompensera publiquement ». Tels sont les motifs simples et clairs sur lesquels s'appuie le jeûne ; tels sont les encouragements que nous avons pour y persévérer, nonobstant la masse d'objections que n'ont cessé d'élever des hommes qui se sont crus plus sages que leur Seigneur.

III

Examinons maintenant les plus plausibles d'entre ces objections. Et d'abord, on a souvent dit : « Que le chrétien jeûne du péché, c'est là ce que Dieu lui demande ». Sans doute, mais il demande aussi le reste. Faites donc cela, mais que le reste ne soit point négligé.

Donnez à votre argument son expression rigoureuse, et vous pourrez en apprécier la force.

Si le chrétien doit s'abstenir du péché, il ne doit pas s'abstenir d'aliments ! -

Mais le chrétien doit s'abstenir du péché,

– Donc il ne doit pas s'abstenir d'aliments.

Le chrétien doit s'abstenir du péché, c'est incontestable ; mais s'ensuit-il qu'il ne doive pas s'abstenir d'aliments ? Souffrez donc qu'il fasse l'un et l'autre, que par la grâce de Dieu il s'abstienne toujours

du péché, et que souvent il s'abstienne de nourriture pour les raisons et pour le but auxquels le jeûne répond d'après le clair témoignage de l'Écriture et de l'expérience.

Mais, objecte-t-on encore, s'abstenir d'orgueil, de vanité, de désirs insensés et pernicieux, d'humeur, de colère, de mécontentement, n'est-ce pas mieux que de s'abstenir de nourriture ? D'accord. Mais ici encore nous avons besoin de vous rappeler ces paroles du Seigneur : « Il fallait faire ces choses et ne pas négliger les autres ». Au fait, celles-ci n'ont d'importance qu'à cause de celles-là ; elles ne sont plus qu'un moyen. Nous jeûnons afin que par la grâce que Dieu fait découler de ce moyen extérieur comme des autres canaux spirituels qu'il a établis, nous soyons rendus capables de nous abstenir de toute passion ou disposition qui lui déplaît. C'est une abstinence qui, par la vertu d'en Haut, doit nous en rendre d'autres plus faciles. En sorte que votre argument prouve juste le contraire de ce que vous voulez établir. Il prouve que nous devons jeûner. Car s'il nous faut nous abstenir des passions et des mauvais désirs, il faut donc aussi nous abstenir quant aux aliments, puisque ces exercices de renoncement dans les petites choses sont la voie que Dieu a choisie pour nous accorder de grandes délivrances.

« Mais en fait, dites-vous, nous ne trouvons pas qu'il en soit ainsi. Nous avons jeûné beaucoup et souvent, mais qu'avons-nous gagné ? Le jeûne ne nous a pas rendus meilleurs. Bien plus, il a arrêté plutôt que favorisé nos progrès. Au lieu de prévenir la colère, par exemple, ou la mauvaise humeur, il n'a servi qu'à l'accroître, à tel point que nous ne pouvions supporter ni les autres, ni nous-mêmes ». Il se peut bien qu'il en soit ainsi. Il vous est possible de jeûner et de prier de manière à devenir plus méchants, plus malheureux, plus charnels qu'auparavant. La faute n'en est pas au moyen lui-même, mais à votre manière de l'employer. Revenez-y, mais revenez-y d'une autre manière. Faites ce que Dieu veut comme il le veut, et la promesse ne manquera pas de s'accomplir, sa bénédiction ne sera plus retenue ; quand tu jeûneras « dans le secret, celui qui te voit dans le secret te récompensera publiquement ».

« Eh ! n'est-ce pas pure superstition que de croire que Dieu regarde à si peu de chose ? » Si vous parlez ainsi « vous condamnez toutes les générations de ses enfants ». Direz-vous que c'étaient tous des esprits faibles et superstitieux ? Aurez-vous la hardiesse de le dire de Moïse et de Josué, de Samuel et de David, de Josaphat, d'Esdras, de Néhémie et de tous les prophètes ? Que dis-je ? De Celui qui est plus grand qu'eux tous, du Fils même de Dieu ? Car il est certain que notre Seigneur a cru, aussi bien qu'eux, que le jeûne n'est pas peu de chose, et que le Dieu souverainement élevé y regarde. Il est certain que tous ses apôtres, après avoir été remplis du Saint-Esprit et de sagesse, étaient du même sentiment. Ayant reçu « l'onction du Saint qui leur enseignait toutes choses », « ils se rendaient encore recommandables, comme ministres de Dieu, par les jeûnes » aussi bien que « par les armes de justice que l'on tient de la droite et de la gauche ». Quand l'époux leur eut été ôté, ils « jeûnèrent en ces jours-là », et ils n'entreprenaient rien d'important pour la gloire de Dieu (comme nous l'avons vu pour l'envoi des missionnaires) sans la préparation solennelle du jeûne aussi bien que de la prière.

« S'il est vrai, disent enfin quelques-uns, que le jeûne ait tant d'importance et soit accompagné de tant de bénédictions, ne vaut-il pas mieux jeûner sans cesse, garder un jeûne habituel, user en tout temps d'autant d'abstinence que nos forces le permettent ? » Certes nous ne découragerons personne d'en agir ainsi. Oui certes, usez en tout temps d'aussi peu d'aliments et d'aliments aussi simples que possible, et exercez en cela autant de renoncement que vos forces physiques le permettent. Vous pourrez obtenir ainsi, par la bénédiction de Dieu, plusieurs des avantages ci-dessus mentionnés. Ce pourra être un grand secours, non seulement pour la chasteté, mais encore pour toute disposition céleste, pour sevrer vos affections des choses d'ici-bas et les attacher à celles d'en haut. Mais ce n'est point là jeûner selon le sens scripturaire : nulle part ce n'est appelé jeûne

dans la Bible. Cela peut répondre en quelque mesure à tels et tels buts du jeûne, mais ce n'est pas moins autre chose. Suivez cette voie, vous le pouvez ; mais non pas de manière à vous dispenser d'une chose ordonnée de Dieu, d'un moyen qu'il a institué pour détourner sa colère et pour obtenir les bénédictions promises à ses enfants.

Que votre abstinence continuelle, qui ne sera ainsi autre chose que la tempérance chrétienne, n'empêche en rien l'observation solennelle du jeûne et de la prière dans des moments convenables. Car, par exemple, cette tempérance ne vous empêcherait pas de jeûner en secret si vous étiez soudainement accablé d'une immense tristesse, de remords, de craintes horribles et d'épouvante. Un tel état d'âme vous contraindrait presque à jeûner, vous auriez en horreur toute nourriture et pourriez à peine vous résoudre à prendre ce qui est nécessaire pour le corps, jusqu'à ce que Dieu vous eût tiré « de ce puits menant un grand bruit, qu'il eût mis vos pieds sur le roc et affermi vos pas ». De même si vous étiez dans l'agonie du désir, luttant ardemment avec Dieu pour sa bénédiction, vous n'attendriez pas alors qu'on vous dît de ne point manger jusqu'à ce que vous eussiez obtenu la requête de vos lèvres.

Et si vous eussiez été à Ninive quand on publia par la ville qu'aucun homme, ni bête, ne goûtât d'aucune chose et ne bût point d'eau, « mais qu'ils criassent à Dieu de toute leur force », auriez-vous trouvé dans votre jeûne continué quelque excuse pour ne point prendre part à cette humiliation générale ? Évidemment non. La défense de rien manger ce jour-là vous eût concerné autant qu'aucun autre.

Cette excuse n'eût pu dispenser non plus les enfants d'Israël de jeûner au dixième ; jour du septième mois, au grand jour annuel des propitiations, car le décret solennel n'admettait aucune exception. « Toute personne », était-il dit, « qui n'aura pas jeûné en ce jour-là, sera retranchée d'entre ses peuples ».

Enfin, si vous eussiez été avec les frères à Antioche lorsqu'ils jeûnèrent, et prièrent pour envoyer Barnabas et Paul, pouvez-vous croire que votre jeûne habituel eût été un motif suffisant de ne pas vous joindre à eux ? Si vous aviez refusé de le faire, il n'est pas douteux que vous n'eussiez été bientôt retranché de la communion chrétienne. Vous en eussiez été justement rejeté, comme apportant le trouble dans l'Église de Dieu.

IV

Il me reste maintenant à montrer de quelle manière il faut jeûner pour que ce soit une œuvre agréable à Dieu. Et d'abord, que le jeûne s'adresse au Seigneur, nos regards étant uniquement fixés sur lui. Qu'en cela notre intention, notre unique intention soit de glorifier notre Père qui est aux cieux, d'exprimer notre tristesse, notre honte pour nos transgressions multipliées de sa loi sainte, d'attendre une nouvelle grâce purifiante qui tourne nos cœurs vers les choses d'en haut, de rendre nos prières plus sérieuses et plus ferventes, de détourner la colère de Dieu et d'obtenir l'effet de toutes ses grandes et précieuses promesses qu'il nous a faites en Jésus-Christ.

Gardons-nous de nous moquer de Dieu et de lui rendre abominables notre jeûne et nos prières, par quelque mélange de vues temporelles, ainsi, en particulier, par la recherche de la gloire humaine. C'est contre cet écueil que le Seigneur nous met surtout en garde dans ces paroles du texte : « Et quand vous jeûnez, ne soyez pas comme les hypocrites », trop nombreux parmi ceux qu'on appelait le peuple de Dieu, « qui prennent un visage triste », d'une tristesse sombre et affectée, donnant à leurs regards une expression particulière, « car ils se rendent le visage tout défait », non seulement par des grimaces, mais encore en se couvrant de poussière et de cendres, « afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils jeûnent » ; c'est leur but principal, sinon unique. — « Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense », — savoir l'admiration et les louanges des hommes. « Mais toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage » ; — prends de ta personne le soin habituel, — « afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes » (s'ils le voient pourtant sans ton intention, peu importe, tu n'en es ni meilleur, ni pire), — « mais seulement à ton Père, qui est en secret ; et ton Père, qui te voit dans te secret, te récompensera publiquement ».

Tout en désirant cette récompense, gardons-nous, en second lieu, de croire par nos jeûnes mériter quoi que ce soit de la part de Dieu. Nous ne saurions trop être avertis de cela, tant le désir « d'établir notre propre justice », d'être sauvés de droit plutôt que par grâce a de profondes racines dans tous nos cœurs. Le jeûne n'est qu'un chemin ordonné de Dieu où nous attendons sa libre grâce, et où il a promis de nous donner sans aucun mérite de notre part sa gratuite bénédiction.

N'allons pas nous imaginer non plus que l'acte extérieur à lui seul puisse nous attirer quelque bénédiction. « Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, dit le Seigneur, que l'homme afflige son âme un jour ? Est-ce en courbant sa tête comme un jonc et en étendant le sac et la cendre ? » — Ces actes extérieurs, quelque exactitude qu'on y mette, constituent-ils réellement l'affliction de l'âme ? — « Appelleras-tu cela un jeûne et un jour agréable à l'Éternel ? » — Non, sans doute. Si ce n'est qu'un service extérieur, ce n'est que peine perdue. Le corps peut être affligé, mais, quant à l'âme, cela ne sert de rien.

Le corps peut même parfois être trop affligé, jusqu'à devenir impropre aux travaux de notre vocation. C'est encore un écueil dont il faut soigneusement nous garder ; car nous devons conserver notre santé comme un précieux don de Dieu. Quand donc nous jeûnerons, proportionnons toujours le jeûne à nos forces. Voudrions-nous offrir à Dieu un meurtre pour un sacrifice, ou détruire nos corps pour sauver nos âmes ?

Mais dans des temps solennels, quelque faible que soit notre corps, nous pourrions toujours éviter cet autre extrême pour lequel Dieu condamnait jadis ceux qui lui reprochaient de ne point accepter leurs jeûnes. « Pourquoi avons-nous jeûné ? disaient-ils, et tu n'y as point eu d'égard ». — « Voici, dans le jour de votre jeûne vous trouvez votre volonté, dit le Seigneur ». Si nous ne pouvons nous abstenir de toute nourriture, nous pouvons au moins nous abstenir de celle qui plaît, et alors nous ne chercherons pas sa face en vain.

Mais ayons soin d'affliger nos âmes aussi bien que nos corps. Que tout jeûne, public ou privé, soit un temps consacré à l'exercice de ces saintes affections qui appartiennent à un cœur brisé et contrit ; que ce soit un temps de pieuse affliction, de tristesse selon Dieu, telle que celle des Corinthiens, dont l'apôtre dit « Je me réjouis, non de ce que vous avez été contristés, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la repentance ; car vous avez été contristés selon Dieu, en sorte que vous n'avez reçu aucun préjudice de notre part. Car la tristesse qui est selon Dieu », — don précieux de son Esprit qui élève vers lui nos âmes, — « produit une repentance à salut dont on ne se repent

jamais ». Oui, et que cette tristesse selon Dieu produise en nous, au dedans et au dehors, la même repentance, le même changement de cœur, nous renouvelant à l'image de Dieu en justice et en sainteté véritables, et le même changement de vie, jusqu'à ce que nous soyons saints comme il est saint dans toute notre conduite ; – qu'elle produise en nous le même empressement d'être trouvés en lui irrépréhensibles et sans tache ; – la même apologie par notre vie plutôt que par nos paroles, par l'éloignement de toute apparence de mal ; – la même indignation, pour avoir en horreur tout péché ; – la même crainte quant aux ruses de nos cœurs ; – le même désir d'être en toutes choses rendus conformes à la sainte et agréable volonté de Dieu ; – le même zèle pour tout ce qui peut servir à sa gloire et à nos progrès dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ ; – et la même punition ou vengeance contre Satan et ses œuvres, contre toute souillure de la chair et de l'esprit (2Co 7 : 9-11).

Au jeûne joignons toujours de ferventes prières, répandons tout notre cœur devant Dieu, confessant nos péchés avec ce qui les aggrave, humiliant nos cœurs sous sa puissante main, mettant à nu devant lui tous nos besoins, notre culpabilité, notre impuissance. C'est alors le moment de donner extension à nos prières, tant pour nous que pour nos frères ; de pleurer sur les péchés de notre peuple, de crier à Dieu pour la sainte cité, pour qu'il relève les murs de Sion et fasse luire sa face sur

son sanctuaire désolé. C'est ainsi qu'on vit les hommes de Dieu, dans les anciens temps, joindre le jeûne à la prière ; c'est ainsi que l'ont fait les apôtres, et notre Seigneur les joint aussi de même dans notre texte.

Il ne reste plus, pour que notre jeûne soit tel que Dieu le demande, qu'à y joindre des aumônes, des œuvres de miséricorde, selon notre pouvoir, tant pour les âmes que pour les corps de nos semblables : tels sont aussi « les sacrifices auxquels Dieu prend plaisir ». C'est ainsi que l'ange disait à Corneille, jeûnant et priant dans sa maison : « Tes prières et tes aumônes sont montées en mémoire devant Dieu (Act 10 : 4) » Et telle est aussi la déclaration expresse de Dieu lui-même dans Esaïe : « N'est-ce pas ici le jeûne que j'ai choisi, que tu dénoues les liens de la méchanceté, que tu délies les liens du joug, que tu laisses aller libres ceux qui sont foulés, et que vous brisiez tout joug ? N'est-ce pas que tu rompes ton pain à celui qui a faim, et que tu fasses venir dans ta maison les affligés qui sont errants ; que quand tu vois celui qui est nu tu le couvres et que tu ne te caches pas de ta propre chair ? Alors ta lumière éclora comme l'aube du jour et ta guérison germera incontinent ; ta justice ira devant toi, et la gloire de l'Éternel sera ton arrière-garde. Alors tu invoqueras l'Éternel et il t'exaucera, tu crieras et il dira me voici ! Si (quand tu jeûnes), tu ouvres ton âme à celui qui a faim, et que tu rassasies l'âme affligée, alors ta lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres seront comme le midi. Et l'Éternel te conduira continuellement, et il rassasiera ton âme dans les grandes sécheresses et engraissera tes os, et tu seras comme un jardin arrosé et comme une source d'eau dont les eaux ne défont point (Esa 58 : 6-11).

Sermon 28 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, HUITIÈME DISCOURS

Matthieu 6,19-23

1748

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout, et où les larrons percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille

ne gâtent rien et où les larrons ne percent ni ne dérobent point ; car où est votre trésor, là sera aussi votre cœur ».

« L'oeil est la lumière du corps. Si donc ton oeil est sain, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton oeil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! » (Mat 6 : 19-23.)

Des actions qu'on appelle ordinairement religieuses et qui font réellement partie de la vraie religion quand elles découlent d'une intention pure et sainte, et que la manière de les accomplir y répond, notre Seigneur passe aux actions de la vie commune et montre que la même pureté d'intention n'est pas moins indispensablement requise dans nos affaires ordinaires que dans nos aumônes, nos jeûnes et nos prières.

Il est évident que la même pureté d'intention qui rend nos aumônes et nos dévotions agréables à Dieu, n'est pas moins nécessaire pour faire de notre travail et de nos occupations un service qui lui plaise. Si un homme s'attache au travail pour s'acquérir un rang et des richesses dans le monde, il ne sert point Dieu et n'a pas plus de titres à sa récompense que celui qui fait l'aumône pour être vu ou qui prie pour être entendu des hommes. Car des vues terrestres et vaines ne sont pas plus de mise dans nos emplois divers que dans nos aumônes ou nos dévotions. Ces vues ne sont pas mauvaises seulement quand elles se mêlent à nos bonnes œuvres, à nos actes religieux ; elles ont la même nature quand elles entrent pour quelque chose dans notre activité ordinaire. S'il était permis de les poursuivre dans nos soins temporels, il serait permis de les poursuivre dans nos dévotions. Mais comme nos aumônes et nos dévotions ne sont un service légitime que lorsqu'elles procèdent d'une pure intention, notre travail terrestre n'appartient au service de Dieu que s'il est dirigé par la même piété de cœur.

C'est ce que le Seigneur déclare de la manière la plus vivante dans ces fortes et riches expressions, sur l'explication, la démonstration et le développement desquelles roule tout ce chapitre. « L'oeil est la lumière du corps. Si donc ton oeil est sain, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton oeil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux ». L'oeil signifie ici l'intention : ce que l'oeil est pour le corps, l'intention l'est pour l'âme. Comme l'un guide tous les mouvements du corps, l'autre guide tous les mouvements de l'âme. Cet oeil de l'âme est appelé sain, ou mieux encore simple, s'il n'a en vue qu'une chose, si nous nous proposons uniquement de « connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé », de le connaître de cœur comme d'intelligence, en l'aimant comme il nous a aimés, de lui plaire en toutes choses, de le servir comme nous l'aimons, savoir de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toute notre force, et de prendre, en tout et par-dessus tout, notre plaisir en lui seul, dans le temps et dans l'éternité.

Si ton cœur a cette simplicité, cette pureté, « tout ton corps sera éclairé » ; — « tout ton corps », — tout ce qui est guidé par l'intention comme le corps l'est par l'oeil : tout ce que tu es, tout ce que tu fais, tes désirs, ton caractère, tes affections, tes pensées, tes paroles, tes actes. Tout cela sera éclairé, lumineux, plein d'une vraie, d'une divine lumière. — Ceci se rapporte d'abord à la connaissance. « C'est par sa lumière que nous voyons clair ». « Celui qui a dit au commencement que la lumière sortit des ténèbres, répandra sa lumière dans vos cœurs » ; « il éclairera les yeux de votre entendement » par la connaissance de la gloire de Dieu. Son Esprit vous révélera « les choses profondes de Dieu ». L'onction du saint « vous donnera l'intelligence et vous fera connaître « la sagesse dans le secret de votre cœur ». « Oui, cette onction même que vous recevez de Lui demeurera en vous » « et vous enseignera toutes choses.

Combien ceci est confirmé par l'expérience ! Même après que Dieu a ouvert les yeux de notre entendement, si nous cherchons autre chose que Lui, combien notre cœur devient aussitôt ténébreux ! De nouveaux nuages s'amassent sur lui ; les doutes et les craintes l'entourent encore. Nous sommes ballottés çà et là, incertains de ce que nous devons faire ou du sentier qu'il nous faut prendre. Mais si nous ne désirons et ne cherchons que Dieu seul, les nuages, les doutes s'évanouissent. Nous « qui étions autrefois ténèbres, nous sommes lumière dans le Seigneur ». La nuit brille maintenant comme le jour, et nous expérimentons que « le sentier du juste est une lumière resplendissante ». Dieu nous montre le chemin où nous devons marcher et dresser le sentier devant nos pas.

Ces paroles se rapportent, en second lieu, à la sainteté. Si tu cherches Dieu en tout, tu le trouveras en tout, comme la source de toute sainteté te revêtant continuellement de sa ressemblance, « de justice, de miséricorde, de fidélité ». Si tu ne regardes qu'à Jésus, tu seras rempli « des sentiments qui étaient en Jésus ». Ton âme sera renouvelée, jour par jour, « à l'image de Celui qui l'a créée ». Si tu ne le quittes point des yeux de ton âme, si tu demeures ferme comme voyant Celui qui est invisible », ne cherchant « rien d'autre au ciel ou sur la terre », alors « contemplant la gloire du Seigneur », tu seras « transformé en la même image, comme par l'Esprit du Seigneur ».

Et sur ce point aussi l'expérience montre chaque jour que c'est ainsi que nous sommes « sauvés par grâce, par la foi ». C'est la foi qui ouvre les yeux de notre âme pour voir l'éclat de la gloire de l'amour de Dieu ; et pour autant qu'ils ne cessent de contempler ainsi fixement « Dieu manifesté en Christ, réconciliant le monde avec soi », nous sommes de plus en plus remplis de l'amour de Dieu et du prochain, « de douceur, de bonté, de patience », de tous les fruits de sainteté qui sont par Jésus-Christ à la gloire de Dieu le Père.

Ces paroles se rapportent en troisième lieu au bonheur, aussi bien qu'à la connaissance et à la sainteté.

« Il est vrai que la lumière est douce et qu'il est agréable aux yeux de voir le soleil » ; mais combien plus de voir continuellement les rayons du « soleil de justice ! » Et « s'il y a quelque consolation en Christ, quelque soulagement dans l'amour », s'il y a « une paix qui passe toute intelligence », une « joie dans l'espérance de la gloire de Dieu », tout cela appartient à celui dont l'oeil est simple. — Ainsi « tout son corps est lumineux ». Il marche dans la lumière comme Dieu lui-même est dans la lumière », « toujours joyeux, priant sans cesse, rendant grâce en toutes choses », et trouvant sa joie dans tout ce qui est la volonté de Dieu en Jésus-Christ à son égard.

« Mais si ton oeil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux ». — « Si ton oeil est mauvais », — il n'y a pas de moyen terme entre un oeil sain et un oeil mauvais. Si l'oeil n'est pas sain (ou simple), il est mauvais. Si notre intention, dans tout ce que nous faisons, n'est pas uniquement pour Dieu, si nous cherchons encore autre chose, alors « notre esprit est souillé ainsi que notre conscience ».

Notre oeil est donc mauvais si, en quoi que ce soit, nous nous proposons autre chose que Dieu, autre chose que de connaître et d'aimer Dieu, de lui plaire et de le servir en toutes choses ; autre chose que de posséder Dieu, d'être heureux en lui dès maintenant et à toujours.

Si ton oeil ne regarde pas uniquement à Dieu, « tout ton corps sera rempli de ténèbres ». Le voile, alors, demeure sur ton cœur. Ton esprit sera toujours plus aveuglé par « le Dieu de ce siècle », pour ne pas voir « la lumière du glorieux Evangile de Christ ». Tu seras plein d'ignorance et d'erreurs sur les choses de Dieu, sans pouvoir ni les recevoir, ni les discerner. Et si même tu as quelque désir de servir Dieu, tu seras plein d'incertitude sur la manière de le servir, trouvant partout des doutes et des difficultés et ne sachant comment en sortir.

Que dis-je, si ton oeil n'est pas simple, si tu poursuis quelque but terrestre, tu seras plein d'impiété et d'injustice, toutes tes affections, tous tes désirs et tes sentiments étant dérégés, ténébreux, profanes et vains. Et ta conversation sera mauvaise aussi bien que ton cœur, n'étant pas « assaisonnée de sel », ni capable « de communiquer la grâce à ceux qui t'écoutent », mais vaine, inutile, corrompue et propre seulement à « contrister le Saint-Esprit » de Dieu.

« La désolation et la ruine sont dans tes voies », car « tu ne connais pas le chemin de la paix ». Il n'y a point de paix, de paix solide pour ceux « qui ne connaissent point Dieu ». Il n'y a pas de contentement vrai ni durable pour qui ne le cherche pas de tout son cœur. Poursuivant un bien périssable, quel qu'il soit, tu n'en retires « que la vanité », et de plus « le tourment d'esprit », non seulement dans la recherche, mais dans la jouissance même. Tu poursuis, en effet, une ombre vaine, et c'est vainement que tu te tourmentes. Tu marches dans des « ténèbres qu'on peut toucher avec la main ». Dors toujours, mais tu ne pourras goûter de repos. Les rêves de la vie peuvent tourmenter, tu le sais bien ; mais ils ne peuvent donner la paix. Il n'y a, dans ce monde et dans le monde à venir, de paix qu'en Dieu seul, le centre des esprits. « Si la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! » Si l'intention, dont la pureté devait éclairer l'âme entière, la remplir de connaissance, d'amour, de paix, et qui répond à ce but quand elle est simple et ne regarde qu'à Dieu, si cette intention n'est que ténèbres, si, regardant à autre chose qu'à Dieu, au lieu de répandre la lumière sur l'âme, elle la couvre de ténèbres, d'ignorance et d'erreur, de péché et de misère, – combien seront grandes ces ténèbres ! C'est la fumée qui monte du puits de l'abîme ! c'est la nuit absolue qui règne, dans le plus profond abîme, dans « la région de l'ombre de la mort ! »

« C'est pourquoi ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout, et où les larrons percent et dérobent ». Si vous le faites, il est clair que votre oeil est mauvais ; il ne regarde pas uniquement à Dieu.

Pour l'observation de la plupart des commandements de Dieu, soit intérieurs, soit extérieurs, nous trouvons peu de différence entre les païens d'Afrique et d'Amérique, et le plus grand nombre des chrétiens de nom. Les chrétiens, à peu d'exceptions près, les gardent aussi bien que les païens. Ainsi la généralité des Anglais, soi-disant chrétiens, sont aussi sobres et aussi tempérants que la généralité des païens du cap de Bonne-Espérance, et les chrétiens des Pays-Bas ou de France sont aussi humbles ou aussi chastes que les Iroquois ou que les Chactas. (Wesley a publié ces discours en 1747 – Edit.)

A considérer les masses, soit en Europe, soit en Amérique, il n'est pas aisé de dire de quel côté est la supériorité. En tout cas, l'Américain n'a pas de beaucoup l'avantage. Mais pour le commandement dont il s'agit ici, nous ne pouvons en dire autant. Ici le païen a décidément la prééminence. Il ne désire, il ne recherche en fait de nourriture ou de vêtement que ce qu'il y a de plus simple, et il ne le recherche que jour par jour, ne réservant, n'amassant rien, si ce n'est peut-être assez de grain pour vivre d'une saison à l'autre.

Ainsi donc, sans le connaître, les païens observent constamment et ponctuellement ce commandement ; ils ne s'amassent pas de trésors sur la terre, ni de pourpre ou de fin lin, ni d'or ou d'argent, « que les vers ou la rouille gâtent, que les larrons percent et dérobent ». Mais les chrétiens, comment observent-ils ce qu'ils professent de recevoir comme commandement du Dieu Très-Haut ? Ils ne l'observent pas du tout, ils ne l'observent à aucun degré, ils ne l'observent pas plus que si jamais pareil commandement n'eût été donné aux hommes. Même les bons chrétiens, comme on les appelle, et qui se tiennent eux-mêmes pour tels, ne le jugent digne d'aucune attention, et, pour le compte qu'ils en tiennent, autant vaudrait qu'il fût encore caché dans l'original grec. Dans quelle ville chrétienne trouve-t-on un homme sur cinq cents qui se fasse le moindre scrupule d'amasser autant de trésors qu'il peut, d'accroître ses biens autant qu'il en est capable ? On trouve, il est vrai, qui ne voudrait pas le faire illégalement ou même injustement, qui ne voudrait ni voler, ni dérober, ni peut-être user de fraude, ou même tirer profit de l'ignorance ou de la nécessité du prochain. Mais il ne s'agit point de cela ; et ce n'est point de la transgression de ce commandement, mais de la manière de le transgresser que ces personnes se font scrupule. Ce n'est pas d'amasser des biens sur la terre, mais de les amasser d'une manière déshonnête. Ce qui les révolte, ce n'est pas de désobéir à Christ, mais de faire brèche à leur moralité païenne. En sorte que ces honnêtes gens n'obéissent pas plus en ceci qu'un voleur de grand chemin ou qu'un larron. Que dis-je ? Ils n'ont jamais eu le dessein d'obéir. La chose ne leur est jamais venue à l'esprit. — Car, dès leur jeunesse, leurs parents, leurs maîtres et amis chrétiens les élevèrent sans leur donner à cet égard aucune instruction, si ce n'est peut-être celle de violer ce commandement le plus tôt et le plus possible, et de continuer à le violer jusqu'à la fin de leur vie.

Il n'y a pas au monde un exemple d'infatuation spirituelle plus étonnant que celui-là. La plupart de ces gens lisent la Bible, plusieurs même chaque dimanche. Ils ont lu ou entendu cent fois ces paroles, sans jamais soupçonner qu'ils soient plus condamnés par elles que par celles qui défendent aux parents de sacrifier leurs fils et leurs filles à Moloc. Oh ! que Dieu veuille, de sa voix, de sa puissante voix, parler à ces malheureux qui s'abusent eux-mêmes ; qu'ils puissent enfin « se réveiller des pièges du diable », et que « les écailles tombent de leurs yeux ! »

Désirez-vous savoir ce que c'est que « d'amasser des trésors sur la terre ? » C'est ce qu'il importe de bien établir. Et d'abord distinguons ce que ce commandement ne défend pas, afin de pouvoir clairement discerner ce qu'il défend.

1° Ce commandement ne nous défend pas de nous procurer ce qui est « honorable devant tous les hommes », ce par quoi nous pouvons « rendre à chacun ce qui lui est dû », et répondre à ce qu'on peut justement exiger de nous. Loin de là, Dieu lui-même nous exhorte à « ne devoir rien à personne ». Nous devons donc, dans notre vocation, montrer toute l'activité nécessaire pour ne devoir rien à personne ; c'est une loi toute simple de la justice commune que notre Seigneur « n'est pas venu détruire, mais accomplir ».

2° Il ne nous défend pas non plus de pourvoir aux nécessités de notre corps par une quantité suffisante de bonne et simple nourriture et par des vêtements convenables. C'est même notre devoir de nous procurer cela selon les moyens que Dieu nous donne, afin que nous mangions notre propre pain et que nous ne soyons à charge à personne.

3° Ce commandement ne nous défend pas de pourvoir aux besoins de nos enfants et des personnes de notre maison. C'est plutôt notre devoir, d'après les principes mêmes de la moralité païenne. Chacun doit procurer à sa femme et à ses enfants les choses nécessaires à la vie, et les mettre en état de se procurer eux-mêmes ces choses quand il ne sera plus dans ce monde. Je dis ces choses, – non pas des délicatesses, ni des superfluités, – mais les choses qu'exigent les simples besoins de la vie, et cela par leur travail assidu ; car nul homme n'est tenu de procurer à d'autres plus qu'à

lui-même de quoi vivre dans l'oisiveté et le luxe. Mais celui qui, dans ces limites, refuse de prendre soin des siens (ou des veuves de sa propre maison, dont saint Paul parle particulièrement dans le passage auquel je fais allusion), « il a » pratiquement « renié la foi, et il est pire qu'un infidèle ».

4° Enfin, ce commandement ne nous défend pas d'amasser ce qui nous est nécessaire, d'époque en époque, pour poursuivre nos affaires temporelles et pour les étendre autant que le demandent les divers buts ci-dessus mentionnés, savoir : de ne devoir rien à personne, de nous procurer les nécessités de la vie, d'entretenir nos enfants pendant notre vie et de les mettre en état de s'entretenir eux-mêmes quand nous serons retournés à Dieu.

D'après cela nous pouvons discerner clairement (à moins que nous ne voulions pas le discerner) quelle est la défense qui nous est faite ici. C'est de nous procurer de propos délibéré plus de biens terrestres qu'il ne nous en faut pour les buts mentionnés. Tel est le sens positif et absolu du texte ; il n'en peut avoir d'autre. La règle est donc certaine pour tous, et quiconque ne devant rien à personne, ayant le vêtement et la nourriture pour sa famille, et de quoi faire marcher ses affaires, quiconque, dis-je, étant déjà dans cette position, cherche encore une plus grande part des biens de la terre, – il renie ouvertement et habituellement le Seigneur qui l'a racheté ; il a pratiquement renié la foi, il est pire qu'un infidèle.

Ecoutez ceci, vous tous qui vivez dans le monde et qui aimez ce monde ou vous vivez ! peut-être êtes-vous en grande estime auprès des hommes, mais vous êtes « une abomination aux yeux de Dieu ! » Jusques à quand vos âmes seront-elles attachées à la poudre Jusques à quand vous chargerez-vous de cette argile épaisse ? Et quand ouvrirez-vous les yeux pour voir que les païens proprement dits sont plus près que vous du royaume des cieux ? Quand voudrez-vous choisir la bonne part qui ne peut vous être ôtée ? Quand voudrez-vous n'amasser des trésors que dans le ciel, rejetant, redoutant, abhorrant tout le reste ? Si vous cherchez à « amasser des trésors sur la terre », non seulement vous perdez votre temps et vous consommez votre force pour ce qui ne nourrit point, car quels fruits retirez-vous de vos succès ? mais vous êtes les meurtriers de votre propre âme. Vous avez éteint en elle la dernière étincelle de vie spirituelle, vous êtes morts en vivant ! Vous vivez comme homme, mais vous êtes morts comme chrétiens. Car « là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur ». Votre cœur est enfoncé dans la poussière, votre âme est collée à la poudre ; vos affections sont attachées, non aux choses d'en haut, mais aux choses de la terre, à de vaines écorces qui peuvent empoisonner, mais vides de ce qui peut satisfaire un esprit créé pour Dieu et pour l'éternité ! Votre amour, votre joie, vos désirs n'appartiennent qu'à des choses qui « se détruisent par l'usage ». Vous avez rejeté le trésor des cieux, vous avez perdu Christ, vous avez gagné des richesses et l'enfer !

Oh ! « qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! » Lorsque les disciples parurent étonnés de ces paroles, le Seigneur, bien loin de se rétracter, répéta en des termes encore plus forts cette imposante vérité : « Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu ». Qu'il leur est difficile, à eux dont on applaudit toutes les paroles, de n'être pas « sages à leurs propres yeux ! » Qu'il leur est difficile de ne pas croire valoir mieux que la populace dégradée, pauvre et sans éducation ! Qu'il leur est difficile de ne pas chercher le bonheur dans leurs richesses ou dans les choses qui en dépendent, dans la satisfaction des « désirs de la chair, des désirs des yeux et de l'orgueil de la vie ! » O riches ! comment pourrez-vous échapper à la condamnation de l'enfer ? Avec Dieu seul « toutes choses deviennent possibles ! »

Et si même vous ne réussissez pas dans vos tentatives, en êtes-vous plus avancés pour vos âmes ? « Ceux qui veulent devenir riches », — ceux qui font des efforts pour cela, qu'ils aient ou non du succès, — « tombent dans la tentation et dans le piège », — dans les pièges du diable, — « et en plusieurs désirs insensés et pernicieux », — des désirs où la raison n'a aucune part, et qui conviennent aux bêtes brutes plutôt qu'à des êtres immortels et raisonnables, — « qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perte », — dans des misères temporelles et éternelles. Ouvrons les yeux seulement, et nous en verrons tous les jours la triste preuve. Des hommes qui, désirant, voulant être riches, convoitant ce qui est « la racine de tous maux, se sont eux-mêmes embarrassés dans bien du tourment », anticipant ainsi sur l'enfer où ils se rendent !

Il faut remarquer la juste précision avec laquelle s'exprime l'apôtre. Il ne menace point absolument les riches, car un homme peut être riche sans que ce soit par sa faute, il peut l'être par une dispensation de la Providence indépendamment de son choix ; mais il s'adresse à ceux qui veulent devenir riches, qui le désirent et qui le cherchent. Quelque dangereuses que soient les richesses, elles ne précipitent pas toujours les hommes dans la perte ; mais le désir des richesses le fait. Ceux qui les poursuivent de propos délibéré, qu'ils réussissent ou non à faire fortune en ce monde, perdent infailliblement leurs âmes. Ce sont eux qui, pour quelques pièces d'or et d'argent, vendent Celui qui les a rachetés. Ce sont eux qui entrent en « alliance avec la mort et l'enfer » ; et cette alliance subsiste, car ils se rendent tous les jours plus propres à partager l'héritage du diable et de ses anges.

Oh ! qui avertira cette « race de vipères » de « fuir la colère qui est à venir ! » Non pas ceux qui sont couchés à leur porte ou rampent à leurs pieds, désirant se rassasier des miettes qui tombent de leur table ; non pas un de ceux qui courtisent leur faveur ou craignent leur courroux ; non pas un de ceux qui ont en vue les choses terrestres. Mais s'il y a sur la terre un chrétien, s'il y a un homme qui ait vaincu le monde, qui ne désire rien hors de Dieu, et ne craigne personne si ce n'est « Celui qui peut détruire l'âme et le corps dans la géhenne », — toi, homme de Dieu, parle, ne t'épargne point ! élève ta voix comme un cornet, crie à haute voix et montre à ces pécheurs honorables la condition désespérée où ils se trouvent ! Peut-être y en aura-t-il au moins un sur mille qui ait des oreilles pour entendre, qui se relève de la poussière ; qui rompe les chaînes qui l'attachaient au monde et qui finisse par amasser des trésors dans le ciel.

Et s'il arrivait qu'une de ces âmes, réveillée par la puissance de Dieu, s'écriât : « Que faut-il que je fasse pour être sauvée ? » La réponse que fournissent les oracles de Dieu est claire, expresse et complète. Dieu ne te dit pas : « Vends ce que tu as ». Il est vrai que, dans un cas particulier, pour le jeune homme riche dont parle l'Évangile, Celui qui sonde le cœur des hommes, jugea nécessaire de donner cet ordre ; mais jamais il n'en a fait une règle générale pour tous les riches et pour toutes les générations. Voici ses directions générales :

1° « Ne t'élève point par orgueil ! » Dieu « n'a pas égard aux choses auxquelles l'homme a égard ». Il ne t'estimera point pour tes richesses, pour le faste de tes équipages, pour aucune qualité directement ou indirectement due à ton opulence. Tout cela n'est pour lui que de « l'ordure et du fumier ». Qu'il en soit de même pour toi. Garde-toi de te croire, pour toutes ces choses, plus sage ou meilleur d'un fétu. Sers-toi, pour te peser, d'une autre balance. Ne t'estime que selon le degré de foi et d'amour que Dieu t'a donné. Si tu as plus de connaissance de Dieu ou plus d'amour, pour ce motif seul, et non pour aucun autre, tu es plus sage, plus honorable que celui qui vit avec les chiens de ton troupeau. Mais si ce trésor-là te manque, tu es plus ignorant, plus vil, plus méprisable, je ne dirai pas que le dernier des serviteurs qu'abrite ton toit, mais que le mendiant couvert d'ulcères qui est couché à ta porte.

2° « Ne mets pas ta confiance dans l'instabilité des richesses ». N'en attends ni secours, ni bonheur.

Et d'abord n'en attends pas de secours. Tu t'abuses misérablement si tu espères un tel service de l'argent ou de l'or. Ils ne peuvent pas plus te mettre au-dessus du monde qu'au-dessus du diable. Sache que le monde et le prince de ce monde se rient également de telles armes. Elles servent peu dans le jour de l'affliction, lors même qu'alors elles demeurent. Mais qui te dit qu'elles te demeureront ? Combien souvent elles prennent alors des ailes et s'envolent ? Mais, si elles restent, que peuvent-elles même dans les peines ordinaires de la vie ? « Le désir de tes yeux », la femme de ta jeunesse, ton fils, ton unique, l'ami « que tu aimais comme ton âme », t'est enlevé par un coup soudain. Tes richesses ranimeront-elles leur argile ? y rappelleront-elles leur âme ? ou pourront-elles te garantir toi-même de maladies, d'infirmités, de souffrances ? Ces maux ne visitent-ils que le pauvre ? Ah ! le berger de ton troupeau, l'ouvrier qui laboure ton champ, en souffre moins que toi. Il est moins souvent visité de ces hôtes incommodes, et, s'ils viennent cependant, ils se laissent plus aisément chasser de l'humble chaumière que des palais dont les cimes sont dans les nuages. Et dans le temps où les infirmités te châtient, où la maladie te consume, que peuvent pour toi tes trésors ? Les païens eux-mêmes auraient pu répondre :

Ce que peut un tableau pour des yeux malades,

Ou les sons de la harpe pour des oreilles souffrantes.

Mais voici bien un autre tourment : il te faut mourir, il te faut descendre dans la poudre, retourner en la terre d'où tu as été pris et t'y confondre avec le vulgaire. Tu vas rendre ton corps à la terre d'où tu fus tiré et ton esprit à Dieu qui l'a donné. Et le temps marche, et les années s'écoulent d'un cours rapide, quoique silencieux. Peut-être es-tu près de la fin ; le midi de la vie est passé, les ombres du soir s'abaissent sur toi. Tu sens les sûres approches du dépérissement. Les sources de la vie s'épuisent avec rapidité. Que vont faire pour toi tes richesses ? T'adouciront-elles la mort, te feront-elles aimer cette heure solennelle ? Ah ! loin de là ! « O mort ! que tu es amère pour celui qui vit à l'aise dans ses possessions ! » et qu'il reçoit mal cette terrible sentence : « Cette nuit même ton âme te sera redemandée ! » Préviendront-elles ce coup fatal ou différeront-elles cette heure ? « Délivreront-elles votre âme en sorte qu'elle ne voie point la mort ? » Vous rendront-elles les années écoulées ? ajouteront-elles au temps qui vous est assigné, un mois, un jour, une heure, un moment ? Ou les biens dont vous aviez fait ici-bas votre portion vous suivront-ils au-delà de la fosse ? Non ; mais nu vous êtes entré dans le monde, et nu vous en sortirez.

Et, comme dit encore le poète païen :

Terres, maisons, tendre épouse, il faut tout laisser.

Et d'entre tous les arbres que tu cultives,

N'être accompagné que des tristes cyprès.

Oh ! oui, si ce n'était qu'on ne remarque pas ces vérités parce qu'elles sont trop claires, trop claires pour être contestées, nul homme appelé à mourir ne pourrait attendre de secours de l'instabilité des richesses. N'en attendez pas non plus le bonheur. Car ici encore elles se montrent trompeuses quand on en fait l'épreuve. C'est ce que tout homme raisonnable peut déduire de ce qui précède. Car si l'or ou les avantages qui en découlent ne peuvent nous empêcher d'être misérables, il est bien évident qu'ils ne peuvent nous rendre heureux. Quel bonheur peuvent-ils apporter à celui qui, malgré tout, est obligé de s'écrier :

La tristesse toujours vient hanter mes parois,

Et sous mes toits dorés voltigent les soucis.

De fait, l'expérience parle ici d'une manière si victorieuse, qu'elle rend tous les autres arguments inutiles. Qu'il nous suffise d'en appeler aux faits. Les riches et les grands sont-ils les seuls heureux, et leur mesure de bonheur est-elle en proportion de la mesure de leurs richesses ? Ont-ils même quelque bonheur ? j'allais dire ne sont-ils pas de tous les hommes les plus misérables ? Riches, dites une fois la vérité telle qu'elle est dans votre cœur, dites tous ensemble :

Toujours, du sein de l'abondance,

Un vide cruel dans nos cœurs

Empoisonne la jouissance.

Oui, et cet état durera jusqu'à ce que vos jours d'ennuyeuse vanité soient allés se perdre dans la nuit de la mort !

Il n'y a donc pas, sous le soleil, de plus grande folie que de s'attendre aux richesses pour être heureux. N'en êtes-vous pas convaincu ? Est-il possible que vous espériez encore trouver le bonheur dans l'argent ou dans ce qu'il procure ? Quoi ! de l'argent ou de l'or pourraient te rendre heureux ? Manger et boire, avoir des chevaux, des serviteurs, un appareil brillant, des distractions et des plaisirs (comme on les appelle), cela pourrait te rendre heureux ? Autant vaudrait dire que cela peut te rendre immortel !

Toutes ces choses ne sont qu'apparence et que mort. Ne les estime point. Confie-toi en Dieu, et tu seras tranquille « à l'ombre du Tout-Puissant ». Sa fidélité, sa vérité sera ton bouclier et ton écu. Sa délivrance est proche au temps de la détresse, et son secours ne peut tromper. Si tous tes amis viennent à te manquer, tu t'écrieras : L'Eternel vit ! béni soit mon puissant Sauveur ! Il se souviendra de toi quand tu seras couché sur ton lit privé de tout secours humain. Alors, dans l'impuissance de tout moyen terrestre, il « changera tout ton lit », il soulagera tes douleurs ; dans les flammes mêmes, les consolations de Dieu te feront chanter de joie. Et, lors même que cette maison terrestre sera prête à crouler et à tomber en poussière, il t'enseignera à dire : « O mort ! où est ton aiguillon, ô sépulcre ! où est ta victoire ? » Grâce à Dieu, qui « me donne la victoire » par Jésus-Christ mon « Seigneur ! »

Oh ! attendez de Lui et bonheur et secours ! Toutes les sources du bonheur sent en Lui. : Attendez-vous à Celui, qui « nous donne toutes choses abondamment pour en jouir » ; qui, du trésor de ses libres miséricordes, nous les présente en quelque sorte de sa propre main, afin que, les recevant comme ses dons et comme un gage de son amour nous puissions en jouir. C'est son amour qui donne de la saveur à tout, qui met partout la vie et la douceur, et, réciproquement, tout nous élève à notre Créateur, et la terre entière est pour nous l'échelle des cieux. Il verse les « joies qui se trouvent à sa droite » dans tout ce qu'il donne à ses enfants, qui jouissent en tout et par dessus tout de la communion du Père en son Fils Jésus-Christ.

3° Ne cherche pas à devenir plus riche. « N'amasse point » pour toi-même des trésors sur la terre. C'est un commandement simple et positif, et tout aussi clair que « tu ne commettras point d'adultère ». Comment un homme riche pourrait-il donc s'enrichir encore sans renier le Seigneur qui l'a racheté ? Et même comment celui qui a le nécessaire de la vie pourrait-il sans péché chercher encore plus ? « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre », dit le Seigneur. Si, nonobstant cela, vous voulez toujours amasser des biens « que les vers et la rouille gâtent et que les larrons percent et dérobent » ; si vous voulez « joindre maison à maison, et approcher un champ de l'autre », pourquoi vous donnez-vous le nom de chrétien ? Vous n'obéissez pas à Jésus-Christ, vous n'avez pas l'intention de lui obéir ; pourquoi donc vous réclamer de son nom ? « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur », dit-il lui-même, « pendant que vous ne faites pas ce que je dis ? »

Mais que faut-il faire de nos biens, demandez-vous, puisque nous en avons plus que nous ne saurions employer ? Faut-il donc les jeter ? Je réponds : Si vous les jetiez dans la mer, ou si vous les livriez aux flammes, cela vaudrait mieux que l'usage que vous en faites maintenant. Vous ne sauriez trouver une pire manière de les perdre que de les amasser pour votre postérité ou de les dépenser pour vous-mêmes dans le luxe et la folie. De toutes les manières de jeter l'argent à la rue, ces deux-là sont les plus mauvaises, les plus contraires à l'Évangile de Christ et les plus fatales à votre propre âme.

Quant à la dernière, écoutez ces excellentes réflexions d'un auteur :

« Si nous dissipons notre argent, non seulement nous sommes coupables de dissiper un talent que Dieu nous a confié, mais nous nous faisons encore tort à nous mêmes, nous employons ce talent précieux contre nous-mêmes comme un puissant moyen de corruption ; car le mal dépenser, c'est le dépenser au service de quelque mauvaise disposition et pour la satisfaction de désirs vains et déraisonnables auxquels, comme chrétiens, nous sommes tenus de renoncer ».

« Comme l'esprit et les talents qui, lorsqu'on en fait un vain usage, exposent ceux qui en sont doués à plus de folies, il en est de même de l'argent : non seulement on peut le dissiper vainement, mais, s'il n'est pas employé conformément à la raison et à la religion, il rend les gens plus insensés et plus extravagants dans leur conduite qu'ils n'eussent été s'ils n'en avaient eu. Si donc vous n'employez pas votre argent pour faire du bien à autrui, vous l'employez nécessairement pour vous faire du tort à vous-même. Vous faites comme celui qui refuserait à son ami malade le cordial qu'il ne peut prendre lui-même sans se rendre malade à son tour. Car telle est la condition du superflu, si vous le donnez à ceux qui ont besoin, c'est un cordial : si vous l'employez, sans besoin, pour vous-même, il ne fait que mettre la fièvre et la discorde dans votre âme ».

« Employer les richesses sans utilité réelle et sans vrai besoin, c'est les employer à, notre grand dommage, en provoquant de vains désirs, en nourrissant nos mauvais penchants, en flattant nos passions et nous encourageant dans une folle disposition d'âme. Car le luxe dans le manger et dans le boire, le luxe des habits et des maisons, le faste des équipages, les gais divertissements et les plaisirs, tout cela met naturellement le désordre dans notre cœur. Tout cela nourrit la folie et la faiblesse de notre nature et ne fait qu'entretenir et favoriser ce qui ne devrait pas l'être. Tout cela contrarie cette sobriété, cette piété de cœur qui goûte les choses divines. Ce sont autant de fardeaux qui pèsent sur notre âme et qui nous rendent moins désireux et moins capables d'élever nos pensées vers les choses d'en haut ».

« Dépenser ainsi l'argent, ce n'est donc pas seulement le perdre, mais c'est le dépenser dans un coupable but et pour de mauvais effets, pour mettre le désordre et la corruption dans nos cœurs, pour nous rendre incapables de suivre les doctrines sublimes de l'Évangile. Ce n'est rien moins que si nous le refusions aux pauvres pour en acheter du poison pour nous-mêmes ».

Ceux qui amassent sans besoin réel ne sont pas moins coupables :

« Si un homme avait en son pouvoir des mains, des yeux, des pieds à distribuer à ceux qui en manquent, et s'il les renfermait dans un coffre au lieu de les donner à ses frères aveugles ou estropiés, ne l'appellerions-nous pas méchant et cruel ? S'il s'amusait à en faire provision au lieu de s'acquérir par ses bienfaits un titre à d'éternelles récompenses, ne le tiendrions-nous pas pour un insensé ? »

« Or, l'argent est en réalité comme des mains, des pieds et des yeux. Si nous l'enfermons dans des coffres, pendant que les pauvres et les malheureux en manquent pour vivre, nous ne sommes guère moins cruels que celui qui lui amasserait des mains et des yeux plutôt que de les distribuer à ceux qui en manquent. Si vous aimez mieux l'amasser que d'acquiescer par grâce des titres à une récompense éternelle en le distribuant à propos, vous tombez dans la culpabilité et la folie de celui qui renfermerait des pieds, des mains et des yeux plutôt que de se faire bénir à jamais en les donnant à qui en a besoin ».

N'est-ce pas aussi pour cela que les riches entreront si difficilement dans le royaume des cieux ? Ils sont pour la plupart sous la malédiction, sous une malédiction particulière de Dieu, en tant que, par la direction générale de leur vie, non contents de « piller Dieu », de dissiper et de prodiguer continuellement les biens de leur Seigneur, et de corrompre ainsi leur âme, ils volent encore les pauvres, les affamés, les misérables ; ils font tort à la veuve et à l'orphelin, et se rendent responsables de tous les besoins, de toutes les afflictions et les détresses qu'ils ne soulagent point quand ils pourraient le faire. Que dis-je ? Le sang de tous ceux qui périssent faute de ces biens, qu'ils amassent ou qu'ils prodiguent follement, ne crie-t-il pas de la terre contre eux ? Oh ! quel terrible compte n'auront-ils pas à rendre à Celui qui est « prêt à juger les vivants et les morts ! »

4° Apprenez en quatrième lieu la vraie manière d'employer votre superflu, par ces paroles du Seigneur qui font le pendant de celles qui précèdent : « Amassez-vous des trésors dans les cieux, où les vers ni la rouille ne gâtent rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent ». Place tes économies en un lieu plus sûr que tu ne peux trouver sur la terre. Mets tes fonds à la banque des cieux, et Dieu te les rendra au dernier jour. « Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Eternel, et il lui rendra son bienfait » ; ce qu'il dépense ainsi lui sera remboursé. « Porte-le-moi en compte », lui dit-il, « pour ne pas dire que tu te dois toi-même à moi ! »

Donne au pauvre, avec un oeil simple et un cœur droit ; puis écris : « Pour tant donné à Dieu ». Car « en tant que vous l'avez fait au plus petit de mes frères », nous dit-il, « vous me l'avez fait à moi-même ».

Tel est donc le devoir d'un économe sage et fidèle ; non de vendre ses maisons, ses terres, ou d'aliéner ses capitaux, quelle qu'en soit la valeur, à moins que des circonstances particulières ne l'exigent ; non de chercher à les accroître, pas plus que de les dissiper dans la vanité ; — mais de les consacrer sans réserve aux usages sages et raisonnables pour lesquels son Maître les a placés entre ses mains. Le sage économe, après avoir pourvu les siens de ce qui est nécessaire pour la vie et la piété, se fait « des amis » avec tout ce qui lui reste chaque année, « de ce Mammon d'injustice », — « afin que quand il viendra à manquer, ils le reçoivent dans les tabernacles éternels » ; — afin que, dans la ruine de son tabernacle terrestre, ceux qui furent portés avant lui « dans le sein d'Abraham », après avoir mangé son pain et porté la laine de ses troupeaux, et loué Dieu pour ses consolations, viennent le saluer à son entrée dans le Paradis et dans la maison éternelle de Dieu dans les cieux ».

Nous vous exhortons donc, en l'autorité de notre Seigneur et Maître, vous tous qui êtes « riches en ce monde », « à faire du bien », au point que votre vie soit une suite de bonnes œuvres. « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux » ; car « il agit » ainsi « continuellement ». Soyez miséricordieux : En quelle mesure ? Dans la mesure de votre pouvoir et selon toute la capacité que Dieu vous donne. Que ce soit là votre seule limite dans les bonnes œuvres au lieu des maximes précaires et des vaines coutumes du monde. Nous vous exhortons à

être « riches en bonnes œuvres ». Vous avez abondamment : donnez abondamment. Et, comme vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement, en sorte que vous n'amassiez des trésors que dans les cieux. Soyez « prompts à donner » à chacun selon ses besoins. « Répandez, donnez aux pauvres » ; distribuez votre pain aux affamés. Revêtez ceux qui sont nus, recueillez l'étranger, portez ou envoyez des secours aux prisonniers, guérissez les malades, non par des miracles, mais par la bénédiction dont Dieu bénira vos soins empressés. Que la bénédiction de Celui qui allait périr de besoin vienne sur toi ! Défends l'opprimé, plaide la cause de l'orphelin et fais que le cœur de la veuve chante de joie.

Nous vous exhortons au nom de notre Seigneur Jésus-Christ à être « prompts à donner » et à faire volontiers « part de vos biens » ; étant dans le même esprit. (malgré la différence de position extérieure) que ces croyants des premiers jours qui « persévéraient dans la communion », dans cette fraternité sainte et bénie, où « nul ne disait que rien lui appartînt en propre, mais où toutes choses leur étaient communes ». Soyez un économe, un fidèle et sage économe de Dieu et des pauvres, ne différant de ceux-ci qu'en ce que vos propres nécessités sont d'abord prélevées sur cette portion des biens de Dieu qui reste entre vos mains et qu'en ce que vous avez le « bonheur de donner ». Acquérez vous ainsi, non pour le temps présent, mais pour le siècle à venir, « un trésor placé sur un bon fondement, afin d'obtenir la vie éternelle ». Il est vrai que le grand fondement de toutes les bénédictions de Dieu, soit temporelles soit éternelles, c'est Jésus-Christ, notre Seigneur ; c'est sa justice, son sang, c'est ce qu'il a fait et souffert pour nous. Et, dans ce sens, nul ne peut poser d'autre fondement, non pas même un apôtre, pas même un ange du ciel. Mais, par ses mérites, tout ce que nous faisons en son nom est un fondement pour recevoir sa récompense, au jour où chacun recevra « sa propre récompense selon son propre travail ». Toi donc, travaille « non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle ». Fais donc, « tout ce que tu as maintenant moyen de faire, selon ton pouvoir ». Toi donc, saisis l'occasion avant qu'elle s'envole, assure, dans le temps, l'immense éternité ! « En persévérant à bien faire », « cherche l'honneur, la gloire et l'immortalité ». Dans la pratique constante et zélée de toutes sortes de bonnes œuvres, attends l'heure bienheureuse où le Seigneur dira : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous m'êtes venu voir. Venez, les bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde ! »

Sermon 29 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, NEUVIÈME DISCOURS

Matthieu 6,24-34

1748

« Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre ; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ».

« C'est pourquoi je vous dis : ne soyez point en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux de l'air ; car ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux ? Et qui est-ce d'entre vous qui, par son souci, puisse ajouter une coudée à sa taille ? »

« Et, pour ce qui est du vêtement, pourquoi en êtes-vous en souci ? Apprenez comment les lis des champs croissent ; ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, ne vous revêtira-t-il pas beaucoup plutôt ? ô gens de petite foi ! »

« Ne soyez donc point en souci, disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, ou de quoi serons-nous vêtus ? car ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses, et votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses-là. Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain ; car le lendemain prendra soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine ». (Mat 6 : 24-34)

Nous lisons dans le livre des rois que les nations que le roi d'Assyrie plaça dans les villes de la Samarie, après avoir transporté Israël en captivité, « révéraient l'Eternel et servaient en même temps leurs dieux ». Ces nations, « dit l'auteur inspiré », craignaient (ou révéraient) l'Eternel, « c'est-à-dire lui rendaient extérieurement une sorte de culte et en même temps elles servaient leurs images, et leurs enfants et les enfants de leurs enfants font jusqu'à ce jour comme leurs pères ont fait (2Ro 17 : 33-41).

Combien la plupart des chrétiens actuels se rapprochent, dans leur conduite, de ces tribus païennes ! Eux aussi révèrent le Seigneur ; par le culte extérieur qu'ils lui rendent, ils montrent qu'ils le craignent en quelque mesure ; mais eux aussi servent leurs propres dieux. Eux aussi ont, comme ces Assyriens, des gens qui leur enseignent « la manière de servir le dieu du pays », le dieu dont le pays porte le nom jusqu'à ce jour et qui y reçut jadis une plus véritable adoration ; toutefois ils ne le servent pas seul ; ils ne le craignent pas assez pour cela ; mais « chaque nation se fait ses » propres « dieux », chaque nation dans les villes qu'elle habite ». Ces nations « craignent le Seigneur » ; elles n'ont pas mis de côté les formes de son service, mais « elles servent leurs

images » d'argent et d'or, faites de main d'homme : l'argent, le plaisir, la gloire, – qui sont les dieux de ce monde, font plus que partager leurs hommages avec le Dieu d'Israël ; « et leurs enfants et les enfants de leurs enfants font jusqu'à ce jour comme leurs pères ont fait ».

Mais quoiqu'il soit dit, dans un sens peu rigoureux et selon le langage ordinaire des hommes, que ces pauvres païens « servaient l'Eternel », il nous faut bien remarquer que le Saint-Esprit ajoute immédiatement après, parlant selon la vraie nature des choses : « Ils ne craignent donc point l'Eternel et ne suivent point les lois et les commandements que le Seigneur commanda aux enfants d'Israël, avec lesquels il fit une alliance et auxquels il commanda en disant : Vous ne craignez point d'autres dieux et ne vous prosternerez point devant eux, mais vous craignez l'Eternel et il vous délivrera de la main de vos ennemis ».

Tel est aussi le jugement que l'Esprit qui ne peut mentir (et même quiconque a les yeux ouverts pour discerner les choses de Dieu), porte sur ces pauvres chrétiens de nom. A parler selon la vérité et la nature réelle des choses, « ils ne craignent ni ne servent l'Eternel ». Car ils ne font ni selon l'alliance que le Seigneur a faite avec eux, ni d'après la loi et le commandement qu'il leur a donné, en disant : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul ». Ils servent jusqu'à ce jour d'autres dieux et – « nul ne peut servir deux maîtres ».

Que ce désir de servir deux maîtres, qui que ce soit qui le forme, est insensé ! N'est-il pas aisé de prévoir la conséquence inévitable d'une telle tentative ? « Ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre ». Ces deux sentences, quoique présentées séparément, sont intimement liées, quant au sens, et l'une est la conséquence de l'autre. Naturellement il s'attachera à celui qu'il aime, en sorte qu'il lui rendra un service volontaire, fidèle et actif ; tandis que, pour le maître qu'il hait, il le méprisera au moins assez pour n'avoir que peu d'égards pour ses commandements et pour n'y prêter obéissance, si obéissance il y a, qu'imparfaitement et avec négligence.

Ainsi donc, quoi qu'en pensent les sages de ce monde, « vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ».

Mammon était le nom d'une divinité païenne qu'on supposait présider aux richesses. Il est pris ici pour les richesses elles-mêmes, pour l'argent et l'or, et, par une figure ordinaire de langage, pour tout ce qu'on peut se procurer à prix d'argent, – le bien-être, l'honneur et les plaisirs sensuels.

Mais que faut-il entendre ici par le service de Dieu et par le service de Mammon ?

Nous ne pouvons servir Dieu si nous ne croyons en lui. La foi est la vraie base de son service. Croire en Dieu comme « réconciliant le monde avec lui-même par Jésus-Christ », croire en lui comme en un Dieu qui aime et qui pardonne, c'est par là qu'il faut commencer pour le servir.

Croire ainsi en Dieu, – c'est nous confier en lui comme en notre force sans laquelle nous ne pouvons rien, et qui nous revêt incessamment de cette vertu d'en haut qui est indispensable pour lui plaire ; comme en notre soutien, notre seul soutien qui, dans le temps de détresse, nous environne de chants de délivrance ; comme en notre bouclier, notre défenseur qui élève notre tête par-dessus nos ennemis qui campent autour de nous.

Croire ainsi en Dieu, – c'est nous confier en lui comme en notre vie, comme au Père des esprits, l'unique repos de nos âmes, le seul bien qui réponde à la grandeur de nos facultés et qui puisse suffire à remplir les désirs qu'il a lui-même mis au dedans de nous.

Croire ainsi en Dieu, – c'est nous confier en lui comme en notre fin, regarder à lui en toutes choses ;

n'user des choses que par rapport à lui et comme moyen de le connaître et de le posséder ; c'est voir dans toutes nos allées et nos venues Celui qui est invisible nous regardant avec bienveillance, enfin c'est lui rapporter toutes choses en Jésus-Christ.

Croire ainsi en Dieu est la première partie du service de Dieu. La seconde, c'est de l'aimer.

Aimer Dieu, suivant la définition des Ecritures et comme Dieu lui-même le requiert de nous et s'engage par cela même à opérer en nous dans ce but, c'est l'aimer comme le seul Dieu, c'est-à-dire « de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée et de toutes nos forces ». C'est désirer Dieu pour lui-même et ne rien désirer qu'à cause de lui ; c'est se réjouir en Dieu, mettre en lui ses délices, non seulement chercher mais trouver son bonheur en lui, l'aimer comme le premier « entre dix mille », nous reposer en lui comme en notre tout ; – en un mot, c'est avoir de lui cette possession qui rend continuellement heureux.

Servir Dieu, c'est encore lui ressembler, l'imiter.

« La meilleure adoration de Dieu », disait un ancien père, « c'est d'imiter celui que tu adores ».

L'imitation dont je parle est celle de notre esprit et de nos pensées, car c'est là que commence la manière chrétienne d'imiter Dieu. « Dieu est esprit », et il faut que ceux qui l'imitent lui ressemblent « en esprit et en vérité ».

Or, « Dieu est amour » ; c'est pourquoi ceux qui lui ressemblent en esprit sont « transformés dans cette même image ». Ils sont « miséricordieux, comme il est miséricordieux ». Leur âme est tout amour. Ils sont doux, bienveillants, compatissants et tendres ; et cela non seulement pour ceux qui sont bons et doux, mais pour ceux-mêmes dont l'humeur est difficile et acariâtre. Comme lui ils sont « bons pour tous », et leurs « compassions s'étendent à toutes ses œuvres ».

Servir Dieu, c'est enfin lui obéir, c'est le glorifier dans nos corps comme dans nos esprits, garder au dehors comme au dedans ses ordonnances, faire avec zèle tout ce qu'il commande, éviter avec soin tout ce qu'il interdit, accomplir les actes ordinaires de la vie d'un oeil simple et d'un cœur pur, et les offrir par un amour saint et fervent, comme des sacrifices à Dieu par Jésus-Christ.

Considérons maintenant, d'autre part, ce qu'il faut entendre par servir Mammon.

Servir Mammon, c'est, d'abord, nous confier aux richesses et en tout ce qu'elles procurent comme en notre force, comme au moyen d'accomplir tout ce qui nous plaît ; – comme en notre secours, par lequel nous comptons être consolés ou délivrés dans les jours de détresse.

Servir Mammon, c'est nous confier au monde pour notre bonheur ; c'est croire que lorsque « les biens abondent à quelqu'un, il a la vie », le bonheur de la vie « par ses biens » ; c'est attendre notre repos des objets visibles, notre contentement de l'abondance extérieure, c'est attendre des choses du monde cette sorte de satisfaction qu'on ne saurait trouver hors de Dieu.

Et dès lors servir Mammon, c'est nécessairement faire du monde notre fin, le dernier but tout au moins d'un grand nombre de nos entreprises, d'un grand nombre de nos actions et de nos desseins, dans lesquels nous viserons uniquement à accroître notre fortune, à obtenir les plaisirs ou les louanges, à nous procurer plus de biens temporels sans avoir égard aux choses éternelles.

Servir Mammon, c'est, en deuxième lieu, aimer le monde ; c'est désirer le monde pour lui-même, c'est placer notre joie dans les choses du monde et y mettre notre cœur, c'est y chercher, bien vainement sans doute, notre bonheur, c'est nous appuyer de toute la puissance de notre âme sur ce roseau brisé, quoiqu'une expérience journalière nous montre qu'il ne peut servir d'appui, mais qu'il ne fait que nous « percer la main ».

Servir Mammon, c'est, en troisième lieu, ressembler au monde, s'y rendre conforme, c'est avoir non seulement des desseins, mais des désirs, des sentiments, des affections d'accord avec ceux du monde, c'est être terrestres, sensuels, enchaînés aux choses de la terre, c'est être attachés à notre volonté propre, amateurs passionnés de nous-mêmes, c'est avoir une haute opinion de nos qualités, c'est nous complaire dans les louanges des hommes, c'est craindre, éviter, détester ses reproches, c'est être impatients de la répréhension, irritables et prompts à rendre le mal pour le mal.

Servir Mammon, c'est, enfin, obéir au monde, en suivant, au dehors, ses maximes et ses coutumes, c'est faire comme les autres, marcher dans la route commune, dans le sentier large, facile et battu, c'est être à la mode et suivre la multitude, c'est faire, en un mot, la volonté de la chair et de nos pensées, caresser nos appétits et nos penchants, sacrifier à nous-mêmes et ne chercher dans l'ensemble de nos actions et de nos paroles que notre plaisir et notre propre satisfaction. N'est-il donc pas évident par-dessus toute évidence qu'un tel service ne peut être rendu à la fois à Dieu et à Mammon ?

Qui ne voit qu'on ne peut commodément les servir tous deux ? Que flotter entre Dieu et le monde est le plus sûr moyen d'être désappointé des deux parts et de n'avoir de repos d'aucun côté ? Quelle condition que celle d'un homme qui, craignant Dieu sans l'aimer, le servant mais non de tout son cœur, ne recueille que les peines et non les plaisirs de la religion ? Il a tout juste assez de religion pour être misérable, mais pas assez pour être heureux ; la religion ne lui permet pas de jouir du monde, et le monde ne lui permet pas de jouir de Dieu. En sorte que, pour se tenir entre deux, il les perd tous deux et n'a la paix ni avec Dieu ni avec le monde.

Qui ne voit qu'on ne peut de manière à être conséquent avec soi-même les servir tous deux ? Quelle plus éclatante contradiction peut-on concevoir que celle qui paraît continuellement dans la conduite d'un homme qui s'efforce de servir à la fois Dieu et Mammon ? C'est un pécheur qui « va par deux chemins », un pas en avant, un pas en arrière. Sans cesse il bâtit d'une main et démolit de l'autre ; il aime le péché, et cependant il le hait ; toujours cherchant Dieu et toujours fuyant loin de Lui. Il veut et ne veut pas. Il n'est pas le même homme pendant un jour, que dis-je, pendant une heure entière. C'est un mélange bizarre de contrastes, un amas de contradictions fondues en une seule. Oh ! soyez, de manière ou d'autre, d'accord avec vous-même ! Prenez à droite ou à gauche. Si Mammon est Dieu, servez-le ! Si l'Éternel est Dieu, servez-le ! Mais n'allez pas croire que vous servez l'un ou l'autre, à moins que vous ne le fassiez de tout votre cœur.

Quel homme raisonnable et réfléchi ne voit qu'il est impossible de les servir tous deux, attendu qu'il y a entre eux l'opposition la plus absolue, l'inimitié la plus irréconciliable. L'opposition qui existe ici-bas entre les choses les plus contraires, entre le feu et l'eau, entre les ténèbres et la lumière, s'évanouit entièrement devant celle qui existe entre Dieu et Mammon, en sorte que vous ne pouvez servir l'un, en quoi que ce soit, sans renier l'autre. Vous croyez en Dieu par Jésus-Christ, vous l'embrassez comme votre force, votre secours, votre bouclier, votre « très grande récompense », — comme votre vie, votre tout dans tout et par-dessus tout ? Mais alors vous ne vous confiez point aux richesses. Vous ne sauriez absolument le faire aussi longtemps que vous avez cette foi en Dieu. Vous vous confiez aux richesses ? Alors vous avez renié la foi, et vous ne vous confiez pas au Dieu vivant. Aimez-vous Dieu, avez-vous cherché et trouvé votre bonheur en lui ? Alors vous ne pouvez aimer le monde ni les choses du monde. Vous êtes crucifié au monde et le monde vous est crucifié. Aimez-vous le monde ? Vos affections appartiennent-elles aux choses d'ici-bas ? Y cherchez-vous votre bonheur ? Alors il est impossible que vous aimiez Dieu ; alors « l'amour du Père n'est point en vous ». Ressemblez-vous à Dieu ? Etes-vous miséricordieux comme votre Père est miséricordieux ? Etes-vous transformés par le renouvellement de votre esprit à l'image de celui qui vous a créés ? Alors vous ne pouvez « vous conformer au présent siècle ». Vous avez renoncé à ses affections et ses convoitises. Etes-vous conformes au monde ? Votre âme porte-t-elle encore « l'image du terrestre ? » Alors vous n'êtes pas renouvelé dans l'esprit de votre entendement ; vous ne portez pas « l'image du céleste ». Obéissez-vous à Dieu ? Etes-vous zélés pour sa volonté sur la terre comme les anges le sont dans le ciel ? Alors il est impossible que vous obéissiez à Mammon. Alors vous bravez le monde, vous foulez aux pieds ses coutumes et ses maximes, et vous ne voulez ni les suivre, ni vous laisser diriger par elles. Suivez-vous le monde ? Vivez-vous comme les autres hommes ? Plaisez-vous aux hommes ? Vous plaisez-vous à vous-mêmes ? Alors vous ne pouvez être serviteurs de Dieu ; vous servez le diable, votre maître et votre père.

C'est pourquoi « tu adoreras l'Éternel ton Dieu, et tu le serviras lui seul ». Tu renonceras à toute idée d'obéir à deux maîtres, de servir Dieu et Mammon. Tu ne te proposeras pas d'autre fin, d'autre aide, d'autre bonheur que Dieu. Tu ne chercheras « que lui dans le ciel et sur la terre », tu n'auras d'autre but que de le connaître, de l'aimer et de le posséder : Et, puisque c'est là votre seule affaire ici-bas, la seule vue, le seul dessein que vous puissiez raisonnablement avoir et poursuivre en toutes choses, pour cette raison « je vous dis », continue le Seigneur, « ne soyez point en souci de votre

vie de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus » ; – profonde et importante instruction qu'il nous importe de bien considérer et de bien comprendre.

Ce que le Seigneur commande, dans ce passage, ce n'est pas que nous soyons absolument sans souci, même pour les intérêts de la terre. L'étourderie et l'insouciance sont aussi loin que possible de la religion de Christ. Il ne nous commande pas non plus d'être lâches, paresseux et lents dans les affaires. Ce n'est pas moins contraire à l'esprit tout entier de sa religion. Le chrétien abhorre la paresse autant que l'ivrognerie, et fuit l'oisiveté autant que l'adultère. Il est une sorte de soins auxquels Dieu prend plaisir, et qui sont nécessaires pour remplir comme il faut les devoirs extérieurs auxquels la providence de Dieu nous appelle.

Dieu veut que chacun travaille pour manger son propre pain et qu'il pourvoie au besoin des siens, de ceux de sa propre maison. Il veut aussi « que nous ne devions rien à personne », recherchant « les choses qui sont honnêtes devant tous les hommes ». Mais cela ne peut se faire sans réflexion, sans quelque souci, souvent même sans de longues et sérieuses préoccupations et sans une grave sollicitude. Le Seigneur ne peut donc condamner ces pensées et ce souci indispensables. C'est, au contraire, une chose bonne et agréable à Dieu, notre Sauveur.

Il est bon et agréable à Dieu que nos pensées travaillent assez relativement à tout ce dont nous nous occupons pour bien comprendre et bien régler le plan de toute affaire avant de l'entreprendre. Il est bon aussi que, de temps en temps, nous considérions avec soin la marche qu'il faut y suivre, après avoir tout préparé d'avance pour y réussir de notre mieux. Ces « soucis de la tête », comme quelques-uns les appellent, ne sont nullement ce que le Seigneur a eu l'intention de condamner.

Ce qu'il condamne ici ce sont les « soucis du cœur » ; les soucis inquiets, les soucis qui rongent, tout souci propre à faire du tort soit au corps, soit à l'âme. Ce qu'il interdit, c'est ce genre de soucis qui, comme le montre l'expérience, troublent notre sang et épuisent nos esprits, qui devancent la misère qu'ils redoutent, et qui viennent nous « tourmenter avant le temps » ; ces soucis qui empoisonnent la bénédiction d'aujourd'hui par la crainte de ce qui peut arriver demain, et empêchent de jouir de l'abondance actuelle par l'appréhension d'une indigence future. De tels soucis ne sont pas seulement une maladie, une grave maladie de l'âme, mais encore une offense odieuse envers Dieu, un très grand péché, un outrage au sage Dispensateur de toutes choses ; car c'est dire que le souverain Juge ne juge pas justement et qu'il n'ordonne pas bien les choses d'ici-bas. C'est dire ou qu'il manque de sagesse, s'il ne sait pas ce dont nous avons besoin, ou de bonté, s'il refuse de procurer ces choses à l'un de ceux qui se confient en lui. Gardez-vous donc de cette sorte de soucis ; n'ayez de soucis inquiets pour aucune chose. Ne vous tourmentez pas dans vos pensées ; cette règle est claire et certaine : tout souci inquiet est mauvais. Faites, d'un oeil simple, tout ce qui est en votre pouvoir pour vous procurer les choses qui sont « honnêtes devant tous les hommes », puis remettez le tout en de meilleures mains, et attendez le succès de Dieu.

Dans ce sens « ne vous inquiétez pas même, pour votre vie, de ce que vous mangerez, de ce que vous boirez, ni, pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » Dieu, qui vous a fait le plus grand don, celui de la vie, ne vous en accordera-t-il pas un moindre, la nourriture nécessaire à cette vie ? S'il vous a donné le corps, comment doutez-vous qu'il ne vous donne de quoi le vêtir ? surtout si vous vous abandonnez à lui et le servez de tout votre cœur. « Considérez », regardez devant vous « les oiseaux de l'air : ils ne sèment ni ne moissonnent, et n'amassent rien dans des greniers », et

cependant ils ne manquent de rien, mais « votre Père céleste les nourrit ». N'êtes-vous pas plus excellents qu'eux ? « Vous, créatures capables de posséder Dieu, n'avez-vous pas plus de valeur à ses yeux, et votre rang n'est-il pas plus élevé dans l'échelle des êtres ? « Et lequel de vous, par son souci, pourrait ajouter une coudée à sa taille ? » Que gagneriez-vous à vous inquiéter ? Ce souci est donc de toute manière inutile et sans fruit.

« Et pourquoi vous mettez-vous en peine pour le vêtement ? » N'avez-vous pas tous les jours, sous les yeux, votre censure ? « Apprenez comment les lis des champs croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, ne vous revêtira-t-il pas beaucoup plutôt ? ô gens de petite foi », vous qu'il a faits pour vivre toujours, pour être à l'image de son éternité ! Vous êtes vraiment de petite foi, car autrement vous ne pourriez douter de son amour et de sa sollicitude, non, pas même pour un moment.

« Ne soyez donc point en souci disant : Que mangerons-nous » si nous n'amassons des trésors sur la terre ? Que boirons-nous » si nous servons Dieu de toutes nos forces, si, d'un cœur simple, nous regardons à lui seul ? « De quoi serons-nous vêtus » si nous ne nous confions pas au monde, si nous heurtons ceux de qui nous pourrions tirer profit ? « Car ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses », les païens qui ne connaissent point Dieu. Mais vous n'ignorez pas que « votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses-là ». Et il vous indique une marche infaillible pour en être toujours pourvus : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus ».

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu : » Avant toute autre pensée, tout autre souci, ayez le désir ardent que Dieu règne dans vos cœurs, lui le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a donné son Fils unique pour vous, qu'il se manifeste en vous, qu'il y habite et y gouverne ; « qu'il renverse les forteresses et tout ce qui s'élève contre sa connaissance et soumette toutes vos pensées captives à l'obéissance de Christ » ; que Dieu seul ait domination sur vous ; que seul il soit votre attente, votre joie, votre amour ; en sorte que tout ce qui est en vous répète continuellement : « Le Seigneur Dieu tout-puissant règne ! »

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice ». La justice habite là où Dieu règne ainsi dans le cœur ; et qu'est-ce que la justice, si ce n'est l'amour ? l'amour de Dieu et de tous les hommes, découlant de la foi en Jésus-Christ et produisant l'humilité d'esprit, la douceur, la débonnairété, la longanimité, la patience, le renoncement au monde, et toute bonne disposition envers Dieu et envers les hommes ; d'où naissent à leur tour, toutes les actions saintes, aimables et dignes de louange, toute œuvre de foi, tout travail de charité agréable à Dieu et utile au prochain.

« Sa justice ». - Tout cela demeure sa justice ; c'est le don libre de sa grâce envers nous, en Jésus-Christ le Juste, par qui seul elle nous est acquise ; et c'est son œuvre ; lui seul l'opère en nous par l'effusion du Saint-Esprit.

Ceci peut jeter du jour sur d'autres passages que nous n'avons peut-être pas clairement compris. Saint Paul, dans son Épître aux Romains, dit, en parlant des Juifs incrédules : « Ne connaissant pas la justice de Dieu, et voulant établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu ». Je pense donc que par ces mots : « Ne connaissant pas la justice de Dieu », il ne faut pas entendre seulement qu'ils ignoraient la justice de Christ imputée à tout croyant, par laquelle ses péchés sont effacés, en sorte qu'il retrouve la faveur de Dieu, mais aussi et plus immédiatement encore, qu'ils ignoraient cette justice intérieure, cette sainteté de cœur qui mérite parfaitement d'être appelée « justice de Dieu », puisqu'elle est, à la fois, son don gratuit en Jésus et son œuvre par le Saint-Esprit. C'est parce qu'ils ignoraient cette justice qu'ils cherchaient à établir « leur propre justice ». Ils s'efforçaient d'établir cette justice extérieure ; qui méritait bien d'être appelée la leur, car elle n'était, ni produite par l'Esprit de Dieu, ni avouée et reconnue de lui. Ils pouvaient l'opérer eux-mêmes par leurs forces naturelles ; et quoique ce ne fût qu'une abomination devant Dieu et une puanteur à ses narines, cependant comme ils s'y confiaient, ils ne voulaient point se soumettre à la justice de Dieu, et même ils s'endurcissaient contre la foi par laquelle seule on peut l'atteindre. « Car Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant ». Christ, lorsqu'il s'écria : « Tout est accompli », mit fin à la loi, à la loi des cérémonies et des rites extérieurs, afin de nous procurer une justice plus excellente par son sacrifice, savoir le don de la ressemblance de Dieu gravée au plus profond de l'âme de tout croyant.

Je trouve un sens analogue dans ces paroles de Paul aux Philippiens : « Je ne regarde toutes choses que comme de l'ordure, pourvu que je gagne Christ et que je sois trouvé en lui, ayant non la justice qui me venait de la loi, mais celle qui vient de la foi en Christ, la justice qui est de Dieu par la foi ». « N'ayant pas la justice qui me venait de la loi », une justice purement du dehors, la religion que j'avais autrefois quand je fondais mon espérance sur ce que, « à l'égard de la justice de la loi, j'étais sans reproche », mais « la justice qui vient de la foi en Christ, la justice qui est de Dieu par la foi », ce renouvellement complet de l'âme, qui est l'œuvre de Dieu et non des hommes ; qui est « par la foi », par la foi en Christ par laquelle seule nous obtenons la rémission des péchés et un héritage parmi ceux qui sont sanctifiés.

« Cherchez premièrement » ce « royaume de Dieu » qui s'établit dans le cœur, cette justice qui est le don et l'œuvre de Dieu et le renouvellement de l'image de Dieu dans vos âmes ; et « tout le reste », c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire pour le corps, dans la mesure la plus convenable pour l'avancement de son règne, « tout le reste vous sera donné par-dessus ». Dieu vous le donnera par-dessus le marché. En cherchant la paix et l'amour de Dieu, vous ne trouverez pas seulement ce premier objet de vos désirs – « le royaume qui ne peut être ébranlé » – mais encore vous trouverez ce que vous ne cherchez point, et que du moins vous ne cherchez nullement pour soi ; – vous trouverez sur votre chemin les biens extérieurs en tant qu'il vous convient d'en avoir ; c'est un soin que Dieu prend à sa charge ; jetez donc sur lui le fardeau de vos soucis. Il sait vos besoins et il ne manquera pas de suppléer à ce qui vous manque.

« Ne soyez donc point en souci pour le lendemain ». Non seulement ne vous mettez point en souci d'amasser des trésors sur la terre, d'asseoir votre position dans le monde, – mais, même pour ce qui est absolument nécessaire, n'ayez pas de souci inquiet. Ne vous tourmentez pas maintenant de ce que vous aurez à faire dans une éventualité encore éloignée. Peut-être ne viendra-t-elle jamais ou ne viendra-t-elle pas pour vous dont la nacelle aura déjà abordé dans l'éternité. Toutes ces vues éloignées doivent être étrangères à des créatures d'un jour. Et qu'avez-vous à faire proprement avec le lendemain ! pourquoi vous tourmenter sans nécessité ? Dieu prend soin pour aujourd'hui de soutenir la vie qu'il vous a donnée. Cela suffit. Mettez-vous entre ses mains. Un autre jour, si vous vivez, il prendra encore soin de vous.

Surtout que le souci de l'avenir ne vous soit pas un prétexte pour négliger le devoir présent. C'est la manière la plus funeste de prendre souci du lendemain. Et que ce travers est commun ! Que de gens, lorsque nous les exhortons à conserver une conscience pure, à s'abstenir de ce qu'ils savent être mal, ne se font aucun scrupule de répliquer : « Et que ferons-nous pour vivre ? Ne faut-il pas vivre, nous et notre famille ? » Ils croient cette raison suffisante pour persévérer volontairement dans le péché. Ils voudraient, disent-ils, sincèrement peut-être, ils voudraient servir Dieu aujourd'hui ; mais ils perdraient aussitôt leur pain. Ils voudraient se préparer pour l'éternité ; mais ils craignent de manquer du nécessaire. C'est ainsi qu'ils servent le diable pour un morceau de pain ; ils courent en enfer par crainte du besoin ; ils perdent leurs pauvres âmes de crainte de manquer, un jour ou l'autre, de ce qui est nécessaire pour le corps.

Empiétant ainsi sur l'action de Dieu et sur les soins qu'il s'est réservés, il n'est pas étonnant qu'ils soient souvent désappointés dans les choses mêmes qu'ils recherchent et que jetant les biens du ciel pour s'assurer ceux de la terre, ils perdent les uns sans gagner les autres. Le Dieu jaloux permet souvent cela dans sa providence ; et ceux qui ne veulent pas « rejeter leurs soucis sur l'Eternel », perdent souvent cela même qu'ils ont choisi pour leur portion. Une malédiction visible repose ; sur toutes leurs entreprises, et ils échouent en tout et partout, en sorte qu'après avoir abandonné Dieu pour le monde, ils perdent ce qu'ils cherchent aussi bien que ce qu'ils ne cherchent point, et se trouvent privés du royaume de Dieu et de sa justice sans que les autres choses leur soient données en compensation.

Mais il est une autre manière de « se mettre en souci pour le lendemain » qui se rapporte aux choses spirituelles et qui n'est pas moins condamnée par ce texte. L'inquiétude pour un avenir plus ou moins éloigné peut nous faire négliger les devoirs que nous avons sous la main. Oh ! qu'il est facile, à moins de veiller et de prier sans cesse, de se laisser entraîner insensiblement dans cet écart, et de rêver pour ainsi dire, les yeux ouverts, formant des projets pour un avenir lointain et se repaissant des peintures séduisantes de l'imagination. Que de bien ne ferai-je pas quand je serai dans tel lieu, dans telle position ! Comme j'abonderai en bonnes œuvres quand je serai bien dans mes affaires ! Avec quel zèle je servirai Dieu quand je n'aurai plus tel ou tel obstacle sur mon chemin !

Vous êtes peut-être dans un pénible état d'âme ; Dieu semble vous cacher sa face, vous voyez peu sa lumière ; vous avez peu le sentiment de son amour. Dans cette position qu'il est naturel de penser : « Oh ! combien je louerai Dieu quand il aura fait lever de nouveau sur moi la clarté de sa face ! Comme j'exhorterai les âmes à le bénir quand son amour sera de nouveau répandu dans mon cœur ! Je rendrai partout témoignage à Dieu ; je n'aurai point honte de l'Evangile de Christ ; je rachèterai le temps, je ferai valoir tous les talents qu'il m'a donnés ! » Ne crois rien de tout cela. Tu ne le feras point alors, si tu ne le fais dès aujourd'hui. « Celui qui est fidèle dans les petites choses », quelle qu'en soit la nature, qu'il s'agisse de la terre ou du ciel, « sera aussi fidèle dans les grandes ». Si tu caches maintenant dans la terre ce seul talent que tu possèdes, tu en cacheras alors cinq s'ils te sont donnés : mais il n'y a pas apparence que tu les obtiennes ». Car « à celui qui a », c'est-à-dire qui emploie ce qu'il a, on donnera davantage ; mais « à celui qui n'a pas », c'est-à-dire qui n'emploie pas la grâce petite ou grande qu'il a déjà reçue, « on lui ôtera même ce qu'il a ».

Ne vous préoccupez pas non plus des tentations du lendemain. Ce piège aussi est dangereux. Ne dites pas : « Que ferai-je en face de cette tentation et comment y résisterai-je ? Je me sens incapable de la surmonter. Je ne saurais vaincre cet ennemi ».

Il est vrai, vous n'avez pas maintenant la force dont vous n'avez pas besoin maintenant. Vous ne sauriez vaincre à cette heure tel ennemi, mais à cette heure il ne vous attaque point. Avec la force que vous avez, vous ne sauriez résister aux tentations que vous n'avez point. Mais quand viendra la tentation, alors viendra la grâce. Dans une plus grande épreuve vous recevrez plus de force. Lorsque les souffrances abonderont, les consolations de Dieu abonderont dans la même proportion, en sorte que dans toute situation, vous puissiez dire : « Sa grâce me suffit ». Chaque jour vous pourrez dire : Il ne permet point aujourd'hui que je sois tenté au-dessus de mes forces. « Dans toute tentation, il vous donnera une issue ». « Ta force durera autant que tes jours ».

Que « le lendemain donc ait soin de ce qui le regarde », c'est-à-dire, attends d'être au lendemain pour t'en occuper. Vis jour par jour. Que ton grand souci soit de mettre à profit l'heure présente. Elle t'appartient, et c'est tout ce qui t'appartient. Le passé n'est plus rien et c'est comme s'il n'avait jamais été. L'avenir n'est rien encore ; il n'est point encore à toi, peut-être ne sera-t-il jamais à toi. Tu ne peux y compter ; car tu ne sais ce qu'amènera le jour de demain. Occupe-toi donc d'aujourd'hui ; ne perds pas une heure ; emploie le moment présent, car c'est là ta portion. Qui est-ce qui connaît ce qui a été avant lui ou ce qui sera après lui sous le soleil ? « Les générations qui furent dès le commencement, où sont-elles ? Elles sont disparues, elles sont oubliées. Elles furent, elles vécurent leur jour ; puis elles tombèrent comme les feuilles d'un arbre qu'on secoue, et allèrent se confondre dans la commune poussière. Puis vinrent d'autres générations qui bientôt rejoignirent leurs pères pour « ne plus voir la lumière ». Maintenant tu es sur la terre à ton tour : « Jeune homme, réjouis-toi dans les jours de ta jeunesse ». Maintenant, maintenant embrasse Celui dont les années ne finissent point. Maintenant regarde d'un oeil simple à Celui « en qui il n'y a ni variation ni ombre de changement ». Maintenant donne-lui ton cœur, maintenant appuie-toi sur lui ; maintenant sois saint comme il est saint ! Maintenant saisis l'occasion bénie de faire sa volonté agréable et parfaite ! Maintenant endure avec joie « la perte de toutes choses, afin de gagner Christ ! » Souffre avec joie « aujourd'hui » pour son nom, mais ne t'inquiète pas des souffrances de demain : « A chaque jour suffit sa peine ». « Sa peine », oui, c'est ainsi qu'il faut appeler, dans la langue des hommes, l'opprobre et le besoin, la douleur et la maladie ; mais dans la langue de Dieu, ce n'est que bénédiction ». C'est un baume précieux préparé par sa sagesse, et diversement distribué parmi ses enfants, suivant les diverses maladies de leurs âmes. Il en donne « chaque jour » une dose suffisante pour ce jour, selon le besoin et la force du malade. Si donc tu anticipes sur la dose de demain, la joignant à ce qui t'est donné pour aujourd'hui, ce sera plus que tu ne peux porter, et c'est le moyen non de guérir, mais de détruire ton âme. Contente-toi donc aujourd'hui de ce qu'il te prescrit pour aujourd'hui. Aujourd'hui, fais et endure sa volonté ! Aujourd'hui livre ton corps ton âme, ton esprit à Dieu par Jésus-Christ, ne désirant rien, si ce n'est de le glorifier dans tout ce que tu es, dans tout ce que tu fais, dans tout ce que tu souffres ; ne cherchant rien si ce n'est la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils, par l'Esprit éternel ; ne te proposant rien, si ce n'est de l'aimer, de le servir, et de le posséder à cette heure et dans toute l'éternité !

Or, à Dieu le père qui m'a créé, qui a créé le monde, — à Dieu le Fils qui m'a racheté, qui a racheté tous les hommes, — à Dieu le Saint-Esprit qui me sanctifie et qui sanctifie tous les élus de Dieu, soit honneur, louange, majesté et puissance, aux siècles des siècles ! Amen !

Sermon 30 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, DIXIÈME DISCOURS

Matthieu 7,1-12

1750

Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés ; car on vous jugera du même jugement que vous aurez jugé, et on vous mesurera de la même mesure que vous aurez mesuré les autres. Et pourquoi regardes-tu une paille qui est dans l'oeil de ton frère, tandis que tu ne vois pas une poutre qui est dans ton oeil ? On comment dis-tu à ton frère : permets que j'ôte cette paille de ton oeil, toi qui as une poutre dans le tien ? Hypocrite ! ôte premièrement de ton oeil la poutre et alors tu penseras à ôter ta paille de l'oeil de ton frère.

Ne donnez point les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent à leurs pieds et que se tournant ils ne vous déchirent.

Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte. Et qui sera même l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils s'il lui demande du pain ? Et s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez bien donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent ?

Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur aussi de même ; car c'est là la loi et les prophètes. (Mat 7 : 1-12.)

Dans ce qui précède, le Seigneur a terminé ce qui a rapport à son sujet principal ; – après avoir présenté le tableau de la vraie religion débarrassé de toutes ces gloses par lesquelles les hommes anéantissent la Parole de Dieu, il a posé les règles de cette intention pure que nous devons conserver dans toutes nos actions. Maintenant il indique les principaux obstacles de cette religion, puis il conclut le tout par une application convenable.

Au chapitre cinq, notre grand docteur a pleinement décrit la religion intérieure sous ses divers aspects. Il a mis devant nous ces dispositions d'âme qui constituent le vrai christianisme, les caractères de cette sainteté sans laquelle personne ne verra le Seigneur, les affections qui, provenant de la foi en Jésus-Christ, leur vraie source, sont intrinsèquement, essentiellement bonnes et agréables à Dieu. Au chapitre six, il a montré comment toutes nos actions, même les plus indifférentes par leur nature propre, peuvent être, à leur tour, sanctifiées par une pure et sainte intention, et que sans cette intention tout ce qu'on peut faire est sans valeur devant Dieu, tandis que les actes extérieurs quelconques qu'on lui consacre par elle sont d'un grand prix à ses yeux.

Dans le chapitre sept, dont nous commençons la méditation, il indique d'abord les obstacles les plus communs et les plus funestes qu'on rencontre sur le chemin de la sainteté ; puis il nous exhorte par divers motifs à les surmonter et à assurer le prix de notre glorieuse vocation.

Le premier obstacle contre lequel il nous met en garde est l'esprit de jugement. « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés ! Ne jugez point les hommes, afin que vous ne soyez point jugés par le Seigneur et que vous n'attiriez pas sa vengeance sur vos têtes. Car du jugement dont vous jugez vous serez jugés, et on vous mesurera de la mesure dont vous aurez mesuré les autres » ; –

règle simple et équitable d'où le Seigneur vous permet de déduire comment il procèdera avec vous au grand jour du jugement.

Il n'y a pas de condition dans la vie ni de degré de foi où cet avertissement ne soit nécessaire à tout enfant de Dieu, — depuis la première heure de notre conversion à l'Évangile, jusqu'à ce que nous soyons rendus parfaits dans l'amour. Car il ne se peut qu'il n'y ait toujours des occasions de juger ; les tentations à cet égard sont innombrables, et plusieurs d'entre elles sont si bien déguisées que nous tombons dans le péché, avant même de soupçonner aucun danger. Et qui pourra dire les maux qui résultent de ces jugements, toujours pour celui qui les porte et fréquemment pour ceux qui en sont l'objet ? Car le premier se fait tort à lui-même et s'expose au jugement de Dieu, et les autres sont souvent découragés et arrêtés dans leur course, si même ils ne sont pas entièrement scandalisés et rejetés dans le chemin de la perdition ! Oui, lorsque cette « racine d'amertume monte en haut » combien souvent n'arrive-t-il pas que « plusieurs en sont infectés » que la voie de la vérité en reçoit elle-même du blâme et que le beau nom que nous portons est exposé au blasphème !

Toutefois, il paraît que c'est moins aux enfants de Dieu qu'aux enfants du monde que le Seigneur adresse cet avertissement. Ceux-ci entendent nécessairement parler de gens qui suivent la religion que nous avons décrite, qui s'efforcent d'être humbles, sérieux, doux, miséricordieux et purs de cœur, qui désirent et attendent ardemment une plus grande mesure de ces grâces, en faisant du bien à tous et souffrant avec patience toute sorte de mal. Quiconque a atteint seulement ce degré ne saurait, en effet, être caché, pas plus qu'une ville située sur une montagne. D'où vient que « voyant leurs bonnes œuvres » ils ne glorifient pas leur Père qui est dans les cieux ? Quelle excuse ont-ils pour ne pas marcher sur leurs traces ? pour ne pas suivre leur exemple et être leurs imitateurs comme ils le sont eux-mêmes de Christ ? Ils n'ont pas d'excuse, mais, pour en trouver une, ils condamnent ceux qu'ils devraient imiter. Ils passent leur temps à découvrir les fautes de leur prochain au lieu d'amender les leurs. Trop occupés à voir si les autres s'écartent du chemin, ils ne songent pas à y entrer eux-mêmes ; ou tout au moins ne s'y engagent-ils bien avant et ne dépassent-ils jamais une forme de piété pauvre et sans vie.

C'est surtout à ceux-là que le Seigneur dit : « Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère » — les infirmités, les erreurs, l'imprudence, la faiblesse des enfants de Dieu, — « et tu ne vois pas la poutre qui est dans ton œil ? » — Tu ne considères pas la coupable impénitence, l'orgueil satanique, la propre volonté maudite, l'amour idolâtre du monde, qui sont en toi et qui font de ta vie entière une abomination devant Dieu ; et surtout avec quelle indifférence et quelle nonchalante insouciance tu danses sur l'abîme ouvert ! Comment donc peux-tu dire à ton frère : Permits que j'ôte de ton œil la paille — l'excès de zèle pour Dieu, les exagérations du renoncement, le trop de négligence pour les choses du monde, le désir de ne faire nuit et jour que prier ou entendre les paroles de la vie éternelle ! « Et voici, tu as dans ton œil une poutre » — non pas seulement une paille comme l'un d'eux ! « Hypocrite ! » qui affectes de prendre soin des autres, tandis que tu ne prends aucun soin de ton âme, qui fais parade de zèle pour Dieu, tandis qu'en réalité tu ne l'aimes ni ne le crains ! « Ôte d'abord la poutre de ton œil » Ôte la poutre de l'impénitence ! Connais-toi toi-même ! Reconnais-toi pécheur ! Vois que tu n'as au dedans que méchanceté et corruption abominable, et que la colère de Dieu repose sur toi ! — Ôte la poutre de l'orgueil, abhorre-toi toi-même, prosterne-toi comme dans la poudre et la cendre ; sois toujours plus petit, plus bas, plus vil à tes propres yeux. — Ôte la poutre de ta propre volonté ; apprends pourquoi il est dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même ». Renonce à toi-même et charge-toi chaque jour de ta croix. Dis du fond de ton âme : « Je suis descendu du ciel » — (oui, esprit immortel ! cela est vrai, que tu le saches ou ne le saches pas) ! « Je suis descendu du ciel pour faire non ma volonté, mais celle de mon Père qui m'a envoyé ». Ôte la poutre de l'amour du monde ! « N'aime point le monde ni les choses qui sont dans le monde ! « Sois crucifié au monde et que le monde te soit crucifié. Use du monde, mais jouis de Dieu. Cherche tout ton bonheur en lui ! — Ôte surtout la grande poutre — la nonchalante, l'insouciant indifférence ! Considère profondément

qu'une seule chose est nécessaire – cette seule chose à laquelle tu n'as guère jamais pensé ! Sache et vois que tu n'es qu'un pauvre et misérable ver, tremblant sur le bord du grand abîme ! Qu'es-tu encore ? Un pécheur né pour mourir, une feuille qu'emporte le vent, une vapeur prête à s'évanouir, qui paraît un instant pour perdre dans l'air et pour disparaître ! Considère cela, et puis tu penseras à ôter la paille de l'oeil de ton frère, et puis, si le soin de ton âme t'en laisse le loisir, tu songeras à corriger ton frère !

Mais quel est proprement le sens de cette parole « Ne jugez point » ; et de quelle sorte de jugement est-il ici question ? Ce n'est pas la médisance, quoique les deux choses marchent souvent ensemble. Médire, c'est faire quelque mauvais rapport sur un absent, tandis que pour juger il est indifférent que la personne soit absente ou présente. Et même il n'est pas nécessaire de parler, il suffit de penser le mal. Mais penser mal de quelqu'un n'est pas toujours juger. Si je vois un homme voler ou tuer, ou si je l'entends blasphémer le nom de Dieu, je ne puis pas ne pas mal penser de ce voleur ou de ce meurtrier ou de ce blasphémateur ; mais ce n'est pas juger dans le mauvais sens du mot ; il n'y a là ni péché ni rien d'incompréhensible avec une vraie affection.

Mais avoir sur le prochain des pensées contraires à la charité, voilà ce que le Seigneur appelle ici juger, et nous pouvons commettre ce péché de diverses manières. Nous pouvons juger notre frère digne de blâme lorsqu'il ne l'est point. Nous pouvons le charger (ne serait-ce que dans notre esprit) de choses dont il n'est pas coupable, de paroles qu'il n'a point dites, de faits qu'il n'a point commis. Ou nous pouvons juger sa manière d'agir mauvaise, lorsqu'en réalité elle ne l'est point, ou même lorsqu'il n'y a rien à reprendre, ni dans ce qu'il fait ni dans la manière dont il le fait ; nous pouvons encore le condamner en lui supposant une mauvaise intention, pendant que Celui qui sonde les cœurs ne voit en lui que droiture et sincérité.

Mais ce n'est pas seulement en condamnant l'innocent, que nous pouvons pécher par un jugement mauvais, c'est encore en condamnant le coupable plus sévèrement qu'il ne mérite. Cette sorte de jugement blesse la charité aussi bien que la justice, et rien ne peut nous en préserver, si ce n'est le plus haut degré d'affection pour le prochain. Sans cela, lorsqu'un homme est trouvé en faute, nous le supposons volontiers plus coupable qu'il ne l'est réellement. Nous rabaissons ses bonnes qualités. Il nous est même difficile de lui en reconnaître encore aucune.

Tout cela indique, d'une manière évidente, l'absence de cette « charité qui ne soupçonne point le mal », qui jamais ne tire de prémisses quelconques une conclusion injuste ou malveillante. De ce qu'un homme est une fois tombé dans un péché grossier, la charité ne conclut pas qu'il s'en rende habituellement coupable, ou de ce qu'il en avait autrefois l'habitude, elle se garde de conclure qu'il l'ait encore ; bien moins conclut-elle de sa culpabilité sur ce point à sa culpabilité à d'autres égards. Ce ne sont là que raisonnements malicieux qui appartiennent à cette coupable manière de juger contre laquelle le Seigneur nous met ici en garde, et que nous avons le plus grand intérêt à éviter si nous aimons Dieu et notre propre âme.

Mais ne pas condamner l'innocent et ne pas charger le coupable plus qu'il ne mérite, ce n'est pas encore être hors de tout piège, car il est encore une troisième sorte de jugements illicites, c'est de condamner qui que ce soit sans preuve suffisante. Que les faits que vous supposez soient aussi vrais qu'il vous plaira, cela ne vous excuse pas. Car ils ne devraient pas être supposés, mais prouvés, et jusqu'à ce qu'ils le fussent, vous devriez vous abstenir de juger. Je dis jusqu'à ce qu'ils le fussent, car quelque forte preuve qu'en puisse en donner, nous n'avons pas d'excuse, à moins que cette preuve n'ait été produite avant notre jugement et comparée aux témoignages contraires. Encore ne

serions-nous pas excusables de porter une sentence définitive avant d'avoir entendu l'accusé parler pour sa défense. Les Juifs eux-mêmes auraient pu nous donner cette simple leçon de justice, pour ne pas dire de miséricorde et d'amour fraternel. « Notre loi, disait Nicodème, condamne-t-elle quelqu'un sans l'avoir entendu (Jea 7 : 51) ». Et Festus, quoique païen, put répondre aux chefs des Juifs qui pressaient la condamnation de Paul : « Ce n'est pas la coutume des Romains de livrer qui que ce soit pour le faire mourir, avant que celui qui est accusé ait ses accusateurs présents, et qu'il ait la liberté de se justifier du crime dont on l'accuse (Act 25 : 16) ».

En effet, nous tomberions difficilement dans ce péché de juger, si nous observions seulement la règle qu'un autre de ces Romains (le philosophe Sénèque) affirme avoir prise pour base de sa propre conduite. « Je suis si loin, dit-il, de croire légèrement le témoignage du premier venu ou de qui que ce soit contre un homme, que je n'admets ni facilement ni immédiatement le témoignage d'un homme contre lui-même. Je lui laisse toujours le temps de réfléchir, et lui en donne plusieurs fois le conseil ». Va, chrétien, et fais de même ! de peur que les païens « ne s'élèvent contre toi au jour du jugement ! »

Mais combien nos jugements seraient plus rares, ou combien nous en reviendrions plus facilement si nous voulions marcher d'après la règle claire et expresse posée par le Seigneur lui-même ! « Si ton frère a péché contre toi » ou si tu apprends ou crois qu'il l'a fait, « va et reprends-le entre toi et lui seul » voilà la première chose à faire ; « s'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes, afin que tout soit, confirmé sur la parole de deux ou de trois témoins. Que s'il ne daigne pas les écouter, dis-le à l'Eglise » soit aux anciens, soit à la congrégation entière ! Cela fait, n'y pense plus ; tu as rempli ton devoir, remets le reste à Dieu.

Mais je suppose que, par la grâce de Dieu, tu aies ôté la poutre de ton oeil et que tu sois maintenant capable de discerner la paille ou la poutre qui se trouve dans l'oeil de ton frère, prends garde néanmoins, on voulant le guérir, de te nuire à toi-même. Prends garde de donner « les choses saintes aux chiens ». N'attribue légèrement ce titre à personne, mais s'il en est qui évidemment le méritent, alors « ne jetez pas vos perles devant les pourceaux ». Craignez d'avoir ce zèle qui est sans connaissance ; car là est un autre obstacle pour ceux qui désirent être « parfaits, comme leur Père céleste est parfait ». En effet, ayant ce désir, ils ne peuvent que souhaiter à tous les hommes la même grâce. Or, lorsque nous avons part nous-mêmes « au don céleste », à cette foi qui est « la démonstration des choses qu'on ne voit point », nous nous étonnons que d'autres puissent ne pas voir ce que nous voyons si clairement, et nous croyons facile d'ouvrir les yeux de tous ceux avec qui nous avons quelque relation. Nous voilà donc attaquant sans plus tarder tous ceux que nous rencontrons, pour les contraindre à voir, bon gré mal gré ; et les suites fâcheuses d'un zèle si mal dirigé, nuisent souvent à nos propres âmes. C'est pour nous garder d'user ainsi notre force pour néant, que le Seigneur ajoute cet avertissement nécessaire à tous, mais surtout nécessaire aux nouveaux convertis qui brûlent du premier amour : « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se tournant, ils ne vous déchirent ».

« Ne donnez pas les choses saintes aux chiens ». Gardez-vous de croire qui que ce soit digne de ce nom, jusqu'à ce que vous en ayez des preuves incontestables auxquelles vous ne puissiez résister. Mais s'il est clairement et irréfutablement prouvé que tels et tels sont des hommes impies et méchants, non seulement étrangers à Dieu, mais ennemis de Dieu, de toute justice et de toute vraie sainteté : alors « ne livrez pas la chose sainte », comme il est dit emphatiquement dans le texte à de telles gens. Les doctrines particulières de l'Evangile, ces doctrines saintes, cachées dans les âges précédents, mais révélées maintenant pour nous en Jésus-Christ par le Saint-Esprit, ne doivent pas être prostituées à ces gens qui ne savent pas même s'il y a un Saint-Esprit. Non, sans

doute, que les ambassadeurs de Christ puissent se dispenser de les déclarer dans la grande assemblée, là où se trouvent probablement quelques-uns de ces gens ; il faut que nous parlions, soit que les hommes écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien ; mais pour le commun des chrétiens, le cas est différent. Ils ne sont pas revêtus de ce redoutable caractère et ne sont en aucune manière sous l'obligation de faire entendre à tout prix ces grandes et glorieuses vérités à ceux qui contredisent, qui blasphèment et qui ont contre elles une inimitié enracinée. Ils ont plutôt le devoir d'en agir tout autrement et de ne leur donner que ce qu'ils peuvent supporter. N'engagez donc pas avec eux d'entretien sur le pardon des péchés et le don du Saint-Esprit ; mais parlez-leur dans leur langue et d'après les principes qu'ils peuvent comprendre. A l'honorable, raisonnable et injuste épicurien, parlez « de la justice, de la tempérance et du jugement à venir ». Ce sera probablement le meilleur moyen de faire trembler Félix. Réservez de plus profonds sujets à des capacités plus hautes.

Et « ne jetez pas non plus vos perles devant les pourceaux ». Ne consentez qu'à contre-cœur à parler sur qui que ce soit un pareil jugement. Mais si le fait est clair, irrécusable et hors de toute contestation, si les pourceaux ne cherchent pas à se déguiser, s'ils « se glorifient de ce qui fait leur confusion », si loin de prétendre à la pureté du cœur ou de la vie, ils commettent avec empressement toutes sortes d'impuretés, alors « ne jetez pas vos perles devant eux ». Ne leur parlez pas de ces mystères du royaume des cieux « que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus », et que par conséquent ils ne peuvent en aucune manière comprendre ». Ne leur dites rien « des grandes et précieuses promesses » que Dieu nous a données dans le Fils de son amour. Songeraient-ils à être « faits participants de la nature divine », eux qui ne désirent pas même « échapper à la corruption qui règne dans le monde par la convoitise ? » Autant les pourceaux ont de sens et de goût pour les perles, autant ils en ont pour les choses profondes de Dieu, eux qui sont plongés dans la fange de ce monde, dans les plaisirs, les souhaits et les soucis de la terre. Oh ! ne jetez pas devant eux ces perles, « de peur qu'ils ne les foulent aux pieds », de peur qu'ils ne fassent un souverain mépris de ce qu'ils ne peuvent comprendre, et ne médisent des choses qu'ils ne connaissent point. Il est même probable qu'il s'ensuivrait encore d'autres inconvénients. Et qu'y aurait-il d'étrange si, conformément à leur nature, ils se retournaient pour vous déchirer, s'ils vous rendaient le mal pour le bien, la malédiction pour la bénédiction, et la haine en échange de votre bonne volonté ? Telle est l'inimitié de l'âme charnelle contre Dieu et contre tout ce qui est de Dieu. Tel est le traitement que vous devez attendre d'eux si vous leur faites l'outrage impardonnable de chercher à sauver leurs âmes de la mort et à les arracher comme des tisons du feu !

Ne désespérez pourtant pas entièrement même de ceux qui, pour le présent, « se retournent et vous déchirent ». Car si tous vos arguments et toutes vos représentations manquent leur effet, il reste encore un remède, un remède dont l'efficacité se montre souvent là où échouent tous les autres, la prière ! C'est pourquoi, dans tous vos besoins ou vos désirs pour les autres ou pour vous-mêmes : « Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et on vous ouvrira ». Ceci répond à un troisième grand obstacle que nous rencontrons sur le chemin de la sanctification. « Vous n'avez pas parce que vous ne demandez pas ! » Oh ! combien vous pourriez être à cette heure doux et débonnaires, humbles de cœur et pleins d'amour pour Dieu et pour les hommes, si seulement vous l'aviez demandé, si vous aviez persisté à le demander instamment ? Mais maintenant encore « demandez, et il vous sera donné ». « Demandez » de pouvoir ressentir et pratiquer parfaitement cette religion dont le modèle est ici décrit dans toute sa beauté, et « il vous sera donné » d'être « saints comme il est saint », dans votre cœur et dans toute votre conduite.

« Cherchez » de la manière qu'il ordonne lui-même, en « sondant les Ecritures », en écoutant, en méditant sa parole, dans le jeûne et la participation à ta sainte Cène, et certainement « vous trouverez : » vous trouverez cette « perle de grand prix », cette foi « qui surmonte le monde », cette foi que le monde ne peut donner, cet amour qui est « les arrhes de votre héritage ». « Heurtez », persévérez dans la prière et dans tous les autres moyens voulus par le Seigneur ; ne vous laissez ni décourager, ni abattre, persistez à demander « une marque de sa faveur »,

n'acceptez pas de refus, et ne « le laissez point aller qu'il ne vous ait béni » ; et « on vous ouvrira » la porte de la grâce, la porte de la sainteté, la porte des cieux.

Par compassion pour la dureté de notre cœur si lent à croire de telles promesses, le Seigneur daigne encore les répéter et les confirmer : « Car », dit-il, « quiconque demande, reçoit » ; en sorte qu'il n'est point nécessaire que personne soit privé de la bénédiction, « Et quiconque cherche, trouve », trouve l'amour et la ressemblance de Dieu ; « et à celui qui heurte », à quiconque heurte, la porte de justice sera ouverte. Il n'y a donc lieu pour personne de se décourager, comme si l'on pouvait demander, chercher, heurter en vain. Ayez seulement toujours à cœur de prier, de chercher, de heurter sans perdre courage, et la promesse est dès lors assurée. Elle est ferme comme les colonnes des cieux ; que dis-je, bien plus ferme : car « le ciel et la terre passeront », dit le Seigneur, « mais mes paroles ne passeront point ».

Mais notre Sauveur va achever de nous ôter tout prétexte d'incrédulité, en faisant appel aux sentiments de nos propres cœurs. « Quel est l'homme d'entre vous », dit-il, « qui donne une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? » L'affection naturelle permet-elle de refuser la juste requête de celui qu'on aime ?

« Ou s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent ? » Au lieu de choses bonnes, lui donnera-t-il des choses nuisibles ? Vous pouvez donc tirer de vos propres sentiments et de votre propre conduite la pleine assurance, non seulement qu'aucun effet fâcheux ne peut résulter pour vous de vos prières, mais que plutôt elles auront pour effet la pleine satisfaction de tous vos besoins. « Car, si vous, qui êtes méchants, savez bien donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père qui est dans les cieux », qui est la bonté pure, essentielle, sans mélange, « donnera-t-il de bonnes choses (ou, comme il est dit ailleurs, son Saint-Esprit) à ceux qui les lui demandent ». Dans le Saint-Esprit sont comprises toutes les bonnes choses, toute sagesse, toute paix, toute joie, tout amour, tous les trésors de sainteté et de félicité, tout « ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ».

Mais, pour que vos prières aient tout leur poids auprès de Dieu, songez à être envers tous les hommes dans des sentiments de charité. Car autrement vous en recueilleriez plutôt une malédiction qu'une bénédiction. Ceci vous indique un autre obstacle qu'il vous faut avoir soin d'enlever au plus tôt. Affermissez-vous dans l'amour pour tous vos frères et pour tous les hommes. Et ne les aimez pas « des lèvres et en paroles seulement, mais en effet et en vérité ». « C'est pourquoi, tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur pareillement, car c'est là la loi et les prophètes ».

C'est ici cette « loi royale », cette règle d'or de la miséricorde et de la justice, que même un empereur

païen fit écrire au-dessus de la porte de son palais ; cette règle que plusieurs croient être gravée naturellement dans le cœur de tout homme venant au monde. Toujours est-il certain qu'elle se recommande d'elle-même à la conscience et à la raison de quiconque l'entend prononcer, en sorte que nul ne peut sciemment y contrevenir sans se sentir aussitôt condamné par son propre cœur

« C'est ici la loi et les prophètes ». Tout ce qui est écrit dans la loi de Dieu donnée autrefois aux hommes, tous les préceptes donnés de Dieu à ses saints prophètes dès la création du monde, sont sommairement contenus dans cette courte instruction, et, bien comprise, elle embrasse aussi toute la religion que notre Seigneur est venu établir sur la terre.

On peut la comprendre dans un sens positif et dans un sens négatif. Dans le sens négatif elle nous dit : « Ne faites pas aux hommes ce que vous ne voulez pas qu'ils vous fassent ». C'est une règle simple, toujours accessible et d'une application toujours facile. Dans tous les cas où vous avez affaire à votre prochain, mettez-vous d'abord à sa place. Supposez que vous êtes dans sa position et lui dans la vôtre ; vous apprendrez ainsi quels sont les sentiments, les pensées que vous devez réprimer, les paroles, les actes que vous devez éviter à son égard, puisque vous les auriez condamnés en lui. Dans le sens direct et positif, elle nous dit : Faites, de tout votre pouvoir, à tout enfant des hommes, tout ce que vous pourriez raisonnablement désirer de lui s'il était à votre place.

Prenons, comme au hasard, un ou deux exemples.

Notre conscience nous dit à tous bien clairement que nous n'aimons pas qu'on nous juge, qu'on pense légèrement et sans cause du mal de nous ; bien moins encore qu'on parle mal de nous, et qu'on publie nos fautes réelles et nos faiblesses. — Tirez de cela l'application : ne faites pas à d'autres ce que vous ne voulez pas qu'ils vous fassent, et dès lors il ne vous arrivera plus de juger votre prochain, de penser légèrement du mal de qui que ce soit, et bien moins encore de médire ou même de mentionner les fautes réelles d'une personne absente, à moins que vous ne soyez convaincu que l'intérêt d'autres âmes vous y oblige.

Nous désirons que les hommes nous aiment et nous estiment, qu'ils pratiquent envers nous la justice, la miséricorde et la fidélité. Nous pouvons raisonnablement désirer qu'ils nous fassent tout le bien qu'ils peuvent nous faire sans se faire du tort à eux-mêmes, et pour les choses terrestres, nous pouvons même souhaiter (conformément à une règle bien connue) ; « que leur superflu cède à notre utilité, leur utilité à nos nécessités, et leurs nécessités à nos extrémités ». Eh bien donc ! marchons nous-mêmes d'après cette règle ; faisons à tous les hommes ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous. Aimons et honorons tous les hommes. Que la justice, la miséricorde et la fidélité gouvernent tous nos sentiments et toutes nos actions. Que notre superflu cède à l'utilité de notre prochain (et à qui restera-t-il alors du superflu ?), notre utilité à ses nécessités et nos nécessités à ses extrémités.

C'est là de la vraie, de la pure morale. « Fais cela, et tu vivras ». Et « pour tous ceux qui marchent suivant cette règle, que la paix soit sur eux », car ils sont « l'Israël de Dieu ». Ajoutons maintenant que personne ne peut suivre cette règle (ni ne l'a fait depuis le commencement du monde), personne ne peut aimer son prochain comme lui-même, s'il n'a commencé par aimer Dieu ; et personne ne peut aimer Dieu s'il ne croit en Christ, s'il n'a la rédemption par son sang, et si le Saint-Esprit « ne rend témoignage avec son Esprit qu'il est enfant de Dieu ». La foi demeure donc la racine de tout, du salut présent comme du salut éternel ; et toujours nous devons dire à chaque pécheur : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé ». Tu seras sauvé maintenant, afin que tu sois sauvé à toujours, sauvé sur la terre, pour être sauvé dans le ciel, crois en lui, et ta foi sera « agissante par la charité ». Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, parce qu'il t'a aimé ; tu aimeras ton prochain comme toi-même ; et dès lors tu mettras ta gloire et ta joie à exercer et à accroître cet amour, non seulement en t'abstenant de ce qui y est contraire, de toute malveillance en pensées, en paroles ou en actions, mais encore en ayant pour tout homme la bonté que tu voudrais qu'il eût à ton égard.

Sermon 31 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, ONZIÈME DISCOURS

Matthieu 7,13-14

1750

« Entrez par la porte étroite ; car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent ; mais la porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent ». (Mat 7 : 13,14.)

Notre Seigneur nous ayant avertis des dangers intérieurs qui nous assiègent facilement à nos premiers pas dans la vraie religion, des obstacles qui naissent naturellement de la perversité de nos propres cœurs, nous fait connaître maintenant les empêchements du dehors, particulièrement ceux qui proviennent des mauvais exemples et des mauvais conseils. Par l'une ou l'autre de ces deux influences, des milliers d'âmes qui « couraient bien » se sont retirées, pour marcher à la perdition, des âmes mêmes qui n'étaient plus novices dans la piété, mais qui avaient fait des progrès dans la justice. C'est pourquoi il nous donne, à ces deux égards, l'avertissement le plus pressant et le plus sérieux, et le répète sous plusieurs formes pour qu'en aucune manière nous ne le laissions écouler. Ainsi, pour nous garder contre le premier danger, il nous dit : « Entrez par la porte étroite, car la porte est large et le chemin est spacieux qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent, mais la porte est étroite et le chemin est étroit qui mène à la vie, et il y en a peu qui le trouvent ». Et pour nous prémunir contre le second danger : « Gardez-vous des faux prophètes », etc. Pour aujourd'hui nous nous en tiendrons au premier point.

« Entrez, dit le Seigneur, par la porte étroite, car la porte est large et le chemin spacieux qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent, mais la porte est étroite et le chemin étroit qui mène à la vie, et il y en a peu qui le trouvent ».

Nous considérerons ici trois choses : 1° les caractères propres et inséparables du chemin de l'enfer « La porte est large et le chemin spacieux qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent ». 2° Les caractères propres et inséparables du chemin du ciel : « La porte est étroite et le chemin étroit qui mène à la vie, et il y en a peu qui le trouvent ». 3° L'exhortation sérieuse qui en est la conséquence « Entrez par la porte étroite ».

I

Et d'abord, quant au premier point, combien est large la porte, combien est spacieux le chemin qui mène à la perdition ! car la porte de l'enfer, c'est le péché, et le chemin de la perdition, c'est la méchanceté ! Le « commandement de Dieu est d'une grande étendue », puisqu'il s'étend non seulement à toutes nos actions, mais à toute parole qui sort de nos lèvres, à toute pensée même qui s'élève de nos cœurs. Or, l'étendue du péché est tout aussi grande, puisque toute violation du commandement est péché. Que dis-je ? elle est mille fois plus grande ; car il n'y a qu'une manière d'observer le commandement, puisque nous ne l'observons en réalité que si dans la chose même que nous faisons, dans la manière de la faire et dans tout ce qui s'y rattache, nous sommes irréprochables, tandis qu'il y a mille manières de violer chaque commandement. Cette porte est donc vraiment large !

Mais considérons ceci d'un peu plus près ; quelle n'est pas l'étendue de ces péchés fondamentaux d'où naissent tous les autres ; de cet « amour du monde qui est inimitié contre Dieu, de l'esprit charnel, de l'orgueil, de la volonté propre ! Pouvons-nous leur assigner des limites ? Ne se répandent-ils pas à travers nos pensées, ne se mêlent-ils pas à tous nos sentiments ? Ne sont-ils pas comme un levain qui fait lever, plus ou moins, toute la masse de nos affections ? Et ne pouvons-nous pas, par une observation attentive et fidèle de nous-mêmes, voir ces « racines d'amertume bourgeonnant continuellement en haut », infectant toutes nos paroles, souillant toutes nos actions ? Et que leurs rejetons sont innombrables de siècle en siècle ! assez pour couvrir la terre entière de ténèbres et « de demeures de violence ! »

Oh ! qui fera l'énumération de leurs fruits maudits ! Qui comptera tous les péchés qui se commettent, soit contre Dieu, soit contre le prochain ? Ce n'est point un rêve de notre imagination, mais on peut les constater par une triste et journalière expérience. Et pour les trouver nous n'avons pas besoin de courir le monde. Observez un seul royaume, une seule province, une seule ville, et vous ferez, en ce genre, une riche moisson ! Et ne prenez pas une contrée mahométane ou païenne, prenez une de celles qui se nomment du nom de Christ et qui se glorifient de la lumière de son Evangile. Arrêtez-vous dans notre pays même et dans la ville que nous habitons. Nous nous disons chrétiens et même des chrétiens par excellence, des chrétiens réformés ! Mais, hélas ! qui fera pénétrer dans nos cœurs et dans notre vie la réformation de nos opinions ? Car combien sont innombrables nos péchés, nos péchés les plus criants ! Les abominations les plus grossières n'abondent-elles pas parmi nous chaque jour ? Nos péchés, de toute sorte, ne couvrent-ils pas le pays comme le fond de la mer est couvert par les eaux ? Qui pourrait les compter ? Allez plutôt compter les gouttes de pluie, ou le sable des bords de la mer ! Tant est large la porte, tant est « spacieux le chemin qui mène à la perdition ! »

Et « il y en a beaucoup qui entrent » par cette porte, beaucoup qui vont par ce chemin, autant presque qu'il y en a qui entrent par la porte de la mort et qui descendent dans le sépulcre. Car on ne peut nier (quoiqu'on ne puisse non plus le reconnaître sans honte et sans douleur) que, même dans ce pays chrétien, les masses de tout âge, de tout sexe, de tout état, de tout rang, grands et petits, riches et pauvres, suivent le chemin de la perdition. Et, dans cette ville, les habitants, en grande majorité, vivent, jusqu'à ce jour, dans le péché, dans quelque transgression palpable, habituelle, consciente de la loi divine qu'ils font profession d'observer, et même dans quelque forme grossière d'impiété ou d'injustice, dans quelque violation ouverte de leurs devoirs, soit envers Dieu, soit envers les hommes. Ceux-là donc, évidemment, marchent tous dans le chemin de la perdition. Joignez-y ceux qui ont, il est vrai, « le bruit de vivre », mais qui ne connaissent pas la vie de Dieu ; ceux qui, au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui sont, au dedans, pleins de corruption, pleins d'orgueil et de vanité, de colère et de rancune, d'ambition et de convoitises, amateurs d'eux-mêmes, amateurs du monde et des plaisirs plutôt que de Dieu. Ceux-là peuvent être, sans doute, fort estimés des hommes, mais ils sont abominables aux yeux du Seigneur. Et combien ces saints du monde n'enfleront-ils pas le nombre des enfants de perdition ! Ajoutez encore ; quels qu'ils puissent être à d'autres égards, tous ceux qui ne connaissant pas la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ne se soumettent point à la justice qui vient de Dieu par la foi. Tout cela joint ensemble, de quelle terrible vérité vous paraîtra cette assertion du Seigneur : « La porte est large et le chemin spacieux qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent ! »

Encore ceci ne regarde-t-il pas uniquement le vulgaire, — le pauvre, stupide et vil troupeau de l'humanité. Des hommes éminents dans le monde, des hommes qui ont beaucoup de terres et de couples de boeufs, n'ont garde, en ceci, de se faire excuser. Au contraire, il y en a ici « beaucoup d'appelés » d'entre les sages selon la chair, d'entre les puissants, les courageux, les riches, les

nobles au jugement des hommes, appelés dans la voie large par le monde, la chair et le diable, et qui obéissent avec empressement à cet appel. Que dis-je ? plus ils sont élevés en fortune et en puissance, plus ils se dégradent en perversité. Plus ils ont reçu de bénédictions de Dieu, plus ils l'offensent, employant leurs honneurs, leurs richesses, leur sagesse, leur science, non comme moyens de travailler à leur salut, mais plutôt comme moyens d'exceller dans le vice et de rendre leur perte plus certaine.

II

Au reste, c'est précisément parce qu'il est large, que plusieurs suivent ce chemin avec tant de sécurité, ne considérant pas que c'est le caractère inséparable du chemin de la perdition. Ils y marchent par la raison même qui devrait le leur faire éviter, parce qu'il est large et parce que « le chemin de la vie est étroit et qu'il y en a peu qui le trouvent ».

« La porte de la vie est étroite, le chemin de la vie est étroit » ; si étroit qu'il ne peut y entrer « rien d'impur ni de souillé ». C'est un caractère inséparable du chemin du ciel. Nul pécheur ne peut passer par cette porte avant d'être sauvé de tous ses péchés. Non pas seulement de ses grossiers péchés, « de la vaine manière de vivre qu'il a apprise de ses pères ». Il ne suffit pas qu'il ait « cessé de mal faire, appris à bien faire », ni qu'il soit sauvé de toute action impure, de toute parole inutile et mauvaise. Il faut encore qu'il soit changé intérieurement et complètement renouvelé dans l'esprit de son entendement ; sans quoi il ne peut passer, par la porte de la vie, ni entrer dans la gloire.

Car le chemin qui conduit à la vie, — le chemin de la parfaite sainteté est étroit. — Il est étroit, le chemin de la pauvreté d'esprit, le chemin de la sainte tristesse, le chemin de l'humilité, le chemin de la faim et de la soif de la justice. Il est étroit le chemin de la miséricorde, de la charité sans hypocrisie, de la pureté du cœur, de la bienfaisance envers tous les hommes, de la patience et de la joie lorsqu'on souffre le mal, toute sorte de mal pour la cause de la justice.

« Et il y en a peu qui le trouvent ». Hélas ! qu'il y en a peu qui trouvent même l'honnêteté païenne ! qu'il y en a peu qui s'abstiennent de faire à autrui ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse à eux-mêmes ! qui soient innocents devant Dieu d'actes injustes ou malveillants ! qui ne pèchent pas par leur langue, qui ne prononcent aucune méchanceté, aucun mensonge ! Qu'il est petit le nombre de ceux qui sont exempts des transgressions du dehors ! A plus forte raison sont-ils peu nombreux ceux dont le cœur est droit, pur et saint devant Dieu ! Où sont ceux que son œil scrutateur trouve vraiment humbles, s'abaissant et s'abhorrant eux-mêmes dans la poudre et la cendre, devant Dieu leur Sauveur, ceux qu'il voit profondément et constamment sérieux, sentant leurs besoins et se conduisant avec crainte durant le temps de leur séjour sur la terre ; ceux qu'il voit débonnaires et doux, n'étant jamais surmontés par le mal, mais surmontant le mal par le bien, toujours altérés de Dieu et soupirant pour le renouvellement à sa ressemblance ! Qu'ils sont clairsemés sur la terre ceux dont l'âme est élargie pour aimer tous les hommes, et qui aiment Dieu de toute leur force, qui lui ont donné leur cœur et qui ne souhaitent que lui dans le ciel et sur la terre ; ceux qui par amour pour Dieu et pour les hommes se dépensent entièrement à faire du bien aux hommes, et qui sont prêts à souffrir tout, même la mort, pour sauver une seule âme de la perdition !

Mais puisqu'il y en a si peu dans le chemin de la vie et tant dans le chemin de la perdition, il est fort à craindre que nous ne soyons entraînés avec ces derniers par le torrent de l'exemple. Quelle impression un exemple même isolé ne peut-il pas faire sur nous, s'il est continuellement sous nos yeux, surtout s'il a pour lui la nature, s'il s'accorde avec nos inclinations ! Combien grande sera donc la force d'exemples si nombreux et toujours placés devant nous, et tous conspirant avec nos propres cœurs à nous faire descendre le courant de la corruption ! Qu'il est difficile d'aller contre vent et marée et de nous conserver purs des souillures du monde !

Mais voici qui aggrave encore la difficulté : ce n'est pas la foule ignorante et sans entendement, ce n'est point elle seule du moins qui nous donne l'exemple, qui nous pousse dans le chemin de l'abîme ; mais ce sont les gens sages, polis, bien nés, les gens capables, instruits, éloquents, les gens de goût et de science, les gens raisonnables et qui ont la connaissance du monde ! Tous ceux-là, ou presque tous, sont contre nous. Et comment leur résister ? Leurs lèvres ne distillent-elles pas le miel et n'entendent-ils pas à fond la douce persuasion ? Ne sont-ils pas maîtres en fait de raisonnement, de controverse, de disputes de mots ? Ce n'est que jeu pour eux de prouver que le chemin est le droit chemin puisqu'il est large, qu'on ne peut faire le mal en suivant la multitude mais en refusant de la suivre, que votre chemin est le mauvais chemin puisqu'il est étroit et puisqu'il y en a si peu qui le trouvent. Ils prouveront jusqu'à l'évidence que le mal est bien et le bien mal, que la voie de la sainteté est la voie de la perdition, et que le chemin du monde est le seul chemin qui mène au ciel.

Comment de pauvres ignorants pourraient-ils se défendre contre de tels opposants ? Et pourtant il faut encore qu'ils soutiennent contre d'autres adversaires une lutte non moins inégale. Car il y a encore dans le chemin qui mène à la perdition, « beaucoup de puissants et de nobles », qui ont pour convaincre une voie plus courte que celle de la discussion et du raisonnement. Ce n'est point à l'intelligence qu'ils ont coutume de s'adresser, mais à la timidité de ceux qui leur résistent, et, là même où l'argumentation ne sert de rien, cette méthode d'intimidation manque rarement son effet, étant au niveau de la capacité de tous les hommes ; car tous sont accessibles à la peur, qu'ils sachent ou non raisonner. Et comment, sans une ferme confiance en Dieu, en sa puissance et en son amour, ne pas craindre de déplaire à ceux qui ont entre les mains la puissance de ce monde ? Il n'est donc pas étonnant que leur exemple soit une loi pour tous ceux qui ne connaissent point Dieu.

Il y a aussi, dans la voie large, « beaucoup de riches », Et ceux-ci font appel aux espérances et aux vaines convoitises des gens avec non moins de force et de succès que les puissants et les nobles à leurs craintes. En sorte qu'il vous est difficile de persévérer dans le chemin du royaume, à moins que vous ne soyez morts à tout ce qui est d'ici-bas, que Dieu seul soit votre désir, que le monde soit crucifié à votre égard et que vous soyez crucifié au monde.

Car voyez comme tout, dans la voie opposée, paraît obscur, incommode, rebutant ! Une porte étroite ; un chemin étroit ! et peu de gens seulement qui trouvent cette porte ! peu qui suivent ce chemin ! Encore si ce peu de gens étaient des sages, des hommes instruits, éloquents ! mais loin de là, ils ne savent mettre ni clarté, ni forces dans leurs raisonnements ; ils ne savent soutenir aucune discussion à leur avantage. Ils sont incapables de prouver ce qu'ils font profession de croire, ou même de rendre compte de ce qu'ils appellent leur expérience : Evidemment de tels avocats, bien loin de recommander la cause qu'ils ont embrassée, ne peuvent que jeter sur elle du discrédit.

Ajoutez à cela qu'ils ne sont ni nobles, ni honorés dans le monde. S'ils l'étaient, vous supporteriez peut-être leur folie. Ce sont des gens sans crédit, sans autorité, des gens du commun, des gens de

rien, et qui, lors même qu'ils le voudraient, n'auraient pas le pouvoir de vous nuire. Il n'y a donc rien à craindre d'eux, ni rien à espérer, car ils peuvent dire pour la plupart : « Je n'ai ni argent, ni or », ou au moins ils en ont bien peu ; quelques-uns même ont à peine de quoi manger ou de quoi se vêtir. C'est pour cela aussi bien que pour la singularité de leurs voies, que partout on parle contre eux, on les méprise, on rejette leur nom comme mauvais, on les persécute, on les traite comme l'ordure et la balayure du monde. En sorte que soit vos craintes, soit vos espérances, soit vos désirs (excepté ceux qui vous viennent directement de Dieu), tout, en un mot, dans vos sentiments et dans vos passions naturelles vous pousse continuellement à retourner dans le chemin large et spacieux !

III

C'est pour cela que le Seigneur nous dit avec tant d'insistance : « Entrez », ou, suivant l'expression d'un autre Evangile : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite » ; l'expression du texte indique même un combat et comme une agonie. « Car plusieurs », dit le Seigneur, « chercheront (il ne dit pas s'efforceront) d'y entrer, mais ils ne le pourront ».

Il est vrai que le verset suivant semble indiquer pour leur rejection une autre raison que leur tiédeur à chercher. Après avoir dit : « Plusieurs chercheront à y entrer, mais ils ne le pourront », il ajoute immédiatement : « Quand le père de famille sera entré et qu'il aura fermé la porte ; et que vous, étant dehors, vous vous mettrez à heurter et à dire : Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes ! retirez-vous de moi, vous tous qui faites métier de l'iniquité ! (Lu 13 : 24-27) »

Il paraîtrait de là, au premier abord, que s'ils ne peuvent entrer, c'est pour avoir différé de chercher plutôt que pour avoir cherché négligemment. Mais, au fond, cela revient au même. Ils reçoivent donc l'ordre de se retirer, pour avoir fait métier de l'iniquité, pour avoir marché dans la voie large, ou, en d'autres termes, pour ne pas s'être efforcés d'entrer. Quand la porte était ouverte, ils auront, sans doute, cherché, mais négligemment et sans succès ; et quand elle sera fermée, ils commenceront, mais trop tard, à s'efforcer.

Vous donc, efforcez-vous maintenant, dans ce jour qui vous est donné, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ! Et, pour cela, mettez-vous bien dans l'esprit et ne cessez de considérer que, si vous êtes dans la voie large, vous êtes dans le chemin de la perdition. Si vous marchez en grande compagnie, croyez, aussi sûr que Dieu est véritable, croyez que c'est vers l'enfer que tous ensemble vous marchez. Si vous faites comme fait la généralité des hommes, vous allez vers l'abîme sans fond. Vous avez pour compagnons de voyage beaucoup de sages, beaucoup de riches, beaucoup de puissants et de nobles ? C'est assez pour vous montrer, sans autre preuve, que vous ne suivez pas le chemin de la vie. Attachez-vous, sans autre indication, à cette règle simple, courte et infaillible. Quelle que soit votre condition, il faut que vous paraissiez singulier ou que vous soyez damné ! Le chemin de l'enfer n'a rien de singulier, mais le chemin du ciel est singulier d'un bout à l'autre. Dès les premiers pas que vous faites sérieusement vers Dieu, vous n'êtes plus comme les autres hommes. Mais que vous importe ? Il vaut bien mieux être isolé que de tomber dans l'abîme ! « Poursuis donc patiemment la course qui t'est proposée », bien qu'ayant peu de compagnons. Il n'en sera pas toujours ainsi. Encore un peu de temps, et tu seras réuni « aux milliers d'anges, à l'assemblée et à l'Église des premiers-nés, et aux esprits des justes parvenus à la perfection ».

Maintenant, « efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », ayant un profond sentiment de l'inexprimable danger que court votre âme tant que vous êtes dans la voie large, tant que vous êtes sans cette pauvreté d'esprit, et, en général, sans cette religion intérieure que le grand nombre, que les riches, que les sages tiennent pour folie, « efforcez-vous d'entrer », plein de chagrin et de honte pour avoir si longtemps couru avec la foule insouciante, et négligé si ce n'est méprisé, cette « sainteté sans laquelle personne ne verra le Seigneur ». « Efforcez-vous », comme dans une sainte agonie, de peur que « la promesse vous étant faite d'entrer dans son repos, dans le repos qui reste pour le peuple de Dieu, vous n'en soyez pourtant exclu ». « Efforcez-vous » avec toute ardeur d'esprit et des « soupirs qui ne peuvent s'exprimer ». « Efforcez vous », en « priant sans cesse », partout et toujours, élevant vos cœurs à Dieu et ne lui laissant pas de repos jusqu'à ce que vous ressuscitez à son image et que vous soyez « rassasié de sa ressemblance ! »

Un dernier mot : « efforce-toi d'entrer par la porte étroite » ; mais que ce ne soit pas seulement par cette agonie de repentance, d'inquiétude, de honte, de désirs, de craintes, et par ces prières incessantes ; que ce soit aussi en réglant ta conduite, en marchant de toutes tes forces dans les voies de Dieu, dans l'innocence, la piété et la miséricorde. Abstiens-toi de toute apparence de mal, fais autant de bien que possible à tous les hommes, renonce en tout à toi-même, à ta propre volonté, et charge-toi, chaque jour, de ta croix. Sois prêt à te couper la main droite, à t'arracher l'oeil droit et à les jeter loin de toi, à souffrir la perte de tes biens, de tes amis, de ta santé, de tout sur la terre, pourvu que tu puisses entrer dans le royaume des cieux.

Sermon 32 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, DOUZIÈME DISCOURS

Matthieu 7,15-20

1750

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravissants ».

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figes sur des chardons ? »

« Ainsi, tout arbre qui est bon porte de bons fruits, mais un mauvais arbre porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits ».

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu. Vous les connaîtrez donc à leurs fruits ». (Mat 7 : 15-20.)

Il est presque impossible d'exprimer ou de concevoir quelle multitude d'âmes ont couru à la perdition pour ne pas vouloir, même en vue du salut, suivre un chemin étroit. Et c'est ce que nous observons encore journellement. Telle est la folie, la démence des hommes, que des milliers d'entre eux continuent à courir dans la voie de l'enfer, par le seul motif que c'est une voie large. Ils y marchent parce que d'autres y marchent. Puisqu'il y en a tant qui périssent, ils veulent grossir le nombre. Telle est sur les pauvres enfants des hommes la surprenante influence de l'exemple ! Elle ne cesse de peupler les régions de la mort et de précipiter d'innombrables multitudes dans la perdition éternelle !

Pour avertir les hommes et pour en sauver le plus possible de cette envahissante contagion, Dieu a commandé à ses sentinelles d'élever la voix et de leur montrer le danger où ils sont. C'est pour cela que de siècle en siècle il a envoyé ses serviteurs les prophètes pour indiquer l'étroit sentier et pour exhorter tout homme à ne point se conformer au siècle présent. Mais que sera-ce si les sentinelles mêmes tombent dans le piège qu'elles devraient signaler ? Que sera-ce si les prophètes prophétisent le mensonge et font détourner le peuple du chemin ? S'ils montrent comme chemin de la vie éternelle celui qui conduit en réalité à l'éternelle mort, et s'ils exhortent les gens à marcher, comme ils le font eux-mêmes, dans la voie large et non dans la voie étroite ?

Est-ce une chose inouïe ou peu commune ? Hélas, non ! Dieu le sait. Les exemples en sont presque innombrables, et cela dans tous les siècles et chez toute nation. Mais quoi ! les ambassadeurs de Dieu se changer en agents du Diable, ceux qui avaient charge d'enseigner aux hommes le chemin du ciel leur enseigner celui de l'enfer, n'est-ce pas terrible ? Ils sont comme les sauterelles d'Égypte « qui broutèrent tout ce que la grêle avait laissé de reste ». Ils dévorent le petit reste qui avait échappé au mauvais exemple. Est-ce donc sans motif que notre sage et miséricordieux Maître nous prévient si solennellement contre eux ? « Gardez-vous, nous dit-il, des faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui, au dedans sont des loups ravissants ».

Grave et important avertissement ! Pour qu'il pénètre avec plus d'efficacité dans nos cœurs, recherchons 1° qui sont ces faux prophètes ; 2° de quelle apparence ils se revêtent ; et 3° comment, en dépit de cette belle apparence, nous pouvons connaître ce qu'ils sont réellement.

I

Recherchons d'abord qui sont ces faux prophètes. C'est ce qu'il faut faire d'autant plus soigneusement qu'ils ont eux-mêmes plus travaillé à tordre cette parole, à leur propre perdition et à celle d'autrui. Je vais donc pour couper court à toute dispute, sans me servir, comme quelques-uns, d'exclamations vagues et emphatiques, pour jeter de la poudre aux yeux et séduire les cœurs des simples, je vais, dis-je, présenter de ces vérités simples et sévères que doit reconnaître quiconque a un reste d'intelligence et de modestie ; des vérités d'ailleurs intimement liées à tout ce qui précède ; car trop souvent on a interprété ces paroles sans égard au contexte et comme si elles n'avaient aucune relation au discours dont elles forment la conclusion.

Par prophètes il faut entendre ici (comme dans plusieurs autres passages des Écritures et surtout du Nouveau Testament), non pas ceux qui prédisent l'avenir, mais ceux qui parlent au nom de Dieu, ceux qui font profession d'être envoyés de Dieu pour enseigner aux autres le chemin du ciel. — Les faux prophètes sont donc ceux qui enseignent un faux chemin, un chemin qui ne conduit point au ciel, ou tout au moins ceux qui négligent d'enseigner le véritable.

Tout chemin large est infailliblement un faux chemin. De là cette règle simple et certaine : Quiconque enseigne aux hommes un chemin large, un chemin de multitude, est un faux prophète.

Réciproquement, le vrai chemin du ciel est un chemin étroit. De là cette autre règle non moins certaine : Quiconque n'enseigne pas aux hommes un chemin étroit, un chemin à part du grand nombre, est un faux prophète.

Et pour préciser encore plus, le seul vrai chemin est indiqué dans le discours précédent du Seigneur. Tous ceux qui n'enseignent pas aux hommes à marcher dans ce chemin, sont de faux prophètes.

Or le chemin indiqué dans ce qui précède est l'humilité, la tristesse à cause du péché, la douceur, les saints désirs, l'amour de Dieu et du prochain, la pratique du bien et la patience dans la persécution endurée pour l'amour de Christ. Ceux donc qui nous enseignent comme chemin du ciel un autre chemin quelconque, sont de faux prophètes.

Peu importe le nom qu'ils donnent à cette autre voie. Qu'ils l'appellent la foi — ou les bonnes œuvres, — ou la foi et les œuvres, — ou la repentance, — la foi et la nouvelle obéissance ; — tous ces noms sont excellents ; mais si, à l'abri de ces noms ou de tout autre, ils enseignent aux hommes un chemin différent de celui que Jésus nous trace dans ce discours, ils ne sont réellement que de faux prophètes.

Combien plus cette sentence retombe-t-elle sur ceux qui médisent du vrai chemin et surtout sur ceux qui enseignent un chemin directement contraire : le chemin de l'orgueil, de la légèreté, des passions, des désirs mondains ; qui enseignent à aimer le monde plutôt que Dieu, à être malveillant pour le prochain, à négliger les bonnes œuvres et à ne supporter ni maux, ni persécutions pour la cause de la justice !

Mais, dites-vous, qui a jamais enseigné ou qui enseigne que ce soit là le chemin du ciel ? — Je répons : Ce sont des milliers et des dix milliers de gens sages et honorables, ce sont même, quelque nom qu'ils prennent, tous ceux qui laissent vivre dans l'espérance d'aller au ciel les orgueilleux, les gens frivoles, colères, amateurs du monde, les hommes de plaisir, les injustes ou les malveillants, les êtres inutiles et insoucians, ceux qui aiment leurs aises, ou ceux qui ne veulent souffrir aucun opprobre pour la cause de la justice. Ils ne sont rien moins que de faux prophètes, et, dans toute la force du terme, les premiers-nés de Satan, les fils d'Apollyon, « le destructeur » ; bien plus coupables que des meurtriers ordinaires, car ils sont les meurtriers des âmes. Sans cesse ils travaillent à peupler les régions de l'obscurité, et quand, à leur tour, ils descendront vers les pauvres âmes qu'ils ont fait périr, « l'enfer s'émouvra pour aller au-devant d'eux à leur venue ».

II

Mais se présentent-ils à vous maintenant sous leur vraie forme ? Nullement. S'il en était ainsi, ils ne pourraient vous nuire. Vous prendriez l'alarme et vous vous hâteriez de sauver votre vie. Ils se revêtent donc d'une apparence toute contraire (c'est le second point à considérer), « ils viennent à vous en habit de brebis, quoiqu'ils soient, au dedans, des loups ravissants ».

« Ils viennent à vous, 1° en habit de brebis », c'est-à-dire sous une apparence innocente. Ils viennent de l'air le plus inoffensif, le plus doux, sans aucune marque, ni signe d'inimitié. Qui pourrait croire que

ces êtres paisibles voudraient nuire à l'âme qui vive ? Peut-être leur reprocheriez-vous quelque tiédeur, quelque défaut de zèle pour le bien. Néanmoins vous ne voyez pas de raison de les soupçonner d'en vouloir à qui que ce soit. Mais il y a plus :

Ils viennent à vous, 2° comme très capables de vous faire du bien. C'est, en effet, à cela qu'ils sont particulièrement appelés. Ils sont mis à part dans ce but. Ils ont charge spéciale de veiller sur vos âmes et de vous former pour la vie éternelle. Ils n'ont pas d'autre affaire que « d'aller de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant ceux qui sont opprimés par le diable » ; et c'est sous cet aspect que vous êtes accoutumés à les considérer « comme des messagers de Dieu » qui vous apportent de sa part la bénédiction.

Ils viennent, en troisième lieu, avec une apparence de religion. Ne font-ils pas tout par conscience ? C'est par zèle pour Dieu, à les en croire, qu'ils font Dieu menteur ! C'est par zèle désintéressé pour la religion qu'ils voudraient la détruire jusqu'aux racines. S'ils parlent, ce n'est que par amour pour la vérité et pour la garantir d'outrages, c'est peut-être même par amour pour l'Eglise et par le désir de la défendre contre ses ennemis.

Surtout ils viennent à vous sous une apparence d'amour. N'est-ce pas uniquement pour votre bien qu'ils se donnent tant de peine ? Ils ne se tourmenteraient pas pour vous s'ils n'avaient de la tendresse pour vous. Ils feront de grandes protestations de leur bon vouloir, du souci que leur donne le danger où vous êtes, de leur vif désir de vous préserver de tomber dans l'erreur et d'être embarrassés dans des doctrines nouvelles et funestes. Ils auraient vraiment du chagrin à voir des gens sages comme vous jetés dans les extrêmes, embrouillés d'idées étranges et inintelligibles, ou séduits par les illusions de l'enthousiasme. C'est dans ce sentiment qu'ils vous avertissent de vous tenir toujours dans un juste milieu et de ne point être « justes plus qu'il ne faut », de peur que vous ne vous perdiez.

III

Mais comment pourrions-nous, sous ces belles apparences, reconnaître leur vrai caractère ? Notre Sauveur, sachant combien il est nécessaire pour tous de discerner les faux prophètes, et combien la plupart des hommes sont incapables de suivre un raisonnement compliqué, nous donne ici une règle courte et facile, accessible aux intelligences les plus communes et d'une application aisée et constante : « Vous les connaîtrez à leurs fruits ».

Cette règle est d'une application facile et constante. Voulez-vous savoir si tel homme qui parle au nom de Dieu est ou non un vrai prophète ? Observez, vous le pouvez aisément, quels sont les fruits de sa doctrine, d'abord pour lui-même. Quel effet a-t-elle sur sa vie ? Est-il saint et irréprochable en toutes choses ? Quel effet sur son cœur : voit-on, par l'ensemble de sa conduite, qu'il soit dans des dispositions saintes et célestes ? qu'il ait en lui les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus ? qu'il soit doux, humble, patient, ami de Dieu et des hommes, et zélé pour les bonnes œuvres ?

Il vous sera facile, en second lieu, d'observer quels sont les fruits de sa doctrine pour ceux qui l'écoutent ; pour plusieurs, du moins ; non, il est vrai, pour tous ; car les apôtres eux-mêmes ne convertirent pas tous leurs auditeurs. Leurs disciples ont-ils les sentiments de Jésus-Christ, marchent-ils comme il a marché lui-même ? Est-ce en entendant cet homme qu'ils sont devenus tels ? Avant de l'entendre étaient-ils intérieurement et extérieurement adonnés au mal ? S'il en est ainsi, c'est une preuve manifeste que cet homme est un vrai prophète, un docteur envoyé de Dieu. Mais s'il n'en est point ainsi, s'il n'apprend réellement l'amour et l'obéissance de Dieu ni aux autres, ni à lui-même, c'est une preuve manifeste que c'est un faux prophète, et que Dieu ne l'a point envoyé.

« Cette parole est dure, qui peut l'ouïr ! » Le Seigneur sachant cela daigne la confirmer par plusieurs arguments clairs et convaincants. « Cueille-t-on, dit-il, des raisins sur des épines, ou des figes sur des chardons ? » (Verset 16.) Pouvez-vous attendre que ces hommes méchants portent de bons fruits ? Autant auriez-vous le droit d'espérer que les épines produisent des raisins ou les chardons des figes ! « Tout bon arbre porte de bons fruits ». (Verset 17.) Tout vrai prophète, tout docteur que j'ai envoyé, porte le bon fruit de la sainteté. Mais tout faux prophète, tout docteur que je n'ai point envoyé, ne produit que péché et méchanceté. « Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre porter de bons fruits ». Un vrai prophète, un docteur envoyé de Dieu produit de bons fruits, non pas quelquefois seulement, mais toujours ; ce n'est pas un accident, mais comme une nécessité. De même un faux prophète, un docteur que Dieu n'a pas envoyé, ne produit pas de mauvais fruits accidentellement ou quelquefois seulement, mais toujours et nécessairement. « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits est coupé et jeté au feu ». (Verset 19.) Tel sera infailliblement le sort de ces prophètes qui ne portent pas de bons fruits, qui ne sauvent pas les âmes du péché, qui n'amènent pas les pécheurs à la repentance. Qu'ainsi donc cette règle demeure : « Vous les connaîtrez à leurs fruits ». (Verset 20.) Ceux qui, de fait, amènent les orgueilleux, les amateurs du monde, les hommes colères et sans miséricorde, à la douceur, à l'humilité, à l'amour de Dieu et des hommes, ceux-là sont de vrais prophètes ; Dieu les a envoyés, c'est pourquoi il confirme leur parole. Mais, par contre, ceux dont les auditeurs, injustes qu'ils étaient, demeurent injustes, ou du moins sans une « justice qui surpasse celle des Scribes et des Pharisiens », ceux-là sont de faux prophètes ; Dieu ne les a pas envoyés, c'est pourquoi leurs paroles tombent à terre, et à moins d'un miracle de la grâce, ils tomberont, avec ceux qui les écoutent, dans l'abîme !

Oh ! gardez-vous de ces faux prophètes ! car s'ils viennent en habit de brebis, ils n'en sont pas moins au dedans « des loups ravissants » ; ils ne font que détruire et dévorer le troupeau, ils le mettent en pièces, s'il n'y a personne pour le délivrer de leurs mains. Ils ne veulent ni ne peuvent vous conduire au chemin des cieus. Comment le pourraient-ils s'ils ne le connaissent pas eux-mêmes ? Oh ! prenez garde qu'ils ne vous détournent du bon chemin, et ne vous fassent perdre le fruit de votre travail !

Mais, si leurs paroles sont si dangereuses, demandera quelqu'un, dois-je en aucune manière les

écouter ? Grave question qui mérite l'examen le plus sérieux et qui ne doit être résolue qu'après la plus calme et la plus mûre délibération. Pendant bien des années, j'ai redouté, même d'en parler, étant incapable de rien décider ni pour ni contre, ou de me prononcer en aucun sens. Bien des raisons plausibles me porteraient encore à dire : Ne les écoutez point ! Et pourtant ce que le Seigneur déclare touchant les faux prophètes de son temps, semble nous diriger en sens contraire. « Alors Jésus parlant au peuple et à ses disciples, leur disait : Les Scribes et les Pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse », — sont les docteurs ordinaires, les docteurs établis de votre Eglise ; « observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront d'observer ; mais ne faites point comme ils font,

car ils disent et ne font pas (Mat 23 : 1,3) ». Or, que ce fussent de faux prophètes dans toute la force du terme, c'est ce que le Sauveur a montré par tout son ministère, comme il le montre, au reste, par ces paroles mêmes : « Ils disent et ne font pas ». Il était donc impossible que ses disciples ne les « connussent pas à leurs fruits », puisque ces fruits étaient évidents pour tous les hommes. C'est pourquoi il ne cesse de les prémunir contre ces faux prophètes. Et néanmoins il ne défend pas à ses disciples de les écouter, il le leur commande plutôt en disant : « Observez et faites tout ce qu'ils vous diront d'observer » ; car, à moins de les écouter, ils ne pouvaient connaître, combien moins garder ce qu'ils ordonnaient de garder. Ici donc le Seigneur lui-même donne à ses apôtres et à toute la multitude une direction claire d'écouter, dans certaines circonstances, même de faux prophètes manifestement connus et reconnus pour tels.

Mais, dira-t-on peut-être, il voulait seulement qu'on les écoutât lorsqu'ils lisaient l'Écriture dans les synagogues. Je réponds : Lorsqu'ils lisaient ainsi les Écritures, ils avaient coutume d'en faire aussi l'explication. Et rien ici ne dit que les disciples dussent écouter la lecture et non l'explication. Mais plutôt les termes mêmes : « tout ce qu'ils vous diront d'observer », excluent absolument un tel partage.

Il y a plus. A de tels faux prophètes, bien manifestés comme tels, est souvent confiée (oh ! douleur ! car il ne devrait sûrement pas en être ainsi) l'administration des sacrements. Défendre aux hommes de les écouter, ce serait donc, par le fait, les priver des ordonnances de Dieu. Mais nous n'avons pas le droit de le faire. Car l'efficacité de l'ordonnance ne dépend pas de la pureté de celui qui l'administre, mais uniquement de la fidélité de Dieu, qui veut bien se faire trouver par, nous, et qui effectivement vient à nous dans la voie qu'il a lui-même établie. Pour ce motif encore je me fais scrupule de dire, même pour les faux prophètes : Ne les écoutez point. Même par ces hommes sur qui repose la malédiction, Dieu peut et veut vous bénir. Car le pain qu'ils rompent, nous le savons par expérience, est pour nous « la communion du corps de Christ », et la coupe que Dieu bénit par leurs mains profanes, est pour nous « la communion du sang de Christ ».

Voici donc ce que je puis dire : Dans chaque cas particulier, consultez Dieu par d'humbles et ferventes prières, puis agissez pour le mieux, selon vos lumières ; faites ce que vous croirez convenir le mieux à votre avantage spirituel. Gardez-vous bien de juger personne témérairement, de considérer légèrement qui que ce soit comme faux prophète, et même, si les preuves sont convaincantes, n'ayez ni colère ni mépris dans vos cœurs. Prenez alors, dans la crainte et sous le regard de Dieu, une détermination pour vous-même, . Je vous dirai seulement : Ne les écoutez pas si vous éprouvez que cela nuise à votre âme. Retirez-vous en paix vers ceux qui vous font du bien. Si vous trouvez, au contraire, que votre âme n'en souffre pas, continuez à les écoutez. Seulement « prenez garde à ce que vous écoutez ! » Gardez-vous d'eux et de leur doctrine. Écoutez « avec crainte et tremblement », de peur que vous ne soyez séduits et livrés, comme eux, à l'efficacité de l'erreur. Ils mêlent sans cesse le mensonge et la vérité ; qu'il vous est difficile de ne pas les recevoir ensemble ! Écoutez, mais en adressant de ferventes et continuelles prières à Celui qui seul enseigne la sagesse. Et tout ce que vous entendrez, ayez soin de le rapporter « à la loi et au témoignage ». Éprouvez avant de recevoir, pesez toutes choses « à la balance du sanctuaire » ; ne croyez rien qui ne soit clairement confirmé par les passages des saints livres. Rejetez absolument tout ce qui en diffère, tout ce qui n'y trouve pas sa confirmation. Repoussez surtout, avec horreur, toute voie de salut étrangère ou inférieure à celle que notre Seigneur indique lui-même dans le discours qui précède.

Je ne puis terminer, sans adresser aussi quelques paroles simples et claires à ceux dont nous nous occupons. O vous, faux prophètes ! O vous, ossements secs ! Écoutez, une fois, la Parole du Seigneur ! Jusques à quand mentirez-vous au nom de Dieu, disant :

« Ainsi dit l'Éternel », quand l'Éternel ne parle point par vous ? jusques à quand pervertirez-vous les voies de Dieu qui sont droites, faisant des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres ? Jusques à quand donnerez-vous le chemin de la mort pour le chemin de la vie ? Jusques à quand livrerez-vous à Satan les âmes que vous faites profession de conduire à Dieu ?

« Malheur à vous ! aveugles, conducteurs d'aveugles ! » car vous fermez aux hommes le royaume des

cieux : vous n'y entrez point vous-mêmes et vous ne laissez point entrer ceux qui y entrent. S'efforcent-ils d'entrer par la porte étroite ? vous les rappelez dans la voie large. Ont-ils fait un premier pas dans les voies de Dieu ? vous leur donnez l'avertissement satanique de ne pas aller trop loin. Commencent-ils à avoir faim et soif de la justice ? vous leur recommandez de n'être pas justes plus qu'il ne faut. C'est ainsi que sur le seuil même vous les faites broncher, que dis-je ? tomber pour ne plus se relever ! Oh ! pourquoi agissez vous de la sorte ? Quel profit avez-vous à leur sang s'ils descendent dans la fosse ? Triste profit pour vous ! car « ils périront dans leur iniquité, mais Dieu redemandera leur sang de votre main ! »

Où sont vos yeux ? Où est votre intelligence ? A force de séduire, vous êtes-vous séduits vous-mêmes ? Qui vous demande d'enseigner un chemin que vous n'avez jamais connu ? Etes-vous tellement livrés à l'efficace de l'erreur que vous croyiez vous-mêmes le mensonge que vous enseignez ? et pouvez-vous penser que Dieu vous envoie, que vous êtes ses messagers ? Ah ! si le Seigneur vous avait envoyés, l'œuvre du Seigneur prospérerait entre vos mains. Aussi vrai que Dieu est vivant, si vous étiez ses messagers, il confirmerait votre parole. Mais l'œuvre du Seigneur ne prospère point entre vos mains, car vous n'amenez point les pécheurs à la repentance. Le Seigneur ne confirme point votre parole, car vous ne sauvez point les âmes de la mort.

Comment pouvez-vous éluder la force des paroles du Seigneur, qui sont si complètes, si fortes, si expresses ? Comment fermez-vous les yeux à l'évidence pour ne pas vous reconnaître à vos fruits, fruits mauvais d'arbres mauvais ? Et s'ils sont mauvais, qu'y a-t-il d'étonnant ? Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Prenez à cœur ces paroles qui s'adressent à vous, ô arbres stériles ! Pourquoi occupez-vous inutilement la terre ? « Tout bon arbre porte de bons fruits ». Ne voyez-vous pas qu'il n'y a point d'exception ? Reconnaissez-le donc, vous n'êtes pas de bons arbres puisque vous ne portez pas de bons fruits. « Mais tout mauvais arbre porte de mauvais fruits », et c'est ce que vous avez fait depuis le commencement. En parlant au nom de Dieu, vous n'avez fait qu'affermir vos auditeurs dans les dispositions ou même dans les œuvres du diable. Oh ! recevez instruction de Celui au nom de qui vous parlez, avant que s'accomplisse cette sentence qu'il a prononcée : « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ! »

Frères, n'endurcissez pas vos cœurs ! Trop longtemps vous avez fermé les yeux pour ne pas voir la lumière. Ouvrez-les, maintenant, avant qu'il soit trop tard, avant que vous soyez jetés « dans les ténèbres du dehors ! » Qu'aucune considération temporelle ne pèse sur vous, car l'éternité est en jeu. Vous avez couru avant d'être envoyés. Oh ! n'allez pas plus loin ! Ne persistez pas à vous perdre en perdant ceux qui vous écoutent ! Vous n'avez pas de fruits de votre travail, et pourquoi ? Par cette raison même que le Seigneur n'est point avec vous. Mais iriez-vous à cette guerre à vos propres dépens ? Cela ne se peut. Humiliez-vous donc devant Lui. Crie à lui, le front dans la poussière, pour qu'il vivifie premièrement ton âme, pour qu'il te donne à toi-même la foi qui opère par l'amour, la foi qui est humble et douce, pure et compatissante, zélée pour les bonnes œuvres, et qui se réjouit dans les tribulations, dans les opprobres, dans les détresses, dans les persécutions pour la justice ! C'est ainsi que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Christ reposera sur toi, et qu'on pourra connaître que Dieu t'a envoyé. C'est ainsi que tu feras « l'œuvre d'un évangéliste » et que tu « rempliras ton ministère ». C'est ainsi que la Parole de Dieu sera dans ta bouche comme un

marteau qui brise la pierre ! » Alors tu seras manifesté comme prophète de l'Eternel par les fruits, savoir : par « les enfants que le Seigneur t'aura donnés ». Et après en avoir « amené plusieurs à la justice, tu luiras comme les étoiles, à toujours et à perpétuité !

Sermon 33 : LE SERMON SUR LA MONTAGNE, TREIZIÈME DISCOURS

Matthieu 7,21-27

1750

« Ceux qui me disent ; Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous au royaume des cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux ».

« Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? Et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? Et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites métier d'iniquité »

« Quiconque donc entend ces paroles que je dis et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. Et la pluie est tombée, et les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison-là et elle n'est point tombée, car elle était fondée sur, le roc ».

« Mais quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les met pas en pratique, sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est tombée, et les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison-là ; elle est tombée, et sa ruine a été grande ». (Mat 7 : 21-27)

Notre divin Maître ayant déclaré tout le conseil de Dieu quant au chemin du salut, et fait remarquer les principaux obstacles que rencontrent ceux qui désirent y marcher, conclut maintenant son discours par ces graves paroles par lesquelles il met, pour ainsi dire, le sceau à sa prophétie, et imprime toute son autorité sur son témoignage, afin qu'il demeure ferme dans tous les siècles.

Car, ainsi a dit le Seigneur, afin que jamais personne ne s'imagine qu'il y a une autre voie de salut : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous au royaume des cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Plusieurs me diront en ce jour-là Seigneur ! Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? Et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? Et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous qui faites métier d'iniquité. Quiconque donc entend ces paroles que je dis, et ne les met pas en pratique, sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est tombée, et les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison-là, elle est tombée, et sa ruine a été grande ! »

Je me propose dans ce discours : 1° de considérer le cas de celui qui bâtit sa maison sur le sable ; 2° de montrer la sagesse de celui qui bâtit sa maison sur le roc ; et 3° de terminer par une application qui fasse ressortir l'importance pratique des avertissements du Seigneur Jésus.

Je considère d'abord le cas de celui qui bâtit sa maison sur le sable. C'est pour lui que le Seigneur dit : « Ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous au royaume des cieux ». C'est un décret irrévocable et qui demeure pour toujours ferme. Il nous importe donc, au plus haut degré, d'en comprendre entièrement le sens et la force. Eh bien ! Que faut-il entendre par cette expression : « Ceux qui me disent, Seigneur ! Seigneur ? » Elle désigne indubitablement ceux qui pensent aller au ciel par quelque autre chemin que celui qui vient d'être décrit par Jésus. Elle implique donc (pour commencer par le plus bas degré) toute religion en paroles ; – à cela se rapportent tous nos symboles, toutes nos professions de foi, tout ce que nous pouvons dire ou répéter en fait de prières et d'actions de grâces. Nous pouvons bénir le nom de Dieu et déclarer sa bonté aux enfants des hommes ; nous pouvons discourir de ses faits merveilleux, nous entretenir chaque jour de son salut, et comparant entre elles les choses spirituelles, nous pouvons en tirer l'explication des oracles de Dieu. Nous pouvons éclaircir les mystères de son royaume, qui étaient demeurés cachés dès le commencement du monde ; nous pouvons parler la langue des anges plutôt que des hommes, concernant les choses profondes de Dieu ; nous pouvons crier aux pécheurs : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde » ; que dis-je ? Nous pouvons le faire avec une telle puissance de Dieu, une telle démonstration de son Esprit, que nous sauvions beaucoup d'âmes de la mort, et couvrions une multitude de péchés ; nous pouvons faire tout cela et pourtant n'avoir rien fait de plus que de nous écrier : « Seigneur ! Seigneur ! » Après avoir efficacement prêché aux autres, je puis moi-même n'être qu'un réprouvé. Après avoir, dans la main de Dieu, arraché beaucoup d'âmes à l'enfer, je puis, en fin de compte, y tomber moi-même. Après en avoir conduit plusieurs au royaume des cieux, il se peut que moi-même je n'y entre jamais. Lecteur, si jamais Dieu a béni ma parole pour ton âme, prie-le d'avoir compassion de moi qui suis pécheur !

Dire : « Seigneur ! Seigneur ! » peut impliquer, en second lieu, l'innocence dans les actions ; ne pas faire le mal. Nous nous abstenons peut-être de tout acte de présomption, de toute méchanceté extérieure ; nous nous abstenons de tous ces actes, de toutes ces paroles qu'interdit l'Écriture ; nous pouvons dire à tous ceux qui nous entourent. « Qui de vous me convaincra de péché ? » Nous pouvons avoir la conscience nette de toute offense extérieure envers Dieu et envers les hommes, être exempts de toute impureté, de toute impiété, de toute injustice quant au dehors, ou comme l'apôtre le témoigne de lui-même, être, quant à la justice de la loi, « sans reproche ». Mais pour tout cela, nous ne sommes pas justifiés. Ce n'est encore rien de plus que dire, « Seigneur ! Seigneur ! » Et si nous en demeurons là, jamais nous n'entrerons au royaume des cieux.

Dire : « Seigneur ! Seigneur ! » peut impliquer, en troisième lieu, plusieurs de ces œuvres qu'on appelle particulièrement « les bonnes œuvres ». Je puis participer à la Cène du Seigneur, entendre force excellents sermons et n'omettre aucune occasion de prendre part aux autres moyens de grâce ordonnés de Dieu ; je puis faire du bien à mon prochain, rompre mon pain aux affamés, vêtir ceux qui sont nus et pousser le zèle jusqu'à donner tout mon bien pour la nourriture des pauvres ; que dis-je ? je puis faire tout cela avec le désir de plaire à Dieu et la ferme persuasion de lui plaire en effet (comme c'était indubitablement le cas pour ceux que Jésus représente ici, lui disant : Seigneur ! Seigneur !), et néanmoins n'avoir aucune part à la gloire qui doit être révélée au dernier jour.

Si cette doctrine vous surprend, reconnaissez par là même que vous êtes encore étrangers à la religion de Jésus-Christ ; et, en particulier, au parfait tableau qu'il en a tracé devant nous dans ce discours. Car combien tout cela est peu de chose en comparaison de cette justice et de cette vraie

sainteté qu'il y décrit ! Combien c'est loin de ce royaume des cieux qui s'établit dans l'âme croyante ; de cette piété qui, d'abord semée dans le cœur comme un grain de semence de moutarde, pousse bientôt de grandes branches, oh croissent tous les fruits de justice et tout ce qui est bien en fait de sentiments, de paroles et d'actions !

Mais, quelque clarté qu'il eût mise dans cette déclaration, quelque soin qu'il eût pris de répéter qu'aucun de ceux qui n'ont point reçu dans leur cœur ce royaume de Dieu, n'entrera dans le ciel, notre Sauveur n'ignorait pas que plusieurs hésiteraient à recevoir cette parole : c'est pourquoi il veut bien encore la confirmer : « Plusieurs », dit-il (non pas un seulement ou quelques-uns, mais) « plusieurs me diront en ce jour-là », non seulement nous avons dit beaucoup de prières, nous avons célébré tes louanges, nous nous sommes abstenus du mal et exercés à bien faire, mais ce qui est beaucoup plus que tout cela, — « n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? » — Nous avons prophétisé, c'est-à-dire nous avons déclaré ta volonté aux hommes ; nous avons montré aux pécheurs le chemin de la paix et de la gloire, et cela en ton nom, c'est-à-dire conformément à la vérité de ton Evangile, et avec ton autorité, ton Saint-Esprit envoyé du ciel confirmant notre prédication. Car en ton nom ou par ton nom, par la puissance de ta Parole et de ton Esprit, nous avons chassé les démons hors des âmes sur lesquelles ils avaient longtemps maintenu leur empire et dont ils avaient une pleine et paisible possession. Par ton nom, par ta puissance et non par la nôtre, nous avons fait plusieurs miracles, tellement que même les morts revenaient à la vie en entendant, par notre bouche, la voix du Fils de Dieu. « Mais à ceux-là même je dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus ! » — Non, je ne vous ai jamais connus comme miens, pas même lorsque vous chassiez les démons en mon nom, car votre cœur n'était pas droit devant Dieu. Vous n'étiez pas, quant à vous, doux et humbles, vous n'aviez pas l'amour de Dieu et du prochain, vous n'étiez pas renouvelés à l'image de Dieu, vous n'étiez pas saints comme je suis saint. Retirez-vous de moi, vous qui êtes, malgré tout cela, « des ouvriers d'iniquité » ; vous qui êtes transgresseurs de ma loi, de ma loi de parfaite sainteté et de parfait amour !

C'est pour rendre la chose entièrement évidente et incontestable, que le Seigneur la confirme par cette frappante comparaison : « Quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les met pas en pratique, sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable, et la pluie est tombée et les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison-là », — comme ils le feront sûrement un jour ou l'autre sur toute âme d'homme : les flots de l'affliction au dehors, ou de la tentation au dedans ; les vents de l'orgueil, de la colère, de la crainte, de la convoitise ; — « et elle est tombée et sa ruine a été grande ! » Telle sera nécessairement la portion de tous ceux qui restent en quelque chose en dessous de cette religion précédemment décrite. Et leur ruine sera d'autant plus grande qu'ils « ont entendu ces paroles et ne les ont pas mises en pratique ».

II

Je dois maintenant montrer la sagesse de celui qui les met en pratique, de celui qui bâtit sa maison sur le roc. Il est sage, en vérité, « celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux ». Il est vraiment sage celui dont « la justice surpasse celle des Scribes et des Pharisiens ». Il est « pauvre en esprit », se « connaissant lui-même comme il est connu ». Il voit, il sent combien il est pécheur et coupable, jusqu'à ce qu'il soit lavé par le sang expiatoire. Il sait qu'il est perdu, que la colère de Dieu repose sur lui, et il se sent incapable de rien faire à moins qu'il ne soit rempli « de paix et de joie par le Saint-Esprit ». Il est humble et doux patient envers tous, ne rendant jamais mal pour mal, ni injure pour injure, mais au contraire bénissant, jusqu'à « surmonter le mal par le bien ». Son âme n'a soif sur la terre que du Dieu vivant. Il a pour tous les hommes « des entrailles de

miséricorde », et il est prêt à donner sa vie pour ses ennemis. Il aime le Seigneur son Dieu « de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toutes ses forces ». Celui-là seul entrera au royaume des cieux qui, dans cet esprit, fait du bien à tous les hommes, et qui, méprisé et rejeté par cela même, haï, injurié, persécuté des hommes, « se réjouit et tressaille de joie », sachant en qui il a cru et ne doutant pas que « ces légères afflictions du temps présent » ne produisent en lui « le poids éternel d'une gloire infiniment excellente ».

Que cet homme est vraiment sage ! Il se connaît lui-même, il sait qu'il est un esprit immortel, issu de Dieu et envoyé ici-bas dans une maison d'argile pour faire, non sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé. Il sait ce qu'est le monde, — le lieu où il doit passer un petit nombre de jours ou d'années, non comme habitant, mais comme un étranger et un voyageur qui se dirige vers les demeures de l'éternité. Et c'est pour cela qu'il « use du monde comme n'en abusant pas », sachant que « la figure de ce monde passe ». Il connaît Dieu comme son père et son ami, l'auteur de tout bien, le Dieu des esprits de toute chair, le seul centre de bonheur pour tous les êtres intelligents. Il voit, plus clairement que par le soleil en plein midi, que le tout de l'homme, c'est de glorifier Celui qui l'a créé pour soi, c'est de l'aimer et de le posséder à jamais. Et il ne voit pas moins clairement que le moyen de parvenir à cette possession de Dieu dans la gloire, c'est de le connaître, de l'aimer, de l'imiter dès maintenant, et de croire en Jésus-Christ qu'il a envoyé.

Cet homme est sage, même au jugement de Dieu, car il bâtit sa maison « sur le roc », — sur « le rocher des siècles », sur le Seigneur Jésus-Christ le rocher éternel. Jésus mérite bien ce titre, puisqu'il ne change point, puisqu'il est « le même hier, aujourd'hui et éternellement », suivant qu'il est dit dans ce témoignage d'un homme de Dieu des anciens temps, cité par l'apôtre dans son Epître aux hébreux : « C'est toi, Seigneur, qui as fondé la terre au commencement, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu subsistes toujours. Ils vieilliront tous comme un vêtement, tu les plieras comme un habit, et ils seront changés. Mais toi tu es toujours le même, et tes années ne finiront point ». Bien sage est donc l'homme qui bâtit sur Lui comme sur son unique fondement, sur son sang et sa justice, sur ce qu'il a fait et souffert pour nous. Il établit sa foi sur cette « pierre du coin », il y repose son âme entière. Enseigné de Dieu, il peut dire : Seigneur, j'ai péché, et je mérite d'être ; jeté aux dernières profondeurs de l'enfer. Mais je suis « justifié gratuitement par ta grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. Et je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi ; je vis d'une vie cachée avec Christ en Dieu », et « si je vis encore dans ce corps mortel, je vis par la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi ». Je vis, même dans la chair, d'une vie d'amour, d'un amour pur pour Dieu et pour les hommes ; d'une vie de sainteté et de bonheur, louant Dieu et faisant toutes choses à sa gloire.

Toutefois, qu'il ne se persuade pas qu'il n'aura plus de combats, qu'il est désormais hors des atteintes de la tentation. Dieu veut montrer en lui la réalité de sa grâce. Il sera donc éprouvé « comme l'or dans le feu ». Il sera tenté non moins que ceux « qui ne connaissent point Dieu » ; peut-être beaucoup plus encore ; car Satan ne manquera pas de cribler à l'excès ceux qu'il ne peut détruire. C'est pourquoi « la pluie tombera » avec force ; seulement ce sera quand et comme il plaira, non pas au « Prince de la puissance de l'air », mais à Celui « dont le règne a la domination sur tout ». « Les torrents se déborderont », ils élèveront leurs vagues avec fureur. Mais ici encore le Seigneur qui a présidé sur le déluge et qui préside comme roi éternellement, dira : « Vous viendrez jusqu'ici et vous ne passerez pas plus avant », et « ici s'arrêtera l'élévation de vos ondes ». « Les vents souffleront et fondront sur cette maison-là », comme pour l'arracher de ses fondements ; mais leurs efforts seront vains ; elle ne tombe point, car elle est fondée sur « le roc ». Cet homme prudent a bâti sur Christ par la foi et l'amour ; il ne sera point ébranlé. « Il ne craindra point, quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient au milieu de la mer, et que ses eaux viendraient à bruir, et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation de ses vagues ». Il habite toujours dans « la retraite secrète du souverain » ; il est en sûreté « à l'ombre du Tout-Puissant ».

N'est-ce donc pas la grande affaire de tout enfant de Dieu de s'appliquer ces choses à lui-même ? d'examiner avec soin sur quel fondement il bâtit sur le sable ou sur le rocher ? N'avez-vous pas le plus profond besoin de vous demander : Quel est le fondement de mon espérance ? Sur quoi fais-je reposer mon attente. d'entrer au royaume des cieux ? N'est-ce pas sur le sable ? Sur mon orthodoxie. c'est-à-dire, sur la vérité de mes opinions religieuses que par un grossier abus de langage je décore du nom de foi ? Sur ce que j'ai un formulaire de doctrine plus rationnel, peut-être, ou plus scripturaire que celui de tels ou tels ? Hélas, quelle folie ! Certes, c'est bien là bâtir sur le sable, ou mieux encore sur l'écume de la mer ! — Ou bien encore n'ai-je point bâti sur un autre fondement non moins fragile, peut-être sur ce que j'appartiens à une Eglise si excellente, réformée suivant le vrai patron des Écritures, dotée de la plus pure doctrine, de la liturgie, de la discipline la plus ancienne, la plus apostolique ? Ce sont là, indubitablement, tout autant de raisons de bénir Dieu, et ce peuvent être tout autant de moyens de sanctification, mais ce n'est pas la sanctification elle-même, et sans elle, ils ne me profitent de rien, ils me rendent, au contraire, d'autant plus inexcusable, et m'exposent à une condamnation d'autant plus grande. Mon espérance est donc bâtie sur le sable si elle repose sur ce fondement.

Vous ne pouvez, vous n'oseriez vous y appuyer. Mais sur quoi bâtirez-vous donc pour votre salut ? Sur votre innocence ? Sur ce que vous ne faites de tort à personne et ne commettez point de mal ? Bien, j'admets qu'il en soit ainsi : vous êtes justes en toute affaire ; vous êtes un franc honnête homme, vous rendez à chacun ce qui lui est dû, vous ne vous rendez coupable ni de fraude, ni d'extorsion, vous avez de la bonne foi et de la conscience, et l'on ne vous connaît aucun péché. Jusque-là c'est très bien ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous pouvez avoir toutes ces qualités et n'aller jamais au ciel. Toute cette innocence, si même elle part d'un bon principe, n'est encore que la moindre partie de la religion de Christ. Mais chez vous le principe n'en est pas le droit, en sorte qu'elle n'a rien à faire avec la religion. En bâtissant là-dessus, vous bâtissez donc encore sur le sable.

Faites-vous un pas de plus, et à cette innocence ajoutez-vous l'usage des moyens de grâce ordonnés de Dieu ? Participez-vous, en toute occasion, à la Cène du Seigneur ? Priez-vous en public et en particulier ? Jeûnez-vous souvent ? Écoutez-vous, méditez-vous, sondez-vous la sainte Parole ? Ces choses pareillement, étaient, de tout temps, votre devoir. Mais ces choses ne sont encore rien à elles seules. Elles ne sont rien sans « les choses les plus importantes de la loi » que vous oubliez ou dont au moins vous n'avez aucune expérience : « la justice, la miséricorde et la fidélité » l'amour de Dieu, la sainteté de cœur, le ciel commencé dans l'âme. Vous bâtissez donc encore sur le sable.

Je vais plus loin : êtes-vous zélé pour les bonnes œuvres ? Faites-vous, selon votre pouvoir, du bien à tous les hommes ? — donnant du pain aux affamés, et des vêtements à ceux qui sont nus, « visitant les orphelins et les veuves dans leurs afflictions ? » Visitez-vous les malades et consolez-vous les prisonniers ? Recueillez-vous les étrangers ? Montez encore plus haut, ami. Prophétisez-vous au nom de Christ ? Prêchez-vous la vérité telle qu'elle est en Jésus ? et votre parole, accompagnée de son Esprit, est-elle puissante à salut et amène-t-elle les pécheurs « des ténèbres à la lumière » et « de la puissance de Satan à Dieu ? Alors, allez et appliquez-vous ce que vous avez si souvent enseigné : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi » — « non par des œuvres de justice que vous ayez faites, mais par sa grande miséricorde ». Apprends à t'appuyer uniquement sur la croix de Christ, dépouillé de tout et comptant tout ce que tu as pu faire pour de l'ordure. Invoque-Le, ni plus

ni moins, comme le brigand crucifié, comme la prostituée qui avait sept démons ! Autrement tu bâtis encore sur le sable, et après avoir sauvé les autres, tu perdras ta propre âme.

Seigneur ! si je crois, augmente-moi la foi ! sinon, donne-moi la foi, ne serait-ce que comme un grain de semence de moutarde ! Mais « à quoi servirait-il à un homme de dire : J'ai la foi, s'il n'avait pas les œuvres ? Cette foi le pourrait-elle sauver ? » Oh non ! Cette foi qui est sans les œuvres, qui ne produit pas au dedans et au dehors la sainteté, qui n'a point pour effet d'imprimer l'image entière de Dieu, sur le cœur, et de nous rendre purs comme Dieu est pur, cette foi qui n'opère pas, dans son ensemble, la religion décrite dans ces trois chapitres, cette foi n'est pas la foi de l'Évangile, la foi chrétienne, la foi qui conduit à la gloire Oh ! par-dessus tous les autres pièges du diable, gardez-vous de vous reposer sur une foi sans sainteté et sans efficace ! Si c'est là votre appui, vous êtes à jamais perdu ; vous bâtissez encore votre maison sur le sable. La pluie venant à tomber et les torrents à se déborder, elle tombera infailliblement et la ruine en sera grande !

Toi donc, maintenant, bâtis sur le rocher ! Par la grâce de Dieu, connais-toi toi-même. Vois et sens que tu as été « formé dans l'iniquité et que ta mère t'a conçu dans le péché » et que tu n'as fait toi-même qu'accumuler péché sur péché dès l'âge où tu as pu « discerner le bien du mal ». Confesse que tu as encouru la peine d'une mort éternelle, et renonce à tout espoir de jamais te sauver toi-même. Que ton seul espoir soit d'être lavé, purifié, par le sang, par l'Esprit, de Celui qui « a lui-même porté tes péchés en son corps sur le bois ». Et si tu peux dire : « Je sais qu'il a lui-même ôté mes péchés », abaisse-toi d'autant plus devant lui, dans le sentiment constant que tu dépends de lui pour toute bonne pensée, toute bonne parole, toute bonne œuvre, et que tu es entièrement incapable de faire aucun bien, à moins qu'il ne t'arrose de moment en moment.

Toi donc, pleure sur tes péchés et mène deuil devant Dieu, jusqu'à ce qu'il change en joie ta tristesse. Mais alors même « pleure avec ceux qui pleurent », et pour ceux qui ne pleurent point encore pour eux-mêmes. Mène deuil sur les péchés et les misères des hommes ; et vois, oui là, devant tes yeux, l'océan de l'éternité, immense, sans fond et sans rivages, qui a déjà englouti des milliers, des millions d'hommes, et dont les gouffres ouverts attendent ceux qui restent. encore ! Vois d'un côté « la maison de Dieu éternelle dans les cieux » ; de l'autre l'enfer et le gouffre sans couverture, et apprends de là le prix de chacun de ces moments qui paraissent et ne sont déjà plus !

Toi donc, au sérieux, ajoute la douceur de la sagesse. Tiens en balance toutes les passions, mais particulièrement la colère, la tristesse et la crainte. Accepte avec calme toute dispensation de Dieu. Apprends à être toujours content de la position où tu te trouves.

Sois affable avec les bons, doux envers tous les hommes, mais surtout envers les méchants et les ingrats. Garde-toi non seulement des manifestations extérieures de la colère (comme, par exemple, d'appeler ton frère raca ou fou), mais de toute émotion intérieure contraire à l'amour, lors même qu'elle resterait cachée au fond du cœur. Aie de l'indignation contre le péché, comme portant atteinte à la majesté de Dieu, mais aime toujours le pécheur, comme Jésus qui « regarda avec indignation les Pharisiens, étant indigné de l'endurcissement de leurs cœurs ». Il s'affligeait pour les pécheurs ; il était courroucé contre le péché. De la même manière, mets-toi en colère, « mais ne pêche point ».

Toi donc aie faim et soif, rien de la nourriture qui périt, mais de celle qui demeure pour la vie éternelle. Foule à tes pieds le monde et les choses du monde, toutes les richesses, tous les honneurs, les plaisirs du temps présent. Qu'est le monde pour toi ? « Laisse les morts ensevelir leurs morts » ; mais toi poursuis l'image de Dieu. Et si déjà cette soif bénie est dans ton âme, garde-toi de vouloir l'apaiser avec ce qu'on appelle vulgairement religion ; pauvre et stupide comédie, affaire de forme et de vaine apparence qui laisse le cœur aussi terrestre et aussi sensuel que jamais ! Que rien ne puisse te satisfaire, si ce n'est la force de la piété, si ce n'est une religion qui soit « esprit et vie », par laquelle Dieu demeure en toi et tu demeures en Dieu, si ce n'est d'être dès à présent un habitant de l'éternité, d'entrer « par le sang de l'aspersion » au dedans du voile et d'être « assis dans les lieux célestes avec Jésus-Christ ».

Toi donc, puisque « tu peux toutes choses par Christ qui te fortifie », sois miséricordieux comme ton Père céleste est miséricordieux ! « Aime ton prochain comme toi-même » ; aime amis et ennemis comme ta propre âme, et que ta charité soit magnanime et patiente envers tous les hommes. Qu'elle soit bonne, douce, bienveillante, t'inspirant l'amabilité la plus agréable, les plus tendres et les plus vives affections. Qu'elle se réjouisse de la vérité où elle la trouve, de la vérité « qui est selon la piété ». Sois heureux de tout ce qui avance « la gloire de Dieu, la paix et la bonne volonté parmi les hommes ». Couvre tout de ta charité, ne parlant jamais qu'en bien des morts ou des absents ; crois tout ce qui tend à excuser ou à justifier le prochain, espère tout en sa faveur, et supporte tout, triomphant de toute opposition, car la vraie « charité ne périt jamais » dans le temps ou dans l'éternité.

Toi donc, aie « le cœur pur », étant purifié par la foi de toute affection qui n'est pas sainte, « de toute souillure de la chair et de l'esprit », et « achevant ta sanctification dans la crainte de Dieu » ; étant, par la puissance de la grâce, purifié d'orgueil par une profonde pauvreté d'esprit, de colère et de toute passion haineuse ou turbulente par la douceur et par la miséricorde, de tout désir autre que celui de plaire à Dieu et de le posséder, par la faim et la soif de la justice. Toi donc, aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ta force !

En un mot : que ta religion soit la religion du cœur ! Qu'elle soit enracinée au plus profond de ton âme. Sois petit, bas et vil, au-delà de toute expression à tes propres yeux, et que l'amour de Dieu révélé en Jésus-Christ t'humilie jusque dans la poussière, et te remplisse d'étonnement et d'admiration. Sois sérieux. Que toutes tes pensées, tes paroles et tes actions découlent de la conviction profonde que tu es, ainsi que tous les hommes, sur le bord de l'éternité, prêt à entrer dans la gloire éternelle, ou à tomber dans l'éternelle perdition. Que ton âme soit pleine d'affection, de débounereté, de patience, de support envers tous les hommes, et qu'elle ait « soif de Dieu, du Dieu fort et vivant », soupirant après le moment de te « réveiller à sa ressemblance », et d'en être « rassasié ! » Sois l'ami de Dieu et des hommes ; fais et supporte tout dans cet esprit ; « montre » ainsi « ta foi par tes œuvres » ; fais ainsi « la volonté de ton Père qui est aux cieux » ; et autant il est vrai que c'est là « marcher avec Dieu » sur la terre, autant il est certain que tu régneras avec lui dans la gloire !

Numérisation Yves PETRAKIAN

Copie autorisée pour diffusion gratuite uniquement

Obligation d'indiquer la source <http://456-bible.123-bible.com>
